

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SALETTE.

Suite.)

II.

LE DISCOURS SUR LA MONTAGNE.

C'était le 19 septembre 1846, trois mois après l'exaltation de Pie IX, un samedi, le dernier jour des quatre-temps, la veille, cette année-là, de la fête de Notre-Dame des sept Douleurs ; c'était l'heure des premières vêpres, au moment même où l'Eglise chantait ces paroles dans son office :

Quoi undis lacrymarum,
Quo dolore volvitur, etc... !

Oh ! quel torrent de larmes ont inondé la Vierge-Mère ! Dans quelle douleur elle est plongée !

Deux petits bergers faisaient paître leur troupeau sur cette montagne. Ils habitaient à cette époque le hameau des Ablandins, commune de la Salette, chez des maîtres différents. La petite fille, Mélanie Mathieu, âgée de 14 ans, était au service de Baptiste Pra depuis le mois de mars de la même année ; Maximin, fils du charron Giraud, âgé de 11 ans, remplaçait pour quelques jours seulement le berger alors malade de Pierre Selme, et n'était à la Salette que depuis le lundi précédent.

Ces deux enfants, qui se connaissaient à peine, (ils s'étaient vus la veille pour la première fois), arrivèrent ensemble, accompagnant Pierre Selme, dans la matinée du 19 septembre, sur le versant méridional du mont Plancau. A l'heure de midi, que les deux petits bergers reconnurent au son de l'*Angelus*, ils allèrent tremper leur pain dur, dans une source appelée *Fontaine des hommes*. Le repas fini, ils descendirent quelques mètres plus bas et déposèrent leurs panetières séparément près d'une autre fontaine alors tarie. Il y avait là quelques pierres superposées, ils s'y assirent à peu de distance l'un de l'autre, et, contre leur habitude, ils s'endormirent.

Ici commence le récit des enfants eux-mêmes, tel que nous le trouvons dans le rapport lu par M. Rousselot, vicaire-général, au sein de la commission nommée et présidée par l'évêque de Grenoble, Mgr de Bruillard, pour l'examen du fait de l'Apparition.

“ Après avoir fait boire nos vaches et avoir goûté, raconte Maximin, nous nous sommes endormis à côté du ruisseau, tout près d'une fontaine tarie. Puis Mélanie s'est éveillée la première et m'a éveillé pour aller chercher nos vaches. Nous avons passé le ruisseau, nous avons monté vis-à-vis, et nous avons vu de l'autre côté nos vaches couchées. Elles n'étaient pas loin. Je suis redescendue la première, dit Mélanie ; lorsque

j'étais à cinq ou six pas avant d'arriver au ruisseau, j'ai vu une clarté comme le soleil, encore plus brillante, mais pas de la même couleur, et j'ai dit à Maximin : Viens vite voir une clarté là-bas ; et Maximin est descendu en me disant ; *où elle est ?* Je lui ai montré avec le doigt vers la petite fontaine, et il s'est arrêté quand il l'a vue. Alors nous avons vu la clarté s'ouvrir, et nous avons vu une Dame dans la clarté ; elle était assise, la tête dans ses mains. Et nous avons eu peur, continue Maximin, et Mélanie me dit : Ah ! mon Dieu ! et elle laissa tomber son bâton. Et je lui dis : Garde ton bâton, va ; moi je garde le mien. *S'il nous fait quelque chose, je lui donne un bon coup.* Et la Dame s'est levée. Elle a croisé ses bras et nous a dit : *“ Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur. Je suis ici pour vous conter une grande nouvelle.”* Et nous n'avons plus eu peur, puis nous nous sommes avancés et nous avons passé le ruisseau, et cette Dame s'est avancée vers nous autres, à quelques pas de l'endroit où elle était assise à l'endroit où nous nous étions endormis. Elle était entre nous deux et Elle nous a dit, en pleurant tout le temps qu'Elle nous a parlé. J'ai bien vu couler ses larmes. (Cette dernière remarque est de la petite bergère.)

DISCOURS DE LA SAINTE VIERGE.

“ Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant, que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres, si je veux que mon fils ne vous abandonne pas ! Je suis chargée (1) de le prier sans cesse. Et pour vous autres, vous n'en faites pas cas.

“ Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.

“ Je vous ai donné six jours pour travailler ; je me suis réservé le septième ; et on ne veut pas me l'accorder. (2) C'est cela qui appesantit tant le bras de mon Fils.

“ Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans mettre le nom de mon Fils au milieu.

“ Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

“ Si la récolte se gâte, ce n'est rien qu'à cause de vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière par la récolte des pommes de terre, (3)

(1) *Je suis chargée.*—Marie a été établie, en effet, par la volonté même de Dieu, notre Avocate, notre Médiatrice, notre Réconciliatrice. Voyez les belles leçons du deuxième et du troisième noct. de l'Office de N.-D. Auxiliatrice, 24 mai.

(2) Notre divine Mère ne parle pas ici en son nom propre, mais au nom de Celui qui l'envoie. Avant ces mots : *Je vous ai donné six jours*, etc., il faut sous-entendre : *Le Seigneur a dit... mon Fils a dit.* Cette omission, qui rappelle le style des prophètes, se trouve fréquemment dans nos saints livres. V. notamment Isaïe, X, 1-6 ; XXIX, 1-3 et David, (Ps 80).

(3) *Je vous l'ai fait voir l'année dernière.* Voilà une expression bien extraordinaire et favorable au sentiment qui attribue à Marie, en sa qualité de Mère de Dieu, un droit spécial sur toutes les créatures. Suarez. in 3. b. Th., disp. 22, sect 2.—Sedlmayr Theol. Mar. p. 2. q. 11 : De Maternit. divina quatenus radicante rerum dominium.

“ vous n'en avez pas fait cas. C'est au contraire, quand vous trouviez des pommes de terre gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir, et à Noël il n'y en aura plus.”

Ici la petite bergère fait cette remarque : et moi je ne comprenais pas ce que cela voulait dire : des pommes de terre (en patois on les nomme des *truffes*). J'allai demander à Maximin ce que cela voulait dire. Et la Dame nous dit :

“ Ah ! mes enfants, vous ne comprenez pas ? Je m'en vais vous le dire autrement”.(1)

La sainte Vierge reprend l'alinéa précédent et daigne le répéter en patois du pays. Le reste du discours est aussi en patois. Nous en donnons ici la traduction.

“ Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer. Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront. Ce qui veindra tombera tout en poussière quand vous le battrez.

“ Il viendra une grande famine. Avant que la famine vienne, les petits enfants au dessous de sept ans prendront un tremblement, et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront (2) ; les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaises, les raisins pourriront.”

Après ces paroles, la *Belle Dame* continue de parler à Maximin à haute voix. Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus. Maximin reçoit un secret en français. Bientôt après la sainte Vierge s'adresse à la petite bergère, et Maximin cesse de l'entendre. Elle confie aussi à Mélanie un secret également en français, mais plus long, paraît-il, que celui de Maximin. Puis, poursuivant son discours en patois et de manière à être entendue des deux bergers : “ S'ils se convertissent”, dit-Elle, “ les pierres et les rochers se changeront en morceaux de blé, et les pommes de terre se trouveront ensemençées par les terres. “ (3)”

(1) La sainte Vierge savait bien que les enfants ne comprenaient pas ce qu'Elle leur disait mais la remarque qu'Elle fait ici rappelle la conduite que tient fréquemment Notre-Seigneur dans l'Evangile, quand il demande, par exemple, avant le miracle de la multiplication des pains : Combien avez-vous de pains ? Il en savait certainement le nombre. Notre-Seigneur et la sainte Vierge parlent comme on le fait parmi les hommes. Nous empruntons ces notes à un ouvrage d'un missionnaire de la Salette intitulé : *La pratique de la dévotion à N.-D. Réconciliatrice de la Salette*. Il faut remarquer encore ceci : nous n'avons le discours de la sainte Vierge que dans le langage grossier et la traduction incorrecte des enfants ; c'est comme une magnifique tapisserie vue à l'envers, me disait une pèlerine de la Salette.

(2) Une mortalité exceptionnelle des petits enfants désola les paroisses de la Salette et de Corps en 1847. En 1854, le choléra fit en France 150, 000 victimes, dont 75, 000 environ étaient des enfants au-dessous de sept ans.

(3) Ce sont là des expressions figurées dont la sainte Vierge se sert, pour promettre aux hommes de grandes prospérités temporelles, s'ils reviennent à Dieu. De semblables locutions sont fréquemment employées dans nos saints Livres. Le Seigneur lui-même ne dit-il pas à Moïse : “ J'introduirai mon peuple dans une terre fertile où ruissellent le lait et le miel

La Reine du ciel s'adresse ensuite plus directement aux petits bergers :
 "Faites vous bien votre prière, mes enfants ?" Tous deux répondent :
 "Oh ! non, Madame, pas guère." Notre divine Mère continue : "Ah !
 mes enfants, il faut bien la faire soir et matin. Quand vous n'aurez pas
 le temps et que vous ne pourrez pas mieux faire, dites au moins un *Pater*
 et un *Ave Maria* ; et quand vous aurez le temps, (il faut) en dire davan-
 tage."

"Il ne va que quelques femmes un peu âgées à la messe ; les autres
 travaillent le dimanche tout l'été, et l'hiver, quand ils ne savent que faire,
 ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Et le carême,
 ils vont à la boucherie comme des chiens." (1)

Ensuite, dirent les enfants, la Belle Dame nous a dit :

"N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants ?"

Maximin répondit : Oh ! non, Madame. Moi, ajoute Mélanie, je ne sa-
 vais pas à qui Elle demandait cela, et je répondis bien doucement : Non,
 Madame, je n'en ai point vu.

La Sainte Vierge, s'adressant à Maximin, lui dit :

"Mais toi, mon enfant, tu dois bien en avoir vu, une fois vers le Coin (2)
 avec ton père. L'homme de la pièce dit à ton père : Venez voir mon
 blé gâté. Vous y allâtes tous les deux. Il prit deux ou trois épis
 dans sa main, et puis il les froissa, et tout tomba en poussière. Et puis
 en vous en retournant, lorsque vous n'étiez plus qu'à une demi-heure
 loin de Corps, ton père te donna un morceau de pain en te disant : Tiens
 mon petit, mange ce pain, car je ne sais pas qui en mangera l'année
 prochaine, si le blé continue comme ça (à se gâter)." [3]

(Exod. 3-8)." Puisque la sainte Vierge est venue déplorer les crimes des peuples comme
peuples, des nations comme *nations*, et que peuples et nations ne sont tels que sur la terre et
 dans le temps, il est naturel qu'elle leur promette des biens temporels, et qu'elle les menace
 de fléaux de même nature. Ensuite, si la sainte Vierge a recours à ces menaces et à ces
 promesses, ce n'est qu'à cause de nous autres, c'est-à-dire qu'elle a égard, dans sa commisér-
 ration, à l'état de matérialisme dans lequel nous sommes tombés. Elle condescend à parler
 le langage qui est de nature à nous frapper davantage.

[A. Nicolas, *La Salette devant la raison et le devoir d'un catholique.*]

(1) Cette parole paraît dure. Notre-Seigneur et les prophètes l'ont employée quelquefois
 pour désigner une certaine classe de pécheurs.

(2) Nom d'un petit hameau à quelque distance de Corps.

(3) Ces détails paraissent d'abord sans portée ; ils sont en réalité singulièrement remar-
 quables et touchants. La divine Marie est la souveraine universelle. Elle règne au ciel
 sur les chœurs des Anges et sur le peuple des Saints, et Elle exerce une grande et sainte in-
 fluence sur les choses de ce monde. Elle est attentive à la gloire et au bonheur des Elus ;
 mais son cœur maternel l'incline à s'occuper de ses plus humbles sujets et des moindres
 circonstances de leur vie : un morceau de pain... donné à un pauvre enfant... par un pauvre
 ouvrier, son père, sur un chemin solitaire, dans un pays inconnu, quel trait de divine ten-
 dresse ! et qu'elle est vraiment Mère celle qui, dans une apparition où les plus grands
 intérêts sont en cause, descend avec tant de bonté à d'aussi humbles détails ! (*Pratique*,
etc.)

“ Je lui répondis, dit le petit berger : C'est bien vrai, Madame, je ne me le rappelais pas.”

“ Après cela, Elle dit en français :

“ *Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple.* (1)

“ Puis elle a traversé le ruisseau et à deux pas du ruisseau, sans se retourner vers nous, elle nous a dit encore :

“ *Eh bien mes enfants, VOUS LE FEREZ PASSER A TOUT MON PEUPLE.*”

Les deux enfants ajoutent : “ Puis Elle a monté une quinzaine de pas jusqu'à l'endroit où nous étions montés pour regarder nos vaches. Ses pieds ne touchaient que le bout de l'herbe. Elle marchait en glissant sur la cime de l'herbe sans la faire plier, comme si Elle était suspendue et qu'on l'eût poussé. Nous la suivîmes sur la hauteur. Mélanie a passé par-devant la Dame, et moi, dit Maximin, à côté, à deux ou trois pas. Et puis la Belle Dame s'est élevée un peu en haut (les enfants indiquent une hauteur d'un mètre environ). Elle resta ainsi suspendue en l'air un moment. Puis Elle regarda le ciel, puis la terre. Puis nous n'avons plus vu la tête, plus vu les bras, plus vu les pieds. *Elle semblait se fondre.* Il resta, dit Maximin, une grande clarté, que je voulais attrapper avec la main, avec les fleurs qu'elle avait aux pieds ; mais il n'y eu plus rien. Et Mélanie me dit : Ce doit être une grande sainte. Et je lui dis : Si nous avions su que c'était une grande sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec Elle. Ah ! si elle y était encore ; ajouta Mélanie. Nous regardâmes bien, continue la petite bergère, pour voir si nous ne la voyons plus ; et je dis : Elle ne veut pas se faire voir, pour que nous ne voyons pas où Elle va. Après, nous étions bien contents, et nous avons parlé de tout ce que nous avons vu. Ensuite, nous fîmes garder nos vaches.”

La petite bergère décrit ainsi le costume que portait la sainte Vierge : “ Elle avait des souliers blancs avec des roses autour des souliers (il y en avait de toutes les couleurs), des bas jaunes, un tablier jaune, (2) une robe blanche avec des perles partout, un fichu blanc, des roses autour ; un bonnet aussi blanc, un peu courbé en avant, (3) une couronne autour de son bonnet

(1) Interrogés sur ce qu'ils avaient compris par ce mot : *tout mon peuple*, les enfants disent : “ Nous avons pensé que c'était tout le monde.”

(2) La sainte Vierge portait un vêtement de lumière. Les enfants se sont servi, dans cette description, des seules expressions qu'ils avaient à leur usage. Qui ne suit, par l'histoire des révélations des Saints, que Dieu daigne s'accommoder ainsi à notre ignorance ?

(3) Une *coiffè*, disent les enfants, n'ayant pas d'autre expression ; c'était un diadème, mais ce diadème n'avait pas les formes ordinaires, pas plus que la couronne d'épines ne ressemble à la couronne des rois : Dieu et sa Mère n'ont rien à emprunter aux hommes ; ils ont leurs modèles à eux et leurs formes personnelles : et cependant, la couronne d'épines n'en est pas moins demeurée la couronne incomparable parmi toutes les couronnes, comme le diadème de notre Mère restera sans imitation et sans exemple... les rois et les reines peuvent se parer de diamants ; qui leur donnera jamais de se faire une couronne des rayons du soleil et de la lumière duciel?... Que la critique se taise donc, et que tous les diadèmes de la terre s'inclinent et s'abaissent devant le diadème de Notre-Dame de la Salette.

(Le mois de N.-D. de la Salette.)

avec des roses : Elle avait une chaîne très-petite qui tenait une croix avec son Christ ; à droite étaient des tenailles, à gauche un marteau. Aux extrémités de la croix, une autre grande chaîne tombait comme les roses autour de son fichu. Elle avait la figure blanche, allongée. Je ne pouvais pas la voir longtemps, POURQUOI QU'ELLE NOUS EBLOUISSAIT."

A ce récit, dont il n'est pas possible de contester l'authenticité, les enfants ont ajouté dans différentes circonstances quelques détails que nous reproduisons ici.

L'Apparition doit avoir eu lieu vers deux heures et demie de l'après-midi, et duré environ une demi-heure. Ce ne fut que graduellement que la mère de Dieu se montra aux enfants dans la lumière. Ils virent d'abord les mains, puis la tête, puis distinctement toute la personne qui leur apparaissait. Le globe lumineux avait environ six à huit mètres de diamètre. La sainte Vierge était environnée de deux lumières différentes, une première qui scintillait autour de son corps glorieux, une seconde lumière immobile : c'est dans celle-ci que se trouvaient les deux enfants pendant le discours. Nous étions, disent-ils, si près de la Belle Dame, qu'une personne n'aurait pas pu passer entre Elle et nous. L'Apparition était d'une très-belle et très-haute taille. Sa voix ressemblait à une musique. Ses paroles arrivaient à l'intelligence des petits enfants d'une manière en quelque sorte mystérieuse. Maximin a dit ce mot remarquable : " Pendant que la Belle Dame nous parlait, *il semblait que nous mangions ses paroles.*(1) La couronne de rose que la Vierge portait sur sa tête cachait tout à fait ses cheveux : ses mains étaient aussi entièrement couvertes par les longues manches de sa robe ; la petite fille a cru remarquer autour de son cou un léger voile semblable à la guimpe d'une religieuse. Maximin n'a jamais pu voir, quelque effort qu'il fit, le visage de la divine Mère. Il était ébloui par l'éclat extraordinaire de ses traits divins. L'enfant voyait cependant l'extrémité de la lumineuse coiffure ou brillant diadème qu'Elle portait, et la partie inférieure du visage jusqu'aux lèvres ; mais rien de plus, ni le front ni les yeux ; Mélanie seule a pu nous assurer que la sainte Vierge pleurait. Ses larmes ne semblait pas descendre jusqu'à terre, mais paraissaient s'évanouir un peu plus bas que la ceinture dans la lumière qui l'enveloppait. Au moment même où la sainte Vierge allait disparaître, ses larmes cessèrent de couler ; mais son visage fut toujours empreint d'une grande tristesse. Maximin était alors sur la droite à quelques pas de distance, et Mélanie regardait en face la Vision.

(1) Comme si ses paroles étaient une *substance* et non un son. Maximin, interrogé dernièrement par un vicaire-général qui me l'a raconté, disait que cette vision lui semblait flottante et lumineuse : c'était une forme plutôt qu'un corps ; il voyait l'herbe du gazon au travers ; le soleil la traversait sans lui laisser d'ombre. Quand l'Apparition disparut graduellement, Maximin s'élança pour la retenir ; dans ce mouvement, il frôla la sainte Vierge ; il n'en fut pas touché mais comme *pénétré*. C'est tout à fait, me dit un théologien, le caractère des corps glorieux.

Quel mystère d'humilité dans le choix de ces petits pâtres à qui la Reine des anges daigne parler le patois de leurs montagnes ; dans le choix de ces montagnes ignorées à qui était applicable ce qu'on avait dit autrefois de Nazareth : Peut-il venir quelque chose de bon de ce pays ! Mais le Sauveur Jésus n'avait pas craint de se faire appeler Nazaréen, malgré le discrédit qui était attaché à ce nom : de même, Marie ne craindra pas d'être appelée Notre-Dame de la Salette.

Quelle humilité dans le costume qu'elle prend ! Elle portait un modeste fichu bordé d'une guirlande de roses, et un tablier, comme une humble servante ; n'a-t-elle pas dit d'elle-même : *Voici la servante du Seigneur ?* Mais ce vêtement si simple était rayonnant de lumière, pour indiquer à la fois la Reine du Ciel et la Vierge humble et modeste de Nazareth qui vient, en se montrant à la terre, nous prêcher la simplicité chrétienne. Les cheveux de la *Belle-Dame* étaient cachés par sa lumineuse coiffure ; et ses mains, pendant tout le temps qu'elle parla, furent recouvertes par les longues manches de sa robe. Deux chaînes pendaient sur sa poitrine ; l'une, plus grande, figurait sans doute le poids de nos iniquités, qui pèse lourdement sur son cœur de Mère ; l'autre, plus petite, portait une croix avec son Christ. Telle apparut la grande Réconciliatrice, la toute puissante Suppliante, comme l'appelle saint Bernard : *Omnipotentia supplic.*

Jésus est Médiateur au Calvaire, Marie est, pour ainsi dire, Médiatrice à la Salette. Ne parle-t-elle point de *son* peuple ? Toutes les âmes que Dieu a créées sont à Marie. Toutes les nations de la terre sont l'héritage de son Fils et le sien. (1)

Les Annales de l'Église nous signalent de nombreuses Apparitions de Marie, mais elles ne nous citent aucun de ses discours. C'est la gloire exceptionnelle de la Salette de nous donner le texte d'un discours complet, *unique*, prononcé par la Mère de Dieu.

A l'exemple de son Fils, Marie a voulu aussi avoir son *Sermon sur la montagne*.

Dans sa forme, ce discours est simple comme l'Évangile ; et ceux-là seuls pourraient se scandaliser de cette simplicité, qui n'auraient jamais médité les saintes Écritures.

Etre éloquent, *c'est dire son âme*, s'écriait le Père Lacordaire. Quelle éloquence que celle de Marie qui *nous a dit* ici son cœur de mère, qui pleure avant, pendant et après son discours ! Comme son amour s'inquiète pour les petits et pour les pauvres ! Les noix, dit-elle, deviendront mauvaises, les raisins pourriront, il viendra une grande famine. Le riche souffre peu dans un temps de famine ; mais le pauvre, de quoi va-t-il se nourrir si son champ ne donne plus les fruits de chaque année ?

Quoi de plus touchant que les humbles détails par lesquels Elle termine

(1) Ps. 2, 8—*Cohæres Filii sui, idem enim regnum et eandem hæreditatem participat cum Filio suo.* B. Alb. Magn. Sermon. 3 in Assumpt., B. V.—1 Petr., 2.

son discours !... Comme ils nous révèlent cette maternelle tendresse, à laquelle rien n'échappe, ni cette terre solitaire du Coin, où les épis de blé tombent en poussière, ni les sollicitudes d'un pauvre montagnard, qui craint de n'avoir pas de pain à donner à son enfant. . . .

Quand on vint dire au charron Giraud que Maximin avait vu la sainte Vierge, cet homme se prit à rire. Il eut hâte cependant de faire raconter à son fils ce qui s'était passé. Celui-ci répéta fidèlement tout ce que lui avait dit la *Belle-Dame*. Giraud fut fort surpris de voir ce même enfant, auquel il avait eu tant de peine à apprendre une courte prière, réciter facilement un si long discours. Mais l'*incident de la terre du Coin* le frappa plus vivement encore. Il en était pleinement convaincu, personne n'avait pu entendre les paroles qu'il avait dit à son fils, en lui donnant un morceau de pain. Et cependant la *Belle Dame* les avait exactement rappelées. . . . Il crut donc à l'Apparition et s'empessa de remplir ses devoirs de chrétien, depuis longtemps négligés.

A la nouvelle de l'apparition, Corps et ses environs furent immédiatement transformés ; plus de blasphèmes, plus de profanation du dimanche.

Méline plus impressionnée encore que Maximin versait des larmes en racontant les pleurs de la sainte Vierge ; les deux petits apôtres de Marie ressemblaient aux disciples d'Emmaus ; leurs paroles étaient animées, brûlantes ; le feu qui brillait dans leur regard donnait à leur langage, d'ailleurs si candide et si naïf, une force, une lumière qui portait au fond des âmes une irrésistible conviction.

Comme de nouveaux Jonas ils transmirent à tout le monde les menaces prophétiques et les promesses de la reine de France, et la voix de deux petits bergers fut plus efficace que ne l'était depuis longtemps la voix des pasteurs et des missionnaires.

III.

COMMENT NE PAS Y CROIRE ?

L'énergie avec laquelle le discours de la divine Messagère révèle les plaies de notre siècle a paru à un illustre prélat(1) une des preuves les plus péremptoires de la vérité de l'Apparition. Les premières paroles de la sainte Vierge, qui sont comme le résumé de tout le discours, signalent les péchés dominants de notre époque : le blasphème et la profanation du dimanche. (2)

(1) Mgr Ginoulhiac, archevêque de Lyon.

(2) "Le fait de la Salette est trop connu désormais pour être raconté ici. Mais il faut remarquer que là, comme partout, l'attentat contre le nom du Seigneur et l'attentat contre le jour du Seigneur sont reprochés et présentés tous deux comme deux sources de mort prêtes à couler sur la terre si....."

Le terrible SI accompagne l'homme avec une fidélité redoutable. C'est l'ombre qui suit le corps."

(HELIO. *Le jour du Seigneur.*)

La plupart de ces prophétiques menaces se sont accomplies. Que de fléaux nous ont affligés depuis 1846 ! . . . La maladie de la pomme de terre, l'année même de l'Apparition et l'année suivante, sévissait en France, et réduisait à une extrême détresse le peuple Irlandais. Au mois de décembre 1846, il ne restait de pommes de terre à Corps et dans les environs, que ce qu'il en fallait pour ensemençer les terres au printemps suivant. Tous les habitans de ces contrées sont unanimes à l'attester. En 1851, la maladie de la vigne, jusqu'alors inconnue, s'est répandue en France et dans presque toute l'Europe, et n'a pas cessé, sous des formes diverses, de continuer ses ravages (1). La maladie des noix, en 1852, enleva au Dauphiné une de ses plus importantes récoltes. Les relevés statistiques publiés en 1856, par un journal français, portent à 151,000 le nombre des décès, résultant pour la France de la cherté des vivres, durant les années 1854 et 1855. A cette époque, en effet, la récolte fut très-mauvaise dans diverses contrées, et on vit apparaître la maladie du blé avec les caractères marqués par les paroles de la sainte Vierge. Que dirons-nous des châtimens de 1870 et de 1871 arrivés coup sur coup le dimanche, pour punir la violation du jour du Seigneur ? (2) Si jusqu'ici

(1) Le prophète Isaïe semble parler de notre époque, en annonçant, il y a deux mille six cents ans, une chose dont nous avons vu le premier accomplissement, la maladie générale des raisins : *Lucis vindemia, infirmata est vitis, ingemuerunt qui locabantur corde. Cum cantico non bibent vinum, amara erit potio libentibus illum. Clamor erit super vino in plateis, deserta est omnis letitia; translatum est gaudium terre.* (XXIV-7-11).

“ La vendange a pleuré, la vigne est malade; tous ceux qui avaient la joie dans le cœur sont dans les gémissemens. Ils ne boiront plus du vin en chantant. La boisson sera amère à ceux qui la boiront. Des cris se feront entendre sur le vin, dans les places publiques. L'allégresse s'est enfuie; la joie de la terre a été enlevée.”

Le même prophète annonce d'autres malheurs qui rappellent les paroles publiques de la belle Dame, et l'analyse faite par le Saint-Père de ses paroles secrètes : *Eccc Dominus dissipabit terram et nudabit eam, et affliget faciem ejus, et disperget habitatores ejus; v. 1. Et erit sic populus, sic sacerdos; sic servus, sic dominus ejus; sic qui repelit, sic qui debet, v. 2. Dissipatione dissipabitur terra et direptione prodabitur, etc, v. 3. Lucis et defluxit terra, et infirmata est altitudo populæ terre, v. 4. Ideoque insaniunt cultores ejus et relinquuntur homines pauci, v. 6. Attrita est civitas vanitatis; clausa est omnis domus nullo introeunte, v. 10. Relic'a est in urbe solitudo, et calamitas oprimet portas.*

“ Voilà que le Seigneur dissipera la terre et la dépouillera. Il affligera sa face et dispersera ses habitans; il en sera du prêtre comme du peuple, du maître comme du serviteur. de celui qui doit comme de celui qui demande ce qui lui est dû : la terre sera affreusement dissipée et pillée,—la terre a pleuré, la terre est tombée en défaillance, la terre est malade; l'univers a chancelé. Ce qu'il y a de grand dans le peuple de la terre est l'abaissement; se cultivateurs seront insensés, et il restera peu d'hommes. La ville de la vanité est frappée. Ses maisons sont fermées et personne n'y entre. La solitude y règne et des calamités de tous genres sont à ses portes.” Qui peut méconnaître Paris dans la *civitas vanitatis* ?

(2) La persistance des coups de tonnerre à tomber toujours le Dimanche frappait tous les regards. Forbach, Sedan, capitulation de Metz, capitulation de Paris....., toutes les catastrophes mettaient, à s'afficher le dimanche, une certaine affectation. Combien de murailles en France, combien de monuments construits le Dimanche ont été couverts le Dimanche par les dépêches fatales !

“ Combien de murs construits sous les yeux des passans le Jour du Seigneur ont étalé le même Jour, aux yeux des mêmes passans, l'histoire des ruines qui se faisaient.....”

(HELLO, *Le jour du Seigneur.*)

tous les fléaux annoncés n'ont pas pesé sur nous dans toute leur rigueur, qui sait ce que nous réserve l'avenir ? . . .

Les menaces prophétiques de la divine Messagère sont, du reste, conditionnelles ; elles ne doivent avoir leur entier accomplissement qu'autant que les hommes *ne voudront pas se soumettre*. (1)

Les porteurs de ce redoutable message ont été torturés moralement par la justice, interrogés par des milliers de personnes, par des prêtres et par des évêques (2) ; ils ont toujours répondu victorieusement, sans jamais être mis en contradiction avec eux-mêmes.

Onze évêques (3) et plus de cinquante auteurs, prêtres ou laïques, se sont faits les historiens et les apologistes de la Salette.

(1) Du reste s'il se rencontrait dans le discours de notre divine Mère quelques points difficiles à expliquer, rappelons-nous les paroles de Mgr Genouilhac dans son mandement du 4 novembre 1854 : " Qui ne sait que le langage prophétique a des formes qui lui sont propres ? Que si l'on y trouve des clartés qui consolent, on y rencontre toujours des obscurités qui embarrassent. Lorsque les prédictions ont pour objet des promesses ou des menaces *conditionnelles*, les unes et les autres ne se vérifient entièrement que dans le cas où leurs conditions respectives sont entièrement remplies. On peu s'en convaincre aisément par l'histoire du peuple juif. Et c'est surtout à l'égard des prophéties conditionnelles que l'on ne devrait jamais perdre de vue ces belles paroles de Bossuet : " L'avenir se trouve toujours autrement que nous ne pensons, et les choses même que Dieu en a révélées arrivent en des manières que nous n'aurions jamais prévues." (Préface de l'Apocal., n. XV.)

(2) Mgr Dupanloup, qui les interrogea en juin 1848 a écrit ceci : Il faut remarquer que jamais accusés n'ont été, en justice, poursuivis de questions sur un crime, comme ces deux pauvres pères le sont... sur la vision qu'ils racontent..... On les a vu conduire, comme on conduirait des malfaiteurs, sur le lieu même de leur révélation... Ni les personnages les plus graves et les plus distingués ne les déconcertent ; ni les menaces ni les injures ne les effraient ; ni les caresses et la douceur ne les font fléchir ; ni la fréquente répétition de toutes ces épreuves ne les trouve en contradiction, soit chacun avec lui-même, soit l'un avec l'autre quand on les interroge. Néanmoins, à des objections imprévues, quelquefois insidieusement et longuement méditées, " ils opposent toujours des réponses promptes, brèves, claires, précises, péremptoires..." Maximin est toujours léger et inconstant ; Mélanie a conservé son humeur boudeuse et timide : " Mais dès qu'il s'agit du grand Événement, ils ne paraissent plus avoir aucun des défauts ordinaires de leur âge... Ils deviennent même tout à coup si graves, si sérieux . . . qu'ils imposent une sorte de crainte religieuse pour les choses dont ils parlent, et une sorte de respect pour leurs personnes... Ce respect singulier pour ce qu'ils disent va si loin que, quand il leur arrive de faire quelqu'une de ces réponses vraiment étonnantes, qui confondent les interrogateurs, et résolvent simplement, profondément les plus graves difficultés, ils n'en triomphent en rien... Ils n'ont ni l'un ni l'autre absolument aucune envie de causer de l'Événement qui les rend cependant si célèbres... Ils ne comprennent pas même l'honneur qu'ils ont reçu... Ces deux enfants et leurs pauvres familles sont demeurés après l'Apparition aussi pauvres qu'auparavant."

(3) Parmi lesquels Mgr Villecourt, évêque de la Rochelle, depuis cardinal, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham. L'ouvrage de Mgr Villecourt fut traduit en allemand dès 1848. *Le Pèlerinage à la sainte Montagne*, par Mgr Ullathorne, écrit en anglais, a été traduit en français. L'évêque de Birmingham, qui a visité la montagne en 1854, n'a pas craint de publier, qu'à ses yeux, *une des grandes merveilles religieuses de notre époque*, c'est la conversion des hommes, qui, dans le pèlerinage de la Salette sont passés subitement de l'indifférence ou du vice, à la plus ardente piété.

En septembre 1855, Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, visitait les lieux sanctifiés par la présence de Marie ; et peu après, pour inviter les catholiques à se procurer les consolations dont ce pèlerinage avait inondé son âme, il publiait un écrit plein d'intérêt et de poésie, qui a pour titre : *Venez avec moi à la Salette*.

Les trois évêques de Grenoble qui se sont succédé sur le siège de saint Hugues, depuis l'Apparition, en ont attesté la vérité, et il n'y a pas d'année où quelque membre de l'épiscopat ne monte à la Salette pour y témoigner de sa foi.

« Quand on a eu le bonheur de visiter la montagne des larmes de Marie, disait un jour, ici, Mgr Langalerie, archevêque d'Auch, on ne doit plus se contenter d'un Christianisme ordinaire. »

Mgr Deslèches, évêque *in partibus* de Sinite, vicaire apostolique du Soutchuen oriental, est venu consacrer à NOTRE-DAME DE LA SALETTE les douze millions d'habitants que comprend son vicariat.

Mgr Raphael Popoff a fait de même pour les Bulgares unis, dont il est évêque, et Mgr Hassoun, patriarche de Cilicie, pour l'Eglise d'Arménie.

Il y a quelques années, un jeune mariste priait sur les lieux de l'Apparition ; se sentant poussé par un attrait intérieur vers la vie de missionnaire, il demandait à sa Mère du Ciel de dissiper tous les doutes et de faire tomber tous les obstacles. MARIE fit briller, au regard de son âme, une lumière décisive, et sa main maternelle aplanit les difficultés d'une manière merveilleuse. Quelque temps après, ce jeune prêtre partait pour les îles de l'Océanie, où il est devenu Mgr Elloy, évêque de Tipasa, coadjuteur de Mgr Bataillon, dans le vicariat de l'Océanie centrale. Nous avons eu l'honneur de le voir souvent à Rome pendant le concile du Vatican. A son retour du concile, il fut arrêté par les *communeux* de Lyon.

— J'ai vu, leur dit-il, des sauvages anthropophages qui voulaient me manger ; j'ai fait depuis longtemps le sacrifice de ma vie, je ne vous crains pas, et vous ne me ferez point peur.

Surpris de ce langage, les brigands le laissèrent aller.

En arrivant dans sa patrie, il a levé les yeux vers la montagne d'où lui est descendue une grâce si précieuse. Il est venu offrir à NOTRE-DAME DE LA SALETTE l'hommage de sa profonde reconnaissance. Dans son vicariat il est encore un archipel abandonné, où soixante mille infidèles n'ont jamais entendu prononcer le nom du vrai Dieu. Mgr Elloy vint aussi solliciter de la Vierge Réconciliatrice, la faveur de pouvoir pénétrer dans ces îles avec quelques ouvriers apostoliques, et il Lui promit, si elle daigne l'exaucer, d'ériger, sous le vocable de NOTRE-DAME DE LA SALETTE, la première chapelle qu'il pourra bâtir parmi ses pauvres sauvages.

Mais que pense de la Salette le Pape immortel qui a été comme l'âme de tout ce qui s'est fait de grand dans ce siècle, auquel il laissera son nom ?

Lorsque la divine Mère quitta la montagne et s'éleva dans les airs, elle a regardé le ciel, puis ses regards attristés se sont abaissés sur la terre vers le sud-est, du côté de Rome et de l'Italie. (1)

(1) Ce détail, indiqué par le récit de l'Apparition, est contenu et confirmé dans une lettre

Il y avait trois mois alors que Pie IX siégeait sur le trône de Pierre. Les commencements de son règne sont peut-être sans exemple dans l'histoire de la papauté. Il nous semble entendre encore ces acclamations populaires qui l'accompagnaient. Mais, hélas ! des cris de fureur ne tardèrent pas à succéder à cet enthousiasme qui semblait devoir suivre partout les pas du nouveau Pontife. Pie IX fut obligé de partir pour l'exil. Moins d'un an et demi après, il rentra dans Rome, et rien ne semblait plus devoir troubler sa pacifique domination. Nos espérances ont été trompées, et la voie du Calvaire s'est de nouveau ouverte devant notre bien-aimé Père.

Quand le regard de la divine Mère de JESUS se fixa, plein de larmes, par delà les horizons de la sainte montagne, sur cette terre d'Italie et sur Rome, o Pie IX ! c'est sur vous sans doute que se reposa ce regard d'ineffable tendresse. Ce sont vos douleurs qui firent couler ces divines larmes ! Mais nous avons dans nos cœurs cette confiance que si les pleurs de MARIE furent versés ici, dans la prévision douloureuse de vos inénarrables épreuves, il y avait aussi, dans cette tristesse même et dans ces pleurs, la preuve de l'immense amour que MARIE a pour vous, qui couronnera votre Pontificat des gloires d'un prochain triomphe.

Oui, ce regard maternel sur Rome, Marie le devait au grand Pontife qui l'a proclamée Immaculée.

Aussitôt après la publication du jugement doctrinal de Mgr l'Evêque de Grenoble, Sa Sainteté se plut à répandre des trésors spirituels sur les pèlerins, les missionnaires de N.-D. de la Salette, et sur les membres de la Confrérie établie sous son vocable. (1)

Depuis le 6 août 1867, le culte de N.-D. de la Salette est établi publiquement à Rome. Avec l'authorisation de Son Eminence le cardinal Patrizi, vicaire de Sa Sainteté, un tableau représentant l'Apparition, est exposé à la vénération des fidèles, dans l'église de Saint-Sauveur *in Ther-*

du 23 avril 1853, écrite d'Angleterre, par Mélanie, devenue en religion, au Carmel, sœur Marie de la Croix.

La tradition rapporte que Notre-Seigneur, sur la croix, était tourné vers le nord-ouest, c'est-à-dire aussi vers Rome et l'Italie, terre privilégiée où il allait placer son Vicaire.

[1] Un rescrit du 24 août 1852 déclare privilégié à perpétuité, le maître autel du sanctuaire de la Salette. Une autre rescrit du 26 du même mois permet à tous les prêtres qui vont à la Salette, de dire la messe votive de la sainte Vierge tous les jours, excepté les grandes fêtes et les fêtes privilégiées.

Par un bref daté du même jour, Sa Sainteté accorde, entre autres faveurs, aux membres de la Confrérie de N.-D. de la Salette une indulgence plénière. Par l'indult du 2 décembre 1852, qui témoigne hautement de la bienveillance avec laquelle Pie IX favorise le culte de la Vierge Réconciliatrice, Sa Sainteté, sur la demande de Mgr l'Evêque de Grenoble, permet de solenniser chaque année l'anniversaire de l'Apparition [*ipso Apparitionis die*], le 19 septembre ou le dimanche suivant, dans toutes les église du diocèse, par une messe solennelle et le chant des vêpres en l'honneur de la sainte Vierge.

Le même indult autorise tous les prêtres du diocèse de Grenoble à honorer la mémoire de cette Apparition, *memoriam hujus Apparitionis recolere*, par la récitation de l'Office, et la célébration de la messe du Patronage de la sainte Vierge.

mis ; dans la même église, la confrérie de N.-D. Réconciliatrice a été érigée et enrichie de nombreuses indulgences, par le Saint-Père lui-même le 16 octobre 1870, au moment même de ces catastrophes de Rome qui ont fait pleurer à l'avance la Vierge des Alpes. Mgr Baillès, ancien évêque de Luçon, présida ce jour-là à l'érection de la confrérie romaine.(1)

Répétons-le, la certitude de ce grand Événement ressort clairement de la sincérité du témoignage des deux enfants, du jugement doctrinal rendu par l'autorité épiscopale, de l'approbation donnée par le Saint-Père à la dévotion à N.-D. de la Salette, et enfin des prodiges opérés, dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, par la méditation de Marie invoquée sous ce nouveau titre.

L'importance de cet Événement n'est pas moins incontestable. Ce n'est jamais sans des raisons dignes de sa sagesse que Dieu opère des miracles, et déroge aux lois qu'il a établies. Quand la Souveraine du monde, la Reine du Ciel, la Mère de Dieu, se manifeste à la terre, ce ne peut être que pour y remplir une grande mission.

L'apparition, en signalant les maux de ce siècle, peut en être le remède, si nous le voulons efficacement. Que dirons-nous encore ? Les efforts tentés, les difficultés soulevées, les objections imaginées, les injures prodiguées, pour anéantir, affaiblir la foi à la Salette, loin de lui nuire, n'ont servi qu'à la faire mieux connaître. Ce grand événement, comme toutes les œuvres divines, a rencontré des contradicteurs ; mais la vérité a brillé d'un plus vif éclat après avoir dissipé les nuages de l'opposition. Il fut un temps où les premiers pasteurs de ce diocèse durent élever leur voix pour la défendre. Depuis longtemps déjà, ils ont gardé le silence ; mais Dieu a parlé bien éloquemment : la dévotion à NOTRE-DAME DE LA SALETTE a grandi, et la connaissance du mystère qui s'est opéré sur cette montagne a pénétré à travers tout le globe.

Tous les peuples ont répondu à l'invitation de notre Mère du Ciel : "*Avancez, mes enfants, n'ayez point peur.*" Ils sont venus sur la Montagne recevoir la bonne nouvelle, des contrées les plus diverses et les plus éloignées : du pôle nord, de Montréal et de Québec ; des États-Unis, de la Martinique et du Mexique ; des montagnes du Caucase et des collines brûlantes du Dahomey et de l'Algérie ; ils sont accourus de l'Angleterre,

(1) C'est l'abbé Crévoulin, chapelain de Saint-Louis-des-Français, qui a érigé cette confrérie dans l'église de Saint-Sauveur in *Thermis* qui appartient à la France, et que ce prêtre zélé a restaurée à ces propres frais dans le but d'en faire le centre de la dévotion romaine à la Vierge des Alpes.

Le 7 septembre 1865, Clélia Rosi, citoyenne romaine, âgée de vingt ans, élève du couvent caméral de l'Aldolorata, près de la porte *Seltemiana*, dans la ville de Rome, se trouvait très-gravement malade, et fut guérie miraculeusement par l'intercession de N.-D. de la Salette.

Enfin, un bref daté du 20 novembre 1869, et signé de la main de Pie IX, félicite M. Similien, d'Angers, de son dévouement pour l'autel majeur de la Salette, et de ses publications consciencieuses qui ont vengé de la calomnie et de l'erreur, *vindicande a calumniis et erroribus*, l'histoire des faits relatifs à l'Apparition.

de l'Irlande et de l'Ecosse ; de la Belgique, de la Hollande, de la Bavière, du Tyrol, de la Russie et de la Pologne ; ils sont venus de Rome et de la Suisse, de l'Espagne et de l'Italie ; ils sont accourus de tous les diocèses de France.

A la vue de ce mouvement universel et du bien qu'il opère, disons avec Richard de Saint-Victor : " Seigneur ! s'il y a erreur, c'est par vous-même que nous sommes trompés." (1) " Si le fait de la Salette, écrivait Mgr Philibert de Bruillard, avait encore besoin de confirmation, il la trouverait dans ce concours, dans cette piété, dans cette joie céleste, dans un si grand nombre de sacrifices. Et quelles merveilles n'ont pas été la récompense de tant de foi, de tant de dévotion." (2) Non, non, ce n'est plus l'heure de la vérité à établir et de la lumière à faire. Pour toujours le fait de l'Apparition a pris le rang qui lui appartient dans les annales de l'Eglise.

L'universalité est le caractère propre du miracle de la Salette. Ici l'auguste Vierge a dit par deux fois que c'est à tout son peuple qu'il faut annoncer la nouvelle de sa miséricordieuse visite, et ses enseignements et ses menaces ; et déjà sa parole a retenti dans tout l'univers.

Plus de huit cents églises, sanctuaires, chapelles oratoires dans toutes les parties du monde, se sont élevés comme par enchantement en l'honneur de Notre-Dame de la Salette ; tous se reliaient au sanctuaire de la montagne ; un grand nombre d'entre eux est aussi fréquenté par les pèlerins que le sanctuaire du mont révéral.

Des conversions inespérées, des conversions plus extraordinaires que les guérisons corporelles, éclatent, non-seulement sur la Montagne, mais encore dans tous les lieux où l'on invoque la Madone de la Salette. A l'exception du Sanctuaire de Lorette, on n'en voit point d'autres qui se reproduise en quelque sorte lui-même par toute la terre (3).

Parmi tant de conversions comment en citer une ? Celle d'un journaliste bien connu est particulièrement remarquable. (4)

[1] Domine, si est error, a te decepti sumus.

[2] Mandement du 1er mai 1852 pour la pose de la première pierre du sanctuaire.

(3) Le seul diocèse de Grenoble a plus de quarante chapelles dédiées à la Vierge des Alpes. On en trouve plusieurs en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, dans l'île Maurice, à la Martinique, dans les Etats-Unis, dans les Indes orientales et dans la Nouvelle Calédonie. Au centre de l'Afrique, le Dahomey a aussi son sanctuaire de N.-D. de la Salette.

On en trouve en Chaldée, en Cochinchine, à Saïgon et à Java. Les Maronites ont une Salette sous les cèdres du Liban. Le P. Boré, lazariste, supérieur de la mission de Constantinople, a raconté ici que les Grecs et les Turcs connaissent *la Marie des Alpes*.

(4) Il disait à un prêtre : " Dieu est merveilleux dans toutes ses œuvres : il se plaît à confondre notre orgueil qui est la grande plaie de l'humanité, en faisant de grandes choses par des moyens fort simples. Ce qui se passe ici, c'est en petit la merveille de Bethléem ; c'est par la naissance d'un petit enfant dans une crèche, que des anges ont annoncé et que des bergers sont venus voir, qu'a commencé la plus étonnante révolution humaine. Cela eût paru bien étonnant à César ; à coup sûr, il ne se serait pas dérangé pour y aller voir. Les

La conversion de M. Laverdant, rédacteur du *Memorial catholique*, nous a été raconté par lui même.

Une simple et pieuse servante du Dauphiné, Madeleine Poisat, surnommée la *Prêcheuse*, parce que, douée d'un esprit prophétique, elle parcourait les montagnes en parlant de la fin des temps, rencontra M. Laverdant, alors phalanstérien, et lui dit : Il faut aller à la Salette. Il y alla. Quant il vit, sur la montagne, la statue de l'Assomption, il fut ému, le souvenir de sa mère lui traversa le cœur, et il s'écria, en s'adressant à Marie : " O Mère de ma mère, éclairez-moi ! " Puis il entra dans l'église, et sentit comme un coup violent sur le côté droit de la poitrine. Il fut vaincu, et d'heureuses larmes signalèrent sa défaite triomphante.

En 1868, un prêtre napolitain vint accomplir ici un vœu fait en des circonstances singulières (1).

Il y a quelques années, un marin frappe à la porte du R. P. Supérieur, et, l'abordant sans façon : " Père, lui dit-il, qu'est-ce que c'est donc que la Salette ? Ah ! c'est que, moi, j'ai visité les cinq parties du monde, je suis allé partout, et partout j'entends des gens m'adresser cette question : Puisque vous venez d'Europe, puisque c'est de la France que vous nous arrivez, dites-nous donc ce que c'est que cette Salette dont on parle tant ? Et je me suis promis, ajoutait le marin, que si jamais je retournais en France, mon premier soin serait de me transporter sur cette fameuse montagne."

Qui pourrait dire en effet où n'a pas pénétré l'histoire de l'Apparition ?

bergers et les pêcheurs ont cru et dit ce qu'ils ont vu ; ils l'ont dit, parce qu'ils y croyaient ; ils y croyaient, parce qu'ils avaient une vive foi intérieure, et le monde, de proche en proche, est devenu chrétien. Il est devenu chrétien en croyant ce que les bergers ont cru et ce que les pêcheurs ont prêché. Pour moi, le fait de la Salette est l'événement de ce siècle. Dieu a parlé par la Sainte-Vierge à des petits enfants, ces petits enfants incapables d'influence, ont fait venir ici, tous les ans, des hommes de tous les pays de toutes les conditions ; ces hommes admettent ce fait comme on a admis la naissance de Bethléem et la mort du Calvaire, et en l'admettant, ils deviennent meilleurs, ils se repentent de leurs péchés, ils font de bonnes œuvres ; ils viennent ici de tout leur cœur, ils y prient avec joie et s'en retournent contents. C'est toujours le même résultat par des moyens simples et peu convenables en apparence, mais très-sages en ce sens qu'ils prouvent et exigent la puissance de Dieu qui fait beaucoup avec peu ou avec rien."

(*Annales de Notre-Dame de la Salette*, recueil intéressant qui, chaque mois, donne le tableau des pèlerinages, miracles et conversions).

(1) Pris par des soldats piémontais, on le garrotte ; en vain il se met à genoux devant le major pour demander grâce, il ne reçoit pour toute réponse qu'un coup de pied qui lui fend la lèvre supérieure, et, sans autre forme de procès, il est condamné à être fusillé. Il fait alors le triple vœu de visiter, s'il échappe à la mort, les sanctuaires de Saint-Jacques de Compostelle, de Notre-Dame des Victoires et de Notre-Dame de la Salette. Au moment où on s'apprêtait à le fusiller, des cris répétés : aux armes ! aux armes ! appellent ses exécuteurs sur le théâtre d'une émeute, où ils trouvent tous la mort. Un nouveau tribunal condamne ce prêtre à quinze mois de prison. Délivré le 22 juillet, il se rend aux pieds du Souverain Pontife pour lui demander sa bénédiction, avant d'aller en France et en Espagne pour y accomplir ses vœux.

Je ne parle pas de l'Europe où elle est connue jusqu'en Pologne et en Russie (1).

Les missionnaires de la Salette ont souvent entendu faire cette réflexion : " Dans l'Apparition de la Salette, tout est preuve. " Oui ! tout est preuve ; pour les esprits sérieux et attentifs, la lumière jaillit des moindres circonstances de ce grand fait.

Ne parlons plus ni des miracles, ni des grâces, ni des guérisons, ni des conversions. Elles sont innombrables ; on les trouvera dans les *Annales* du pèlerinage. Nous insisterons seulement sur ce caractère d'universalité, de catholicité, qui distingue la Salette des autres sanctuaires de Marie. La correspondance des missionnaires leur envoie en moyenne *dix milles lettres* par an, et leur apporte les nouvelles des merveilles opérées par l'Apparition dans le monde entier, et jusqu'aux extrémités de la terre.

Sur cette montagne Marie apparaît à l'état de victime, et la théologie de ce mystère a été admirablement exposée par Mgr. Genouilhac dans un de ses discours sur la sainte montagne. " Marie, dit il, est le type de l'Eglise. Elle en est le membre principal. Saint Augustin, comparant l'une à l'autre, a dit une magnifique parole : deux qualités surtout éclatent en MARIE et résumant toutes ses gloires : sa Virginité et sa Maternité ; or, ajoute ce saint docteur, comme MARIE, son type, l'Eglise est tout à la fois Vierge et Mère. "

Comme Marie de la Salette, l'Eglise nous montre les pleurs qui couvrent ses joues virginales, elle nous présente son crucifix et les instruments de sa Passion ; ne nous étonnons plus si l'Eglise est si cruellement persécutée dans son Chef et dans ses membres.

L'Apparition est le grand remède aux maux de ce siècle : c'est le salut de la société, c'est le levier avec lequel il faut soulever le monde et le ramener à Dieu.

" Dieu, a dit un évêque, Dieu sur la montagne du Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs, donna dix commandements au peuple juif prosterné. Les hommes ont oubliés ces lois divines, et MARIE est venue les promulguer de nouveau, au sein de la lumière et de la gloire, sur la Montagne de la Salette, devant deux enfants épouvantés qui représentaient, dans leur humble personne, la France et l'humanité toute entière. "

(1) Le P. Semenenko, fondateur de la congrégation polonaise de la *Résurrection*, recteur du séminaire polonais établi à Rome par Pie IX, s'est écrié un jour ici : " Mes frères, vous faites bien d'accourir sur cette montagne : que ne peut-on obtenir de sa mère au moment où elle verse des larmes ! C'est pour ce motif que cette Pologne, que Pie IX appelle *la malheureuse Pologne*, y vient également ; elle est ici en esprit, et moi, enfant de la Pologne, je viens vous supplier d'ouvrir les bras de votre charité pour la recevoir au milieu de vous. "

Maintenant que la France est partagée comme la Pologne, que chacun de nous fasse un acte de foi comme le P. Semenenko, et s'écrie à son tour : *Je crois à la résurrection de la France !*

IV

LES SAINTS LIEUX.

Comme on dit les Saints Lieux de Palestine, ne peut-on pas dire aujourd'hui les Saints Lieux de France, en parlant de la Salette, de Lourdes, de Pontmain ?

La Salette est un étroit plateau, suspendu au centre d'un cirque de montagnes ; l'horizon est fermé à distance par de hautes cimes qui s'élargissent en couronne autour du sanctuaire : trois monts majestueux, le Planeau, le Gargas, le Chamoux, se détachent du plateau consacré qui leur sert de base, et semblent le protéger comme de formidables sentinelles.

En contre-bas, les rochers fendus et déchirés nous rappellent le mont Alverne, le calvaire de saint François. Ici c'est le calvaire de Marie, et la Main créatrice le lui a préparé ainsi, dès le premier instant de la création.

À notre arrivée, laissant l'église de côté, nous nous précipitons pour voir le théâtre de l'Apparition, qui est en face ; rien n'y a été changé ; on l'a laissé en plein air, sans l'emprisonner dans des murs ; on l'a seulement entouré d'une grille qui n'empêche ni de voir, ni même de cueillir les herbes et les fleurs qui s'épanouissent sur ce sol consacré. Descendons quelques pas dans l'étroit ravin du Sezia, pour contempler ces trois stations qu'on appelle l'*Apparition*, la *Conversation*, l'*Assomption*.

Ces trois actes du drame divin de la Salette sont heureusement représentés, sur les lieux mêmes, par des groupes monumentaux en bronze, de grandeur naturelle ou plutôt surhumaine, vrais chefs-d'œuvre de l'art chrétien, qui sont dus à la munificence toute castillane du comte de Penalver, de Barcelone.

Le sculpteur a été bien inspiré, et l'on éprouve, en approchant de ces statues, une sorte de frissonnement religieux, comme si on allait assister à la réalité des scènes qu'elles représentent.

La première statue nous montre la Vierge assise sur une pierre, pleurant la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux. Elle est là à la même place qu'il y a vingt-cinq ans.

L'émotion vous gagne et l'on se demande de loin si ce n'est pas la Vierge elle-même. Au dessous de la statue, sous les pieds même de Marie, coule la fontaine miraculeuse, intermittente autrefois, abondante et continuelle depuis l'Apparition. La Sainte-Vierge a pleuré pendant tout le temps de son apparition. De ses yeux s'échappaient comme deux ruisseaux de larmes. "Je les ai bien vues couler," dit la jeune fille. La fontaine, qui était à sec au moment de l'Apparition et qui n'a pas cessé de couler depuis, cette fontaine où la Reine du Ciel a posé ses pieds et dans laquelle sont tombés ses pleurs, est comme le souvenir et le sym

bole de ces larmes miséricordieuses de notre divine Mère. Elle est aussi l'emblème des grâces célestes qui de son cœur immaculé ne cessent de couler sur le monde. En effet, c'est à l'usage de cette eau, employée avec une foi vive et profonde, que sont attribuées un grand nombre de guérisons, conversions et faveurs de tout genre, obtenues par l'intercession de Notre-Dame de la Salette (1).

Un savant médecin a raconté les cures merveilleuses qu'il a lui-même opérées avec l'eau de la Salette, qui est devenue son dernier et son plus sûr remède. Il en porte constamment sur lui et il en fait souvent usage. Heureux les malades soignés par un homme qui sait ainsi appeler au secours de son art Celle qui a la puissance de guérir tous les maux et toutes les misères. Cette bénie fontaine est comme *le puits moderne* de la Samaritaine ; Marie est assise sur ses bords, comme autrefois Jésus auprès du puits de Jacob ; nous indiquant de sa main maternelle le creux d'où jaillissent ces eaux salutaires, elle semble dire, Elle aussi, à toutes les âmes *samaritaines*, si nombreuses par le monde : *Si scires domum Mariæ*, si vous saviez le don fait à ces eaux par Marie (2) ! . . .

O fontaine bénie ! coulez, coulez toujours ! car vous nous rappelez les larmes de notre Mère et vous êtes un don de sa miséricorde et de son amour ! Vous êtes la nouvelle piscine de Siloé.

Nous nous abreuvons de ces eaux salutaires, et l'on nous dit que des pèlerins, arrivés tout en sueur et haletants, boivent cette onde glacée sans le moindre inconvénient.

A quelques pas plus haut s'élève le groupe des bergers surpris par la vision de la Belle Dame ; ils témoignent de leur étonnement par des gestes enfantins parfaitement rendus.

Un peu plus loin est le bronze de la *Conversation* : la Vierge debout, les cheveux voilés par son diadème de lumière, les mains chastement dissimulées sous ses larges manches, parle aux deux enfants ; son type idéal est noble et beau ; elle baisse un peu la tête vers les enfants ; il nous semblait que nous allions entendre sortir de ses lèvres de bronze les menaces prophétiques qu'elle a recommandé de faire passer à tout son peuple. La sombre couleur du métal lui donne un aspect sévère qui est en harmonie avec la solennité de ses avertissements, mais elle peut dire encore ici : *Nigra sum sed formosa*.

La physionomie attentive de Mélanie est charmante ; Maximin, dans ses grossiers vêtements, semble embarrassé et tourne son chapeau sur le sommet de son bâton. A ses pieds son chien est couché ; le berger a raconté que cet animal ordinairement hargneux, qui ne laissait personne approcher de son maître, n'avait pas aboyé contre l'Apparition. Le chien

(1) *Annales de la Salette.*

(2) *Mois de Marie de la Salette.*

de Maximin est donc coulé en bronze ; en a-t-on fait autant pour le chien de Tobie et pour le chien d'Ulysse, si célèbres dans l'antiquité biblique et dans l'antiquité homérique ? Le bon chien Zopité, le *facteur* de la Salette, était étendu en ce moment devant l'image en bronze de son collègue, dont il semblait envier l'immortalité.

En remontant le ravin, jusqu'au plateau, en face l'église, on rencontre le dernier groupe, l'*Assomption*. A cet endroit où la Vierge Marie remonta au ciel, on avait d'abord construit une chapelle : on l'a fait disparaître et avec raison ; elle était trop petite pour la foule ; puis elle emprisonnait en quelque sorte ce grand fait qui s'était passé en plein air, sous la voûte des cieux. Comme il est mieux reproduit par cette image de Marie s'élançant dans les airs, les yeux au ciel, les bras croisés sur sa poitrine ? La statue est sur un piédestal, au bas duquel on voit Mélanie, les mains jointes, et Maximin qui étend la main comme pour saisir la Belle Dame qui lui échappe. Je me rappelai ces vers du grand poète espagnol, frère Louis de Léon, sur l'Assomption, traduits par Ernest Lafond :

Par les routes de l'empyrée,
Tu montes vers le divin Roi,
Que ne puis-je, Mère adorée,
Me pendre aux plis flottants de ta robe azurée
Pour monter avec toi !

On mesure trente-cinq à quarante mètres en suivant le sentier que la Reine des Anges a parcouru. Sur cette Voie Dououreuse de Marie, les missionnaires ont établi un chemin de la croix entre les trois stations ; il se compose de quatorze croix de bois très-simples, à chacune desquelles est fixé un médaillon de bronze qui représente le mystère. Quelle heureuse pensée d'avoir ainsi uni le calvaire de Jésus au Calvaire de Marie ! L'exercice du Chemin de la Croix est l'exercice favori des pieux pèlerins. Il n'en est peut être pas un qui ne le fasse, il n'y a point d'heure dans la journée qui ne voie quelques-uns de ces Enfants de N.-D. Réconciliatrice agenouillés sur le sentier que la divine Mère a parcouru. Plusieurs même, une fois à genoux devant la statue qui est sur la Fontaine miraculeuse, ne se relèvent plus, et se traînent sur leurs genoux d'une station à l'autre, gravissant péniblement les rudes marches de pierres et de cailloux, en se soutenant à la grille, qui protège l'enceinte consacrée.

Nous avons fait comme eux, et nous nous rappelons avoir monté ainsi à genoux les degrés de la *Scala Sancta*, l'escalier du prétoire de Pilate, qu'on vénère à Rome près de Saint-Jean de Latran. Pie IX a gravi cet escalier saint à genoux, dans l'angoisse de son cœur, la veille de la prise de Rome, le 18 septembre 1870.

Tous les vendredis les missionnaires font ici l'exercice solennel du Chemin de la Croix ; il nous rappelle celui qui se pratiquait jadis au Colysée, car aujourd'hui les stations en ont été renversées par les Italianissimes.

Le sol de Rome a été foulé par le pied des martyrs, mais la montagne de la Salette a vu la Reine des martyrs.

On dit qu'il faut visiter la sainte Montagne, quand elle se revêt, à l'entrée de l'hiver, de son manteau blanc, quand on n'arrive plus aux lieux bénis de l'Apparition que par un escalier de neige, et que la grille de fer qui entoure la source miraculeuse devient comme l'autel d'un sanctuaire sans pareil assurément, avec ses murs et sa voûte de glace. Un hiver, toute une chapelle a été bâtie là, sous la neige, aux chants des cantiques et aux accents de la prière, par les Frères, dirigés par un P. missionnaire. Cette crypte était illuminée par des cierges nombreux qui renvoyaient des reflets éblouissants sur les statues de bronze qui marquent les pas de l'Apparition.

En résumant nos émotions nous dirons avec l'évêque de Grenoble : " C'est ici une tribune sacrée d'où Marie nous a fait entendre ses maternels enseignements."

Enfin, la dernière preuve de l'authenticité de l'Apparition, et peut être la plus forte, se trouve dans l'impression des Saints Lieux eux-mêmes ; aussi à ceux qui doutent, nous ne cesserons de répéter : Allez à la Salette !

V.

LE COUVENT, L'EGLISE, LE CIMETIERE.

Une des grandes beautés de la Salette, c'est sa solitude ; il n'y a là d'autres constructions que l'église, le double couvent qui l'entoure, et un peu plus loin une maison isolée où l'on vend des livres et des objets de piété. Voilà tout.

Mais où loge-t-on ? Où est l'auberge, demanderont les touristes prudents. L'auberge ? Il n'y en a point. On est ici reçu en vrais pèlerins, et on vous met en retraite à votre arrivée ; on sépare les hommes des femmes ; les pèlerines sont reçues par les sœurs de la Providence dans l'aile droite du couvent, tandis que les pèlerins sont accueillis dans l'aile gauche habitée par les missionnaires. L'église divise ces deux ailes du monastère, qui est construit en bon style roman, comme l'église elle-même et avec les mêmes pierres de couleur brune trouvées sur place, ce qui donne à ces deux édifices un aspect sévère qui s'harmonise avec le site et les souvenirs de la sainte Montagne.

L'hospitalité qu'on donne aux pèlerins est simple et cordiale ; les cellules sont propres, le réfectoire et la réfection sont suffisants ; des frères obligés sont chargés du service ; les convives sont toujours nombreux, et il s'établit aussitôt parmi eux une fraternité qui est bien loin de l'égoïsme habituel des tables d'hôte. On se rencontre là des pays les plus éloignés, mais on se trouve en communauté d'idées et de croyances. Il semble qu'on soit en famille, disait un journaliste converti. Nous dînions un soir auprès d'un prêtre lyonnais enthousiaste de la Salette, et qui ne faisait

d'autre vœu que d'y mourir. Les missionnaires se mêlent volontiers aux pèlerins, et tous les jours, à onze heures, l'un d'eux donne des explications sur les lieux mêmes de l'Apparition.

La basilique romano-byzantine s'est élevée par enchantement, comme ces cathédrales des siècles de foi, et sauf la pierre, il a fallu tout apporter ici à dos d'hommes ou de mulet. Trois portes et trois nefs grandioses s'ouvrent à la foule des croyants ; qui souvent, surtout le 19 septembre, ne peuvent tous pénétrer dans la vaste enceinte de l'église. Les donateurs des vitraux y ont fait représenter leurs sanctuaires favoris ; ainsi l'on voit Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Liesse, etc., qui forment comme une couronne de pèlerinages autour de Notre-Dame de la Salette.

Le magnifique maître-autel est dû à la piété des fidèles de l'Anjou ; derrière l'autel, dominant le chœur et toute l'église, apparaît le groupe blanc de l'Apparition que l'on doit au talent de M. Barême, d'Angers ; il fait une grande impression.

— Voyez donc, disais-je à quelqu'un, l'image de l'Apparition tout à côté du Tabernacle ; voyez ces petits enfants près de la vierge Marie ; elle les a choisis pour entendre sa voix et voir couler ses larmes. Elle daigne encore les admettre à ses côtés, dans les représentations publiques de son Apparition, sur la montagne et dans nos sanctuaires. L'Église l'a permis, parce qu'elle croit à la vérité du fait, sans quoi elle favoriserait une monstrueuse idolâtrie ; le Pape, l'épiscopat, le clergé autorisent donc notre croyance à la Salette ; voyez à côté de l'autel ce monument funèbre ; il renferme le cœur de Mgr. de Bruillard, évêque de Grenoble, c'est sous son épiscopat que la vierge Marie apparut, c'est lui qui le premier a proclamé son Apparition, et il a voulu lui léguer son cœur. (1)

(1.) Dans l'une des nefs latérales du sanctuaire à gauche du chœur, tout près de la chapelle absidale dédiée à saint Philibert, on lit, sur une table de Marbre :

†
D. O. M.
III. ac RR. DD. Philibertus de Bruillard.
Episcopus Gratianopolitanus,
Sacrae hujus aedis fundator,
Hic suum moriens deponi voluit
Cor,
In sui erga B. M. V. Salettensem
Æternum amoris pignus.

“ Mgr Philibert de Bruillard, évêque de Grenoble, fondateur de ce saint édifice, a voulu en mourant faire déposer ici son cœur, en témoignage éternel de son amour pour la B. V. Marie de la Salette. Digne de vivre dans la mémoire de tous les gens de bien, il mourut le 15 décembre 1860, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.”

— *Credo*, répondit mon interlocuteur, mais Maximin doit être bien étonné de se voir de son vivant canonisé sur l'autel, auprès de la sainte Vierge et du Saint-Sacrement.

—Vous vous trompez ; Maximin n'est pas plus canonisé que son chien que vous voyez à ses pieds ; il est là seulement comme témoin, ainsi que Mélanie.

Plus d'un million de pèlerins sont venus prier dans ce sanctuaire. Le clergé a compris qu'à lui surtout revient la mission de *faire passer*, par l'exemple et la parole, les enseignements de l'Apparition à *tout le peuple* de Marie ; et chaque année, un grand nombre de prêtres visitent la montagne. On a pu en compter plus de 700, dans le cours du pèlerinage de 1867 ; dans la seule année 1870, troublée par tant de sinistres événements, il en est venu de plus de quatre-vingts diocèses de France et de l'étranger.

Si la France, en grande partie, a élevé le maître-autel, où coule si souvent le sang de l'auguste Victime pour l'expiation des crimes sur lesquels MARIE a pleuré et qu'Elle a rapprochés à son peuple ; si l'Espagne a reproduit par des statues les différentes scènes de l'Apparition, bronzes superbes qui ornent actuellement les Lieux bénis, la Belgique, si dévouée au culte de NOTRE-DAME DE LA SALETTE, a voulu à son tour élever son monument spécial, et faire le don d'une chaire monumentale. 1.

Les quatre cloches ont reçu les noms de Marie de l'Assomption, Marie de la Compassion, Marie de la Visitation, Marie de l'Immaculée Conception.

Les catholiques de Lyon ont offert une magnifique oriflamme qui porte d'un côté Notre-Dame de Fourvières et de l'autre Notre Dame de la Salette, avec cette inscription : *Les catholiques Lyonnais reconnaissants à Notre-Dame de la Salette 1871.*

Je rencontrai sur la Montagne M. le comte de Bourbon-Busset, et je m'empressai de lui indiquer, au fond de l'abside de l'Eglise, un petit autel en marbre blanc, admirablement travaillé. Son bas-relief représente la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Une courte inscription, touchante en sa simplicité, un nom de baptême, quelques fleurs de lys attestent seuls le don et la foi du Fils aîné de l'Eglise 2. Nous avons prié

1. Elle est digne de l'amour que la catholique Belgique a toujours eu pour MARIE et de sa foi en l'Apparition. Dès 1817 des pèlerins belges gravissaient la Salette, dès 1853 un confrérie affiliée à l'Archiconfrérie de la sainte Montagne s'établissait dans le diocèse de Bruges. Aujourd'hui la Belgique compte cinquante-trois confréries affiliées, où les exercices de la réparation se font avec solennité, au milieu du pieux concours des fidèles. Plusieurs écrivains de ce pays ont pris la plume pour défendre le fait de l'Apparition, publier les enseignements qu'il renferme et raconter les trésors de grâces dont il est la source (*Annales*).

2. Le descendant des rois très chrétiens ne tient à garder de son titre de roi de France, qu'il ne prend jamais que la qualification de Fils aîné de l'Eglise, dont il se pare quelquefois. Il écrivit ceci à Pie IX, lors du retrait des troupes françaises de Rome, signe avant-coureur de nos désastres :

Très-Saint-Père,

Au moment où les ennemis de l'Eglise s'acharnent plus que jamais contre le trône auguste de Votre Sainteté, celui qui, dans ses longues épreuves, s'est toujours honoré avant tout du glorieux titre de Fils aîné de l'Eglise, éprouve le besoin de redire à Votre Sainteté qu'il a été, qu'il est, qu'il sera jusqu'à la mort, de cœur et d'âme, avec Elle. Si je n'ai pas couru

pour lui et pour la France devant cet autel, en murmurant le mot *Esperance*, cette vieille devise des ducs de Bourbon, que nous avons lue sur leurs tombeaux mutilés, dans l'église bourbonnaise de Souvigny, ce premier Saint-Denis des premiers Bourbons, qui n'a pas été plus que l'autre à l'abri des profanations.

Le bruit s'était répandu cette année que M. le comte de Chambord était venu à la Salette le 25 août, fête de Saint-Louis, mais il n'en était rien.

Dans la sacristie on montre le trésor des reliques et des dons offerts, calices, reliquaires, missels, ornements; on vous fait voir une couronne de pierres précieuses envoyée par une très-grande dame. Mais ce qui attire surtout notre piété, c'est une portion considérable de la pierre sur laquelle la Reine du ciel s'est assise en versant des larmes, au bord de la fontaine desséchée. C'est un calcaire mêlé de schiste, de couleur noirâtre, et de même nature que les autres pierres de la Montagne. Cette relique repose dans un reliquaire en cuivre doré, don d'une pieuse dame, et ex-voto pour plusieurs faveurs obtenues. Ce reliquaire a la forme d'un élégant chalet.

S'il est vrai, comme il n'est plus possible d'en douter, que Marie a pleuré sur cette pierre et prié pour le salut temporel et éternel des hommes, ne peut-on pas dire que cette pierre est l'autel de son sacrifice comme la croix a été l'autel de celui de Jésus; et après le bois si précieux de la vraie croix et les autres reliques du divin Sauveur, la pierre de la Salette n'est-elle pas une de plus précieuses reliques que possède la terre? (*Annales.*)

L'église est inhabitable pendant la froide saison; alors les missionnaires établissent une chapelle d'hiver dans une des sacristies. Au milieu du silence de l'hiver, dit un pèlerin, dont la lettre est insérée dans les *Annales*, on comprend, on goûte mieux ce mystère de larmes si divines, de douleurs si expiatrices et de supplications si maternelles. Si le monde

depuis longtemps pour offrir au digne successeur du Prince des Apôtres, au représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, les services de mon bras et de ma vie, c'est que je craignais d'ajouter encore par ma présence aux difficultés de sa position. Mais à un appel, à un signe venu de lui, je serai trop heureux de voler à ses pieds pour aider, dans la faible mesure de mes forces, à la défense de ce père chéri et respecté. Mon neveu, le duc de Parme, élevé par ma sœur d'abord, et ensuite par moi, dans les mêmes principes, partage tous mes désirs et tous mes sentiments. Que Votre Sainteté dispose de nous en tout temps et en toute circonstance. Elle nous trouvera prêts à lui prouver que, dans ce siècle d'abaissement et de tristes défaillances, il y a encore des princes fermement attachés à cette Pierre contre laquelle viendront à la fin se briser tous les efforts de la Révolution jusqu'ici triomphante. Que Votre Sainteté reçoive ici l'expression bien sincère de mon admiration pour son courage et ses vertus apostoliques, en même temps que le nouvel hommage de tous les sentiments de respect et de dévouement filial avec lesquels je suis, Très-Saint-Père, de Votre Sainteté.

Le dévot fil,

HENRI.

ouvrait son cœur à un enseignement si salutaire, à cette révélation si régénératrice ; s'il se rendait à cet apostolat de l'expiation et de la réparation ; oui, si le monde écoutait Celle qui vient du ciel lui dire : Je suis modèle, imitez-moi ; je suis médiatrice, priez avec moi ; je suis victime, souffrez, immolez-vous avec moi, le monde serait meilleur !

Le soir, dans l'église, nous assistons aux exercices ordinaires du chapelet et aux recommandations envoyées de toute la terre ; la liste en est aussi touchante qu'interminable. Souvent, dans l'auditoire, des voix s'élèvent pour proclamer tout haut les grâces obtenues par l'intercession de la madone de la Salette.

C'est dans la nuit du 18 au 19 septembre qu'il faudrait être ici, pour assister à la procession aux flambeaux qui ouvre, à onze heures du soir, l'exercice solennel du chemin de la croix. Le samedi est le dimanche de Marie ; chaque samedi soir, l'église est ouverte toute la nuit à la piété des fidèles, pour l'adoration nocturne du Saint-Sacrement. Quel beau spectacle offrent tous ces pèlerin qui ne s'endorment pas comme les trois apôtres au Jardin des Olives, mais qui veillent avec MARIE pour prendre part à la douleur qu'Elle a manifestée sur cette Montagne ! Pendant le silence de la nuit, comme le cri de leur prière doit s'élever facilement vers le trône de Dieu, du haut d'une montagne si éloigné du monde et touchant de si près au ciel !

En face du portail de la basilique, un peu au delà des lieux de l'Apparition, s'élève une éminence, dominée par une gracieuse chapelle ogivale, autour de laquelle se trouve le cimetière de la Salette. C'est le cimetière le plus gai que j'ai jamais visité ; tout y est fleurs et parfums ; tout y parle de joie, de vie et de résurrection. Trois missionnaires s'y reposent déjà de leurs travaux apostoliques ; plusieurs pèlerins et pèlerines y ont trouvé le but de leur pèlerinage ; des dévots de Marie ont demandé en mourant qu'on transportât leurs corps dans cette terre bénie.

Une tombe inconnue m'a surtout frappé ; elle est sans nom et porte cette seule inscription :

Son corps repose où son cœur fut toujours.

Quelques jours après notre départ, le 14 septembre, madame la comtesse de Gargillesse a rendu son âme à Dieu dans le couvent de la Salette.

Ce sol possède une vertu et une attraction irrésistible.

— Pouvez-vous distinguer d'ici, me disait un des habitants de la Salette, ce creux de rocher qui se cache sur le versant nord du mont Gargas ? c'est comme une nouvelle Sainte-Baune ; elle a été la retraite d'une autre Marie-Madeleine.

En 1866, une simple fille de service, d'environ vingt-cinq ans, s'y est

fixée pendant plus d'un mois. Pressée depuis son enfance par le désir d'être religieuse, et ne voyant pas la possibilité de réaliser ce pieux désir, elle était venue se réfugier quelque temps dans ces lieux bénis, pour y faire pénitence de ses péchés, disait-elle, et obtenir de nouvelles grâces. Voulant vivre tout à fait dans la solitude et rester inconnue, elle chercha et trouva ce creux de rocher. Tout son ameublement consistait en un petit panier de joncs ; du pain et de l'eau faisaient sa seule nourriture et son lit était la pierre nue. Quoique pauvrement vêtue et à peine abritée contre la pluie, elle a eu le courage de demeurer là cinq semaines, partageant son temps entre le travail et la prière. Elle ne sortait de sa retraite que le dimanche. Elle descendait, ce jour-là, de grand matin au Pèlerinage, y faisait ses dévotions et remontait après les vêpres, emportant sa petite provision de pain et d'eau, et rien de plus. Combien cette pauvre fille a dû souffrir ! car, bien que, cette année là, le temps ait été magnifique tout le mois de septembre, il a gelé presque toutes les nuits au Pèlerinage. Eh bien ! elle a supporté ainsi le froid avec toutes les autres privations, et elle n'a dit adieu à sa chère solitude que lorsque la neige est venue l'en chasser. Elle est partie d'ici le 16 octobre.

Du haut du cimetière, on a une belle vue sur l'église et sur le mont Plancau qui s'abaisse humblement au chevet de la basilique ; on a tracé autour de son cône pyramidal un chemin horizontal qui le coupe comme une couronne : c'est là que les jours de fête se déroulent les processions, quand on porte le Saint-Sacrement sur les lieux de l'Apparition. Jésus s'avance alors sur le chemin de sa Mère : c'est la rencontre du Calvaire qui se renouvelle. Mais ce n'est plus la rencontre des douleurs, ce ne sont plus les coups sacrilèges, ni les insultes dérisoires, ni les soufflets, ce sont les cris d'amour, c'est l'encens de la prière, l'éclat des fleurs, tout l'appareil d'un roi aimé, béni, que le peuple fidèle accompagne de ses hymnes de triomphe.

Oh ! qu'il fait bon de vivre et mourir là ! Saint Bernardin de Sienne, en son premier sermon sur l'Ascension, raconte qu'un chevalier, pèlerin en Terre-Sainte, après avoir visité avec une ardente dévotion tous les lieux consacrés par la présence du Sauveur, revint sur le mont des Oliviers où Jésus fit son ascension, et là s'écria : O Jésus, accordez-moi de vous suivre et de m'en aller après vous là-haut ! Et à l'instant le chevalier expira d'émotion et d'amour !

O Vierge de la Salette, moi aussi, je suis sur la montagne de votre Assomption. Ah ! si l'émotion et l'amour ne me peuvent ôter la vie, qu'ici, du moins, à vos pieds, à cette heure, tout ce qui est terrestre en moi, tout ce qui est trop humain, meure, expire, pour ne plus revivre jamais !

Que d'épisodes touchants on trouverait dans l'histoire intime de la Salette ! Je connais une mère qui a gravi à pied la sainte montagne à une

époque où l'ascension était plus rude encore qu'aujourd'hui. Arrivée près de la fontaine elle demandait à Dieu un signe, une preuve que ses prières étaient agréées, lorsqu'elle trouva sous sa main une plante effilée, dont la racine partait du pied de la croix ; c'était une branche de rumex dont le nom vulgaire est *patience*. Elle la cueillit et la porta à l'église, où une femme s'écia derrière elle : celle-là porte la palme du martyr ! J'ai vu cette plante encadrée au dessus d'un antique prie-Dieu en bois sculpté, et je lui ai adressé ces vers :

Sur cette cime consacrée
L'humble Rumex pousse à l'écart :
Pour qui cette plante ignorée ?
Car là rien ne vient au hasard.

Fleur solitaire et virginale
Dont la prière est le parfum,
A tous les vents elle s'exhale,
Mais Dieu la réserve à quelqu'un.

Où Jésus l'a prédestinée ;
Devant ses yeux rien ne se perd,
Pour consoler la plante est née.
Elle attend une âme au désert.

De la montagne du prodige
Une mère a pris le chemin,
Et sur le sommet, cette tige
S'offre d'elle-même à sa main.

C'est la réponse que Marie
Adresse du pied de la croix,
A celle qui tout bas la prie,
Et qui tout haut a dit : Je crois !

Mais, ô Rumex, que viens-tu dire,
De la Vierge humble messenger ?
Es-tu la palme du martyr ?
Dont cette âme doit se charger ?

Ton nom seul a son éloquence
Que la Foi sait nous découvrir ;
Ton nom vulgaire est *Patience*
Et ce nom vient du mot souffrir. [1]

Telle est la réponse divine :
Il faut aimer, il faut souffrir,
Mais la fleur en montrant l'épine
Offre un baume pour en guérir.

Frère branche, mystique emblème,
Par ton langage enseigne-nous
La patience avec nous-même
Et la patience avec tous.

Et comme modèle, ô Marie,
Montrez-nous votre Fils souffrant,
Car sur la Croix et dans l'Hostie,
Jésus est le grand Patient !

(1) En latin *patientia* vient de *pati*.

VI

LES LARMES D'UNE MÈRE.

Nous étions arrivés à la Salette, le mercredi 6 septembre. Le lendemain 7, c'était la vigile de la Nativité de la très-sainte Vierge, la veille de cette fête qui a annoncé la joie à tout l'univers ! Je fus réveillé de fort bonne heure par la cloche qui sonnait le lever des religieux. La fenêtre de ma cellule, sans volets ni persiennes, laissait déjà pénétrer un rayon du soleil levant qui frappait, comme une flèche d'or, la cime du mont Gargas, en laissant encore dans l'ombre le plateau de la Salette.

Je me levai avec ce mélange de joie et de tristesse qui fait ici-bas le fond des sentiments chrétiens. Ce mois de septembre, qui est devenu le mois de N.-D. de la Salette, est pour moi le mois des anniversaires privés et publics : le 8, j'ai fait ma première communion ; le 10 j'ai vu mourir mon grand-père et le 18 ma sainte-sœur ; le 22 j'ai vu naître mon fils.

Le 18 septembre est l'anniversaire de Castelfidardo ; le 19 est le jour de l'Apparition de la Salette, le jour de l'investissement de Paris par les Prussiens et le jour de l'envahissement sacrilège de Rome par les Piémontais. (1)

En attendant la messe, je sortis seul pour revoir les lieux de l'Apparition. Personne encore ne s'y trouvait ; quelle solitude ! quel silence ! Pas un bruit d'homme, pas un murmure d'eau ni de vent, pas un chant de la nature ! Pas un arbre, pas un buisson, pas un oiseau ; rien que le ciel bleu sur ma tête, et la montagne aride sous mes pieds.

La pensée du grand événement qui s'est accompli en ces lieux domine tellement l'âme qu'on croit voir Marie encore là présente ; on ne s'étonnerait pas de l'entendre parler, et selon l'expression des heureux témoins de la vision céleste, on s'apprête à *manger ses paroles*. Ma poitrine se dilate à respirer cet air pur sanctifié par la présence de Marie ; c'est ici que se réalise le vœu du vénérable Grignon de Montfort : "Quand est-ce que les âmes respireront autant Marie que les corps respirent l'air ?"

Je m'agenouillai devant la grille des Saints Lieux, et à travers les barreaux j'arrachai à pleines poignées des herbes et des fleurs, filles et sœurs de celles que la Belle Dame effleura dans sa marche aérienne. Je descendis au fond du ravin pour boire et baigner mes yeux dans la fontaine et je restai longtemps à genoux devant la statue de la Reconciliatrice des pécheurs qui pleure, la tête dans ses mains. Ici le cœur de Marie fut percé de nouveau par le glaive prédit par Siméon. Ses pleurs ne sont pas tombés à terre ; des anges ont dû les recueillir et porter à Jésus les larmes que sa mère versait sur nous.

Sur le rocher du Calvaire la Mère de douleurs tenait sur ses genoux et dans ses bras le corps de son Fils détaché de la croix ; sur le rocher de la Salette, il me semble voir sur ses genoux le corps de l'humanité tout entière ; que de plaies son regard maternel a dû découvrir sur ce pauvre corps humain !

N'est-ce pas aussi le corps sanglant et mutilé de la France qui repose entre ses bras ? O Notre-Dame des Larmes, pleurez, pleurez et priez sur notre patrie ! Faites-la ressusciter à l'honneur et à la foi !

Je me mis à réciter le chant du Stabat. Quand j'arrivai à cette strophe :

Ein, Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac ut tecum lugeam,

[1] Le mois de septembre est aussi le mois de la médaille miraculeuse donnée par Marie à une sœur de la Charité, en 1837, dans la chapelle de la rue du Bac : médaille qui fut un des grands instruments de salut, avec l'archiconfrérie du Cœur immaculé de Marie instituée à N.-D. des Victoires.

je ne pus continuer. Une émotion que je n'avais jamais ressentie par courut tout mon être ; je frissonnai, et pour ne pas tomber, il fallut me cramponner à la grille ; Marie m'avait exaucé et me faisait enfin pleurer avec elle.

Des larmes brûlantes jaillirent de mes yeux, et tombèrent sur ce même sol qui avait recueilli les pleurs de ma mère qui est dans les cieux.

Avec ce flot de larmes, un flot de pensées et de souvenirs me remontèrent au cœur. Quand Marie pleurait ici, elle pensait à moi, mais hélas ! mon souvenir l'a-t-il consolée ? C'est aujourd'hui la veille de la Nativité, la veille de l'anniversaire de ma première communion, la veille du jour béni que ma pieuse mère avait choisi longtemps à l'avance pour me faire recevoir mon Dieu, et me laisser, par la date de cette double fête, un mémorial éternel de reconnaissance et d'un amour pour Jésus et pour Marie. Ce jour-là, ma mère de la terre avait aussi pleuré sur moi des pleurs de joie et d'espérance. Comment ai-je justifié ses vœux et ses espérances devant Dieu, devant Marie ?

La cloche du monastère sonna la messe. Je me levai pour entrer à l'église, et là, purifié dans le sang de Jésus et dans les larmes de Marie je reçus encore en moi ce Dieu de bonté que j'avais reçu pour la première fois, il y a trente-huit ans.

Mes pleurs recommencèrent après la communion, mais qu'ils étaient doux ! O larmes, ô sang du cœur blessé ! dit saint Augustin. (1)

Après la messe, je revins faire le chemin de la croix sur les Saints Lieux, et méditer ainsi l'esprit de la sainte Apparition, à l'aide d'un excellent petit livre que je venais d'acheter au Pèlerinage : *La pratique de la dévotion à N.-D. Réconciliatrice de la Salette.*"

Quand Marie dit aux bergers : *Approchez, mes enfants, c'est à moi aussi qu'elle s'adressait.*

Quand son doux regard s'abaissa sur la terre, elle me vit à travers le temps et l'espace ; où me vit-elle ?... et dans quelles voies

Les paroles, les larmes de Notre-Dame de la Salette ne témoignent pas sans doute d'une souffrance semblable à celle que nous éprouvons ici-bas. Dans le ciel, Dieu a essuyé toutes les larmes des yeux de ses élus, et il n'y a plus, dans ce séjour de la paix, ni douleur ni tristesse (Apoc., VII 17 et alib.). Mais ces mêmes paroles et l'état d'affliction dans lequel se montre la Reine du Ciel sont l'expression la plus sensible et la plus vive de la sollicitude de cette incomparable Mère pour ses enfants : elle pleure sur nos péchés pour nous apprendre à pleurer nous-même, comme la mère qui, pour se mettre à la portée de son enfant au berceau, lui tient un langage

(1) *Sacrificia lacrymas tanquam vulnerati sanguinem cordis.* (Lettre à Eedicia.)

Le saint docteur aimait cette expression et la répète dans une lettre à la vierge Sapida : *cor pungitur, et tanquam sanguis cordis flatus exoritur.*

qui n'est pas le sien propre, mais qui est le seul que son enfant puisse comprendre. (1) Une mère qui voit ses avertissements, ses conseils, méprisés, n'a plus qu'une ressource, ce sont ses larmes.

L'apparition de la Salette étant la reproduction du Calvaire, Marie ne veut rien oublier de tout ce qui a eu quelque part au crucifiement de Jésus ; et voilà pourquoi nous trouvons sur son cœur, après la croix, tous les instruments de la Passion représentés par les deux principaux, les tenailles et le marteau. *À droite de la croix, disent les enfants, étaient les tenailles, à gauche, un marteau.* Ce sont là les joyaux et la parure de la Mère de douleurs, Marie nous apparaît ainsi à l'état de victime expiatoire pour nos péchés ; Elle est assise sur une pierre qui semble être l'autel de son sacrifice ; Elle est environnée de flammes, Elle pleure durant tout le temps de son Apparition. Elle se lève ensuite, parce qu'Elle a une mission à remplir ; Elle veut faire entendre sa voix à la terre coupable ou indifférente ; mais alors même, Elle pleure, Elle est toujours entourée des flammes de l'holocauste : est-ce que tout cela ne convient pas à la Victime ? Elle a aussi les mains qui sont comme liées et garrotées devant Elle : les deux enfants ont remarqué cette position des mains, et elle l'a gardée constamment après s'être levée pour parler (2) N'est-ce pas ainsi qu'on liait les victimes, et que Jésus lui-même fut lié durant sa Passion et cloué ensuite à la croix ? Quand Notre Seigneur s'est montré à ses saints dans diverses apparitions, couronné d'épines, couvert de plaies, crucifié, il s'est montré à eux dans l'état de Victime. Il en est ainsi de MARIE lorsqu'elle apparut triste, versant des larmes, vêtue d'habit de deuil, aux sept nobles Florentins qui fondèrent l'ordre des Servites, à sainte Lutgarde, et à plusieurs autres saints. Elle leur rappelait, par cet extérieur affligé, le mystère de sa Compassion, et c'est dans ce mystère surtout qu'elle a été Victime de Dieu avec Jésus.

Pour compléter ici notre instruction, elle apparaît un crucifix sur la poitrine, avec les instruments de la Passion, et ses larmes ruissellent encore sur l'image de son Fils.

Les pères de l'église on dit que Marie était la véritable croix, (3) le véritable autel sur lequel Jésus s'immole pour nous. Elle accomplit encore, comme dit saint Paul (Coloss. I, 24), ce qui manque à la passion du Christ Sauveur.

Au Calvaire elle était debout, elle voyait son Fils ; ici elle est seule et

(1) Saint Augustin a dit aussi du divin Maître que lorsqu'il a pleuré, dans sa vie mortelle il l'a fait principalement pour provoquer les larmes des pécheurs : *Quare enim flevit Christus, nisi qui flere hominem docuit* [Tract. xlix in Joann].

(2) On a fait la même remarque en considérant que MARIE ne touchait pas la terre des pieds.— Voir la *Pratique de la dévotion à Notre-Dame Réconciliatrice de la Salette*, 12e Méditation : *La Voie du ciel*.

(3) Dico Mariam esse crucem, S. Epiph. ap. Nicol. *La Vierge et le Plan divin*, t. I. p. 308. Id. S. Epiph. in serm. de Laud. Virg.

elle tombe accablée; son Jésus est absent; Elle n'en porte que l'image crucifiée sur sa poitrine: dix-huit siècles ont passé sur les fruits de la Rédemption; l'expérience en est faite; le sang de son Fils a été inutile au grand nombre des hommes; et l'avenir ne semble lui montrer encore qu'un abus coupable de ses lois et de ses sacrements.

A cette vision son âme entre dans une sorte de tristesse divine; sa tête appesantie s'incline; ses mains défaillantes ne la peuvent plus soutenir; elle va s'asseoir tristement sur un rocher solitaire, semblable à Jésus sur la montagne des Oliviers, mais pas un arbre n'est ici pour l'abriter de son ombre, dans ce nouveau Gethsémani.

Et que nous dit-elle? *Depuis le temps que je souffre pour vous!* Quel doux reproche! Oui, voilà bientôt deux mille ans qu'elle souffre pour le monde, et le monde n'y songe pas. Après deux mille ans de *maternelle patience*, la Vierge de la Salette est réduite à jeter, aux échos des Alpes, ce cri prophétique de l'amour trompé de Jésus-Christ aux échos du Calvaire: *Eequid utilitas in sanguine meo*, à quoi donc a servi toute l'effusion du sang de mon Fils!...

Ici Marie semble méditer une sorte de rédemption nouvelle, et chercher la réconciliation du monde avec Dieu. Tel est le mystère de la Salette.

Vers toi, montagne solitaire,
Sans cesse j'étais attiré;
N'es-tu pas le nouveau Calvaire
Où la Vierge-Mère a pleuré?

Deux pâtres, deux enfants l'ont vue
Cachant sa tête dans ses mains;
Ses Larmes, rosée inconnue,
Baignent la poudre des chemins.

Eh quoi! Vierge, dans le ciel même
Restez-vous Mère des douleurs?
Ressuscité, Jésus vous aime
Et vous versez encor des pleurs!

Lourdes vous vit dans une grotte
En souriant vous reposer,
Mais ici votre cœur sanglote
Et semble prêt à se briser.

Un Christ est sur votre poitrine,
Il semble revivre et saigner,
Mais sous cette nouvelle épine
Veut-il encor nous pardonner?

Révélez-nous ce grand mystère
D'amour et de compassion;
Votre Fils va-t-il sur la terre
Souffrir une autre passion?

Oui, les chrétiens lui font la guerre
Ainsi que les Juifs autrefois;
Il souffre aussi dans son Vicaire
Honni des peuples et des rois.

En voyant notre indifférence
Et la haine des cœurs ingrats,
Oui, c'est sur nous, c'est sur la France
Que vos pleurs ne tarissent pas.

Et vous tombez sur cette pierre,
Vous, Vous, debout devant la croix,
Vous fléchissez sous la colère
Dont Dieu vous fait sentir le poids.

" Je ne puis, dites-vous, Marie,
" De mon Fils retenir le bras,
" Il est si lourd qu'en vain je prie
" Pour qu'il ne vous écrase pas.

" Il faut apaiser sa justice;
" Enfants qui me voyez ici,
" Que mon peuple se convertisse,
" Faites-lui passer tout ceci!

" Les fléaux vont punir la terre,
" Mes enfants, je souffre pour vous,
" Et je voudrais que ma prière
" Puisse détourner tant de coups.

" Jamais vous ne pourrez comprendre
" Toute la peine que je prends
" Pour vous sauver et vous défendre
" Contre des malheurs aussi grands."

Est-il possible, ô Vierge sainte,
Vous avez tant souffert pour nous?
Laissez-moi baiser cette enceinte
Et la parcourir à genoux.

Vos pleurs ont formé la fontaine
Qui coule et ne doit plus tarir ;
C'est là, plein d'une foi certaine,
Que les malades vont guérir.

Vierge, à vos pieds je rends les armes,
Ici dans un élan d'amour,
A vos pleurs j'ai mêlé mes larmes,
Tenez m'en compte au dernier jour.

A nous de pleurer, ô ma Mère,
A nous, pour apaiser Jésus,
De souffrir une angoisse amère,
Mais Vous, mais Vous, ne pleurez plus !

Faites-nous goûter ce mystère
Mêlé de douceur et de fiel ;
Ah ! ce n'est plus ici la terre
Mais ce n'est pas encor le ciel !

VII.—LES SECRETS DES BERGERS.

S'il est un état privilégié par les visions divines, n'est-ce pas l'état primitif et contemplatif des bergers ? Abel était pasteur, tandis que Caïn était labourer ; Moïse paissait les brebis de Jethro son beau-père, quand il vit Jehovah dans le buisson ardent : le prophète Amos était un berger de Thécué, et dans David, le plus jeune des fils d'Isaï, Dieu prit un grand roi à la houlette. Qui a précédé les rois à la crèche ? Ce sont les bergers de Bethléem. Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit : Je suis le bon Pasteur ? Que de saints ont porté la houlette ! Pour ne parler que de la France, voyez sainte Geneviève, saint Vincent de Paul, et la bienheureuse Germaine Cousin, cette petite fleur du désert que Pie IX a mise sur les autels, comme un enseignement pour une époque où l'on abandonne la vie des champs pour la corruption des villes.

Jésus et sa Mère aiment à se révéler à ces âmes saintes et pures : Marie apparut ainsi à la petite bergère Anglaise de Sagazan, à Guaraison, et à la vénérable Benoîte du Laus, cette autre bergère des Alpes.

Ne nous étonnons donc point que de nos jours la Vierge soit apparue aux petits bergers de la Salette, et à la petite bergère de Lourdes. Parmi les disciples du Sauveur, il se trouvait des personnages considérables, tel que : Lazare, Nicodème, Joseph d'Arimatee, Zachée et d'autres ; Notre-Seigneur en a-t-il fait ses apôtres ? Non, il a choisi douze pêcheurs de la Galilée, dont l'ignorance égalait la pauvreté. Cette conduite, que l'on retrouve souvent dans l'histoire de l'Eglise, est conforme à ces paroles de la Vérité éternelle : *“ Confiteor tibi, Pater, Domine celi et terre, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis ; je vous rends grâces, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux prudents, pour les révéler aux petits.”* Matt. xi.

Les petits apôtres de la Salette ont répandu partout la bonne nouvelle de l'Apparition, mais ne nous étonnons pas non plus si, leur mission terminée, ils sont redevenus ce qu'ils étaient auparavant, c'est-à-dire ignorants et grossiers ; ne nous étonnons pas même s'ils devenaient un jour indignes d'avoir reçu une grâce pareille. Maximin a une légèreté d'esprit et une instabilité naturelle qui l'a empêché de se fixer nulle part ; il a été tour à tour au séminaire d'Aire, puis zouave pontifical à Rome ; étudiant en médecine à Paris ; il est enfin revenu se fixer à Corps, dans son bourg na

il est sans orgueil, et même il a fort modeste opinion de lui-même ; il prétend qu'il est un des instruments les plus ingrats dont Dieu ait daigné se servir, mais il est imperturbable au sujet de l'Apparition ; attaqué en 1865 par le journal la *Vie parisienne* qui mettait en doute la sincérité de son témoignage, Maximin exigea une rétractation du signataire de l'article, et publia une brochure intitulée *Ma profession de foi sur l'Apparition*. (1) Quand il vient sur la montagne donner des explications aux pèlerins, il fait à toutes les questions des réponses pleines d'apropos et de bon sens.

— Comment, lui dit un jour un prêtre qui voulait l'embarrasser, pouvez-vous raconter cela avec si peu d'émotion ?

— Monsieur l'abbé, quand vous avez célébré ce matin le saint sacrifice, étiez-vous aussi ému que le jour où vous avez dit votre première messe ?

Pendant l'avalanche de calomnies qui s'abattait contre l'Apparition, Maximin disait à l'abbé Rousselot : “ La Salette est maintenant comme une fleur qu'en hiver on couvre de boue et de fumier, mais qui, en été, sort plus belle.”

Un jour, Maximin se trouvait en face de deux cents séminaristes qui faisaient pleuvoir mille objections sur le fait de la Salette. Il répondit à tout avec vigueur et assurance ; parmi d'autres arguments, il fit entendre celui-ci : “ Lorsque je suis monté sur la montagne le 19 septembre au matin, je ne savais pas le français, je n'avait jamais dit un mot de français ; le soir, en rentrant chez mon maître, j'ai parlé français : qui m'avait appris à le faire ? j'ai récité un long discours : qui me l'a mis dans la tête ? ”

Moins légère que Maximin, Mélanie a été plus impressionnée que lui et plus favorisée par la Sainte-Vierge ; elle semble avoir été plus fidèle à la grande grâce qu'elle a reçue. C'est elle qui aperçut la première la lumière éblouissante qui rayonnait autour de la fontaine tarie. Seule, elle a pu contempler le visage de la Belle Dame, et a pu nous en dire la beauté. Le secret qui lui a été confié paraît être plus long et d'une plus grande importance que celui du petit berger. Après l'Apparition, Mélanie, toute pénétrée du prodige dont elle avait été témoin, commença à aimer la prière. Le soir même du 19 septembre 1846, elle resta longtemps à genoux dans l'étable ; elle ne prononçait pas de formule de prière, la pauvre enfant n'en savait presque aucune ; mais elle pleurait. On la confia aux

(1) En voici deux extraits :

Parce que je n'ai point embrassé la vie religieuse, plusieurs ont cru voir dans ma conduite le démenti de mes premières dépositions, et ils m'attribuent une incrédulité que je repousse de toute l'énergie de ma conscience.... Moi, le témoin de l'Apparition du 19 septembre 1846 aujourd'hui devenu grand, à l'âge de trente ans accomplis, en pleine possession de mes facultés, libre et indépendant, j'affirme que loin de refuser de croire à ce que j'ai vu et entendu sur la sainte Montagne, je suis tout prêt à DONNER MA VIE pour soutenir et défendre la vérité de ce grand événement.

“ J'espère avec la grâce de Dieu et le secours de la très sainte Vierge Marie, suppliée sous son vocable de NOTRE DAME DE LA SALETTE, que je ne serais point lâche si l'occasion se présentait.”

Religieuses de la Providence de la petite ville de Corps. Il se mêlait à sa piété quelque chose de mélancolique et qui rappelait les larmes qu'elle avait vu verser à la Reine du ciel. En septembre 1848, elle entra dans la maison-mère des Religieuses de la Providence, à Corenc, près Grenoble. En 1854, au mois de septembre, Mgr. Newsham, prélat romain, l'emmena en Angleterre, où elle fut reçue chez les Carmélites de Darlington. Le 23 février 1855, elle revêtit l'habit du Carmel des mains de Mgr. Hogarth, évêque d'Ushaw. Après plusieurs années passées en Angleterre, Mélanie est revenue en France au Carmel de Marseille. On dit que les tracasseries de la police impériale la firent quitter la France ; elle se retira en Italie, à Castellamare, près de Naples, chez les sœurs de la Compassion de la très-sainte Vierge. Mais quels sont les secrets des bergers de la Salette ?

Après l'Apparition, le petit pâtre dit à sa compagne : “ La Belle Dame a bien tardé de parler. . Je lui voyais remuer les lèvres, mais que disait-elle ? ” “ Je ne veux pas te le dire, répondit Mélanie, Elle me l'a défendu. “ Va, Elle m'a dit quelque chose à moi aussi, repartit Maximin, mais je ne veux pas te le dire non plus.” C'est ainsi que les enfants connurent qu'ils avaient reçu l'un et l'autre un secret. Leur fidélité à le garder a été admirable pendant les cinq années qui ont suivi l'Apparition, et Mgr. Dupanloup y a vu un signe caractéristique de leur véracité. Il interrogea longuement Maximin pour lui arracher son secret, il le tenta par l'or et par les promesses. “ Je cessai enfin, dit-il, une lutte inutile. Je sentis que la dignité de l'enfant était plus grande que la mienne. Je posai ma main avec amitié et respect sur sa tête ; je traçai une croix sur son front et je lui dis : adieu, mon cher enfant ; j'espère que la sainte Vierge excuse toutes les instances que je vous ai faites. Soyez toute votre vie fidèle à la grâce que vous avez reçue. . ”

En mars 1851, Mgr. l'évêque de Grenoble apprit par le cardinal archevêque de Lyon que Pie IX avait témoigné le désir de connaître les secrets des bergers ; c'était pour ceux-ci un devoir de le révéler. Il ne fut pas d'abord facile de décider les enfants à obéir. Mélanie surtout résista longtemps. Elle voyait dans cette demande un nouveau stratagème, dont on usait pour lui faire dire ce que la sainte Vierge avait commandé de taire. Mais une fois persuadée que le Souverain Pontife désirait vraiment en avoir connaissance, tous deux se montrèrent dociles. Chacun séparément écrivit son secret, le mit sous enveloppe et le cacheta à l'évêché de Grenoble devant les délégués de l'évêque. Ceux-ci remarquèrent que le secret de Mélanie était plus long que celui de Maximin et contenait trois pages. Elle demanda l'orthographe d'un mot et la signification de deux autres qu'elle écrivait sans les comprendre.

— Que veux dire le mot *infailliblement* demanda-t-elle ?

— Cela dépend des mots qui l'accompagnent, lui dit-on.

— *Arrivera infailliblement*, reprit Mélanie.

Elle demanda aussi ce que signifie le mot *souillé*. On lui répéta que les mots qui l'accompagnent déterminent le sens. Alors Mélanie dit : *ville souillée*. Enfin Mélanie demanda comment on écrivait *Antechrist*, ce qui prouverait que le secret parle aussi de la fin des temps.

Mgr. de Bruillard fit porter les secrets à Rome par les abbés Gérin et Rousselot, qui ont écrit la relation de leur voyage. Le 18 juillet 1851 ils présentèrent à Pie IX les lettres des bergers. Le Pape leur dit : *Suis-je obligé de garder ces secrets ?* “ Très-Saint-Père, répondit M. Rousselot, vous pouvez tout ; vous avez la clef de toutes choses.” Pie IX lut d'abord la lettre de Maximin et dit : “ Il y a là la candeur et la simplicité d'un enfant.” Sans doute cette parole se rapporte au préambule de la lettre, qui était le fait de Maximin, et non au secret, qui était le fait de la sainte Vierge.

“ Pour mieux lire les deux lettres, Sa Sainteté se leva et s'approcha d'une fenêtre dont Elle ouvrit le volet. Nous La suivimes. Après la lecture de la lettre de Mélanie, Sa Sainteté nous dit : “ Il faut que je relise ces lettres à tête reposée.” Pendant la lecture de cette dernière lettre, une vive émotion se manifesta sur le visage du Saint-Père ; ses lèvres se contractèrent et ses joues se gonflèrent. Le Pape nous dit : “ Ce sont des *flaux* (1) dont la France est menacée, elle n'est pas seule coupable. L'Italie l'est aussi, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, toute l'Europe. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée *militante* ; vous en voyez ici le Capitaine.”

Et Pie IX posa la main droite sur sa poitrine. Faisait-il allusion à la grande catastrophe que Mélanie avoue n'avoir fait qu'indiquer, pour ne pas trop épouvanter le Souverain-Pontife ?

Pie IX dit ensuite à l'abbé Rousselot : J'ai fait examiner votre livre sur la Salette par Mgr. Frattini, Promoteur de la foi, il m'a dit qu'il en était content ; qu'il respire la vérité.”

“ Le lendemain nous vîmes le cardinal Fornari auquel je fis hommage de mes écrits sur la Salette. Le cardinal avait eu connaissance du fait pendant sa nonciature en France. Il nous dit *qu'il lirait avec plaisir mon ouvrage* ; au reste, ajouta-t-il, je suis effrayé de tels prodiges ; nous avons dans la religion tout ce qu'il faut pour la conversion des pécheurs, et quand le ciel emploie de tels moyens, il faut que le mal soit bien grand.”

Le cardinal Lambruschini, premier ministre de Sa Sainteté, eut la bonté de me dire : “ Il y a longtemps que je connais le fait de la Salette, et comme *Evêque* j'y crois, et comme *Evêque* je l'ai prêchée dans mon diocèse ; j'ai remarqué que mon discours avait fait une grande impression ;

1 Pour flaux : Pie IX parle facilement français, mais toujours avec quelques italianismes.

au reste, ajouta Son Eminence, je connais le secret des enfants ; le Pape me l'a communiqué." (1)

Le secret de Mélanie serait plus long et plus explicite que celui de Maximin ; il annoncerait de terribles catastrophes pour la France et pour l'Eglise.

Après son retour de Rome, le vénérable M. Gérin disait à Mélanie : Je ne sais ce que vous avez écrit au Pape, mais il en a été affecté. Il paraît que ce n'est guère *flatteur*.

— *Flatteur* ! répéta Mélanie d'un air sérieux.

Mais oui, *flatteur*. Savez-vous ce que veut dire ce mot ?

Cela veut dire qui fait plaisir ; ça doit faire plaisir au Pape : *un Pape doit aimer à souffrir*.

Ce grand Pontife indiqué depuis des siècles dans la prophétie de saint Malachie par ces mots : *Cruce de cruce*, serait-il la grande victime désignée pour apaiser la divine justice !

Le secret de Mélanie a toujours été pour elle comme un poids qui l'écrasait. Encore maintenant les malheurs qui doivent fondre sur la France et sur les autres pays, sont présents à son esprit. Dès le commencement, elle était toujours triste à cause de cela ; elle parlait sans cesse des fléaux qui devaient arriver, elle en accusait Napoléon III, et cette pensée la fatiguait même dans son sommeil.

Pendant le séjour de Mélanie à Corenc (1850-1854), on remarqua qu'elle effaçait toujours le mot *Paris* partout où elle le trouvait, dans les atlas et dans les livres : Mais pourquoi faites-vous cela, lui disait-on ? Pourquoi effacez-vous *Paris* partout où vous le voyez ? C'est, répondait-elle, parce que Paris sera un jour *effacé*.

Dans une lettre qu'elle écrivait à sa mère le 10 septembre 1870, elle disait : Paris, foyer de la vanité et de l'orgueil, qui t'empêchera de périr, si des prières ferventes ne montent vers le cœur du divin Maître ? "

Vers 1849, Mlle D***, qui était dans l'intimité de Mélanie, lui demanda si elle ne pourrait pas lui dire quelque chose de son secret. Non, répondit-elle. Un moment après, elle lui dit : Mademoiselle, je puis vous dire quelque chose. Alors elle répéta plusieurs fois : *Paris et le Pape, Paris et le Pape, ô malheureux Paris...*

1 Récit de M. Rousselot. Il ajoute : Mgr. Frattini me dit qu'il ne voyait aucune difficulté à ce que Mgr. de Grenoble fit construire une Eglise au lieu de l'Apparition et qu'on suspendit autant d'ex voto qu'il y a de miracles relatés dans mes livres et qu'il s'en ferait encore dans la suite. Une autre fois il me dit que Mgr. de Grenoble pouvait faire pour la Salette ce qu'avait fait à Rome le cardinal Patrizi, lequel en sa qualité d'Archevêque de la Ville Sainte, après avoir réuni une commission, avait déclaré que la conversion de M. Ratisbonne était un miracle dû à l'intercession de la sainte Vierge. Même dans la canonisation des saints, me disait-il encore, il faut que les premières procédures soient faites par l'Ordinaire du lieu, et ici il ne s'agit pas de canoniser la sainte Vierge.

—N'allez pas à Paris, disait-elle à M. Dausse, non, non, n'y allez pas, je vous en prie ; il arrivera de grands malheurs à Paris.

Mais ses supérieures ayant défendu de la questionner et de se préoccuper de ce qu'elle disait, on n'a rien noté par écrit ; il n'y a donc que des souvenirs. Ainsi quand la guerre avec la Prusse a éclaté en 1870, on s'est rappelé qu'elle avait écrit à la date de 1852 dans l'embrasure d'une croisée : 1870 *les Prussiens*. Souvent elle traçait des dates sur les murs de sa cellule. Elle écrivit sur un bout de papier cette date 1872 avec ces initiales *f. d. m.*

—Est-ce la fin du monde, lui dit une de ses compagnes.

Oh ! vous n'y êtes pas, répondit Mélanie. Puisse ces mots signifier : fin des malheurs !

Les deux enfants ont toujours manifesté une étrange aversion pour Napoléon III ; chez Mélanie cette antipathie était permanente et invincible ; elle commença dès 1849, quand Louis Napoléon arriva à la présidence et faisait bien augurer de son règne ; la bergère ne s'exprimait sur lui qu'avec mépris et dédain, l'appelant dès lors hypocrite, traître, ingrat. Un jour qu'elle était assise et assoupie vers le milieu du jour, elle répéta au moins pendant cinq minutes, sans interruption : O l'ingrat ! O le traître !

—Vous vous trompez, Mélanie, lui disait un prêtre en 1852, c'est sans doute de son cousin dont vous voulez parler ; le président de la République fait le bien et protège le Pape.

—Oh ! c'est bien de lui dont je veux parler ; c'est bien lui qui est l'ingrat, le traître, le méchant, l'ennemi et le persécuteur de l'Eglise. . Il fera beaucoup, beaucoup de mal. Et elle répétait toujours les mêmes choses, quoi qu'on ne la crût point.

Son secret lui avait-il appris que Napoléon III serait, selon l'expression de l'évêque de Poitiers, le *Pilate de la Papauté*.

Le bruit se répandit qu'il était question dans le secret, d'un grand monarque qui rétablirait toutes choses. Les plus crédules crurent que c'était Napoléon III, les autres pensèrent que ce serait Henri V. La police s' alarma ; l'Empire crut très-faussement que la Salette était le point de ralliement du parti légitimiste. Napoléon n'a cessé d'avoir l'œil ouvert sur la Salette, et sa police a toujours été en action pour tout surveiller, pour savoir même ce qui n'était pas. Du reste depuis 1846, tous nos gouvernements se sont effrayés follement de la Salette. Le gouvernement de Louis-Philippe fit faire des perquisitions très-actives pour découvrir la Dame de l'Apparition et l'emprisonner. Le gouvernement de Napoléon n'a cessé d'épier la Salette et d'y envoyer ses espions.

Comme Hérode à l'arrivée des Mages, ils se troublaient et tous ceux qui les entouraient avec eux. Il leur semblait que cette montagne allait tomber sur eux et les écraser. Hélas ! ce sont leurs iniquités qui les ren-

versent et qui les tuent (1) ! Ces Balthazar tremblaient de lire leur sentence sur les murs de la Salette, et, s'ils avaient voulu, ils auraient pu en faire une arche de salut. Au lieu de cela ils jetèrent le ridicule à pleines mains sur ce fait miraculeux ; il en résulta que les avertissements de Marie, qui auraient pu sauver la France, n'ont eu que des effets privés sur les âmes privilégiées et disposées à profiter de tant de grâces.

—Pour moi, me disait un pieux religieux, je suis convaincu que nous sommes en plein dans les secrets de la Salette.

De Castellamare, sous le nom de sœur Marie de la Croix, victime de Jésus, Mélanie a écrit à sa mère plusieurs lettres dont voici quelques extraits. Elle disait le 11 novembre 1870 : “ Paris est coupable, bien coupable parce qu'il a récompensé un méchant homme qui a écrit contre la divinité de Jésus-Christ. Les hommes n'ont qu'un temps pour se livrer au péché, mais Dieu qui est éternel châtie les méchants. Dieu est irrité par la multiplicité des péchés et parce qu'il est presque méconnu et oublié. Qui pourra arrêter la guerre qui fait tant de malheureux en France, et qui va bientôt commencer en Italie ? etc., etc. Qui pourra arrêter ce fléau, la guerre ? Il faut : 1^o que la France reconnaisse que cette guerre est purement de la main de Dieu, 2^o qu'elle s'humilie et demande de cœur et d'âme pardon de ses péchés ; 3^o Il faut qu'elle promette sincèrement de servir le bon Dieu de cœur et d'âme, et d'observer ses commandements sans respect humain. Il y a des personnes qui demande au bon Dieu le succès de nos Français. Ce n'est pas cela que veut le bon Dieu ; il veut la conversion des Français. La Très-Sainte Vierge est venue en France, la France ne s'est pas convertie ; elle est plus coupable que les autres nations ; si elle ne s'humilie pas devant le bon Dieu, elle sera grandement humiliée. Paris, ce foyer de la vanité et de l'orgueil, qui la retrouvera cette ville, si des prières ferventes ne montent vers le cœur du bon Maître ? prions, prions pour ces aveugles qui ne voient pas que c'est la main de Dieu qui poursuit la France en ce moment. Prions beaucoup et faisons pénitence.

“ Je vous prie d'être attachés à la Sainte-Vierge et à notre Saint-Père, qui est le chef visible de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre ; dans vos processions, dans vos pénitences, priez beaucoup pour lui. Enfin, soyez tous en paix, aimez-vous comme des frères, ne vous mettez pas dans ces embrouilles de République, demandez un roi chrétien au bon Dieu, en lui promettant d'observer les commandements, et observez-les en vérité.”

Dans une seconde lettre à sa mère, en date du 29 novembre 1870, elle disait : “ Il y a vingt-quatre ans que je savais que cette guerre arriverait ; il y a vingt-deux ans que je disais que Napoléon était un fourbe et qu'il ruinerait notre pays. Mais, au dire de grands savants, j'étais une illusion-

(1) Voir les détails dans *Les Secrets de la Salette*, par M. Girard (Grenoble 1871.)

née, la France était une nation forte, Napoléon était un saint. Aujourd'hui, qui est illusionné? Où est la force de la France, quand le bon Dieu s'est retiré d'elle pour la punir? Elle est dans l'aveuglement, elle est dans l'étourdissement, elle est dans la division."

Le 20 janvier 1871, dans une lettre à une personne qui lui portait intérêt, elle disait: "Attendez la *défaite de Paris*, attendez encore un *plus grand trouble*, qui sera de peu de durée."

"Vous me dites que je suis heureuse de savoir ce qui doit arriver à notre pauvre France! Réjouissez vous de ne rien savoir, écrit-elle à sa mère le 20 novembre 1870.

Le 23 juin 1871, elle écrit à une religieuse de la Providence: "Notre pauvre France est bien humiliée... elle ferait bien maintenant de se frapper la poitrine, si elle ne veut pas être *entièrement* anéantie... Ah si l'on ne se dépêche pas de revenir sincèrement à Dieu, ce qui est arrivé n'est encore *rien, rien, rien!*"

Nous déclarons, en finissant, ne garantir en aucune façon les paroles, les écrits, les actions des bergers de la Salette; pour tout ce qui les concerne aujourd'hui, nous nous en référons pleinement à ce que disait, avec une souveraine raison, Mgr Genoulhiac, alors évêque de Grenoble, lorsque le 19 septembre 1855, il célébrait le neuvième anniversaire de l'Apparition sur la Sainte Montagne: "La mission des enfants est finie, celle de l'Eglise commence; qu'ils aillent où ils voudront, qu'ils se dispersent dans le monde, qu'ils deviennent de mauvais chrétiens, qu'ils méconnaissent ce qu'ils ont annoncé à tous les peuples, qu'ils foulent aux pieds toutes les grâces qu'ils ont reçues et qu'ils recevront encore, tout cela ne pourra réagir sur le miracle de l'Apparition, qui est certain, prouvé canoniquement, et ne sera jamais sérieusement ébranlé."

Il faut partir, il faut quitter le saint Pèlerinage. En ces temps de révolutions et de sinistres prévisions, qu'on serait heureux de vivre et de mourir sur ce mont des Béatitudes! Ce calvaire de Marie est pour nous un Thabor; nous aurions voulu y dresser notre tente, en disant comme saint Pierre: *bonum est hic es!* mais le devoir nous rappelle en bas, dans la triste mêlée de ce monde: il faut descendre de la montagne sainte. Quand pourrons-nous la gravir de nouveau, et dire avec Dante, en sortant de l'*Inferno*? "Mon guide et moi, nous rentrâmes dans ce chemin caché pour retourner à la sphère lumineuse, et sans avoir souci d'aucun repos nous montâmes, lui, le premier, moi le second, jusqu'à ce que je puisse voir les belles choses que porte le ciel; enfin nous sortîmes de l'enfer pour revoir les étoiles:

Lo Duca ed io per quel cammino ascoso
Entrammo a ritornar nel chiaro mondo:
E senza cura aver d'alcun riposo

Salimmo su, ei primo ed io secondo,
Tanto ch' io vidi delle cose belle
Che porta il ciel, per un pertugio tondo,
E quindi uscimmo a riveder le stelle.

MELANGES HISTORIQUES.

FRANCE.

Les douleurs et les joies se mêlent pour les fidèles enfants de l'Eglise. Déjà plusieurs fois, nous avons eu à faire connaître bien des sujets d'allégresse et d'espérance, surtout pour la France; nous n'avons pas laissé ignorer qu'il en est d'autres qui doivent inspirer la tristesse, mais, en même temps, nous marquions qu'aux tristesses mêmes se joignent des joies, puisqu'au milieu des persécutions nous avons à signaler le courage invincible de l'épiscopat, des prêtres et des simples laïques.

Si la persécution sévit presque partout, c'est aussi presque partout que brille la constance de la foi et que se réveille l'esprit catholique.

Au reste, c'est là la condition de l'Eglise dans tous les siècles: la vie terrestre de son divin fondateur est le modèle et la figure prophétique de son existence. Les travaux et les épreuves sont de tous les jours, les splendeurs et les délices du Thabor ne sont que de quelques heures, et puis reviennent les douleurs et les souffrances de la Passion, qui préparent, à leur tour, les allégresses de la Résurrection, jusqu'à l'heure solennelle qui reproduira les gloires de l'Ascension, alors que Jésus-Christ transportera avec lui dans le ciel cette royale captivité qui doit éternellement régner avec lui: *regnatura captivitas*.

En France, nous continuons d'assister au magnifique spectacle d'une résurrection religieuse qui présage les plus merveilleuses prospérités. Les glorieux sanctuaires de la Salette, de Paray-le-Monial, d'Issoudun, de Lourdes, de Liesse et de tant d'autres lieux sanctifiés par la piété, illustrés par les miracles et les conversions, voient les foules plus nombreuses que dans les plus beaux siècles de l'Eglise. Pas un diocèse, pas une ville qui n'ait ses représentants dans ces sanctuaires; pas un diocèse non plus qui n'ait ses pèlerinages locaux fréquentés par des foules suppliantes. Il y a une immense conjuration de prières et d'actes de foi qui fait violence au ciel, et qui attire sur la France l'abondance des miséricordes divines.

La France est encore bien malade, le mal qui menaçait de la tuer est encore bien grand, l'impiété fait toujours entendre ses cris de fureur et redouble ses moyens de corruption et de perversion, et c'est pourquoi ses évêques ne cessent de faire entendre leurs avertissements et d'appeler à la pénitence: mais il nous semble que les accents de leur voix,

même lorsqu'ils parlent de pénitence et de supplications, n'ont plus la même tristesse qu'il y a quelques mois : s'ils invitent toujours à crier pitié vers le ciel et à chanter les strophes douloureuses du *Miserere*, on sent que bientôt ils convoqueront aux chants de l'action de grâce et que les joyeux transports du *Te Deum* ne tarderont pas à retentir sous les voûtes des temples.

Trois jours ont été consacrés à un Triduum de prières et de supplications; mais à la fête de l'Assomption triomphale de la sainte Vierge, de la Reine de la France, la Vierge a vu que la France écoute ses avertissements de la Salette, et qu'elle se précipite, à Lourdes, à ses pieds, avec plus de confiance ; le moment approche où s'accompliront les paroles qu'elle a écrites au Pontmain en lettres de feu : Encore un peu de temps et mon Fils se laissera fléchir.

N'est-ce pas Pie IX lui-même qui nous dit d'espérer, dans ce magnifique. Bref qu'on trouvera plus loin, et qui est une réponse à une non moins magnifique adresse de plus de cent des députés de l'Assemblée Nationale, signée après les pèlerinages de Chartres et de Paray-le-Monial ? "Nous éprouvons une joie extrême, dit Pie IX, en voyant que le retour de la France à Dieu " commence avec éclat, et par ceux qui ont été députés pour s'occuper " des affaires du peuple, pour porter des lois et gouverner la chose pu- " blique, et par ceux qui, placés à la tête des armées de terre et de mer, " refont la force de la nation. Cet accord du droit et de la puissance " pour rendre hommage au Très-Haut, à qui appartiennent la sagesse et " la force, présage un avenir où le règne de l'erreur sera probablement " détruit, et où, par conséquent, la cause des maux sera extirpée jusqu'à " la racine ; il donne en même temps l'espérance d'une parfaite organisa- " tion des choses, d'une solide tranquillité, et d'une pleine restauration de " la grandeur et de la gloire de la France."

Ce n'est donc pas le patriotisme qui nous fait illusion, nous avons, pour confirmer nos espérances, la parole même du Souverain-Pontife ; il nous semble entendre, dans ce Bref, la voix des Papes qui s'adressaient à Clovis, à Pépin, à Charlemagne, qui canonisaient saint Louis, et qui, dans tant de circonstances, montraient l'alliance indissoluble, les communes épreuves et les communs triomphes de la fille aînée de l'Eglise et de sa Mère.

Ne nous laissons donc pas troubler par ce qui se passe au dehors et par les épreuves qu'il nous faudra peut-être encore traverser pour arriver enfin à la tranquillité de l'ordre. Redoublons de prières et espérons.

En Angleterre, nous voyons le catholicisme s'avancer d'un pas sûr, pendant que l'établissement anglican s'effondre et que les sectes dissidentes

reviennent à la vérité ; les esprits droits et les âmes sincères s'éclairent par le spectacle même de leurs divisions.

En Allemagne, les excès du césarisme anti-catholique et maçonnique, conduisent à la dissolution complète du protestantisme et préparent une renaissance catholique qui contribuera à ce bel édifice de la chrétienté, disloqué par la révolte du seizième siècle, détruit par l'athéisme de 1789.

En Suisse, c'est le même résultat qui se prépare ; en Italie, tout le monde pressent des événements qui achèveront la ruine de la Révolution, et qui donneront un splendide éclat à cette église d'Italie si éprouvée, mais si bien épurée aussi par le feu de la persécution.

C'est aussi la persécution qui va rendre à l'Église d'Espagne toute sa vigueur, et les persécutions que la franc-maçonnerie et les doctrines césariennes suscitent au Mexique, au Pérou, au Vénézuéla, au Brésil, tournent visiblement au réveil de ces Églises d'Amérique où la foi est toujours restée vive, mais où l'on avait à déplorer un grand relâchement dans les mœurs et dans la discipline.

Les peuples païens s'ébranlent comme les autres sous l'action de la Providence qui veut soumettre le monde entier au Christ Jésus : le Japon s'ouvre à l'Évangile, la Chine reste ouverte, malgré quelques faits de persécution ; la prise de Khiva par les Russes vient d'amener là l'abolition de l'esclavage et soumet un État musulman de plus à une domination chrétienne ; l'Afrique ouverte par l'Algérie, va cesser d'être inaccessible. Le dix-neuvième siècle a eu bien des souffrances et bien des douleurs ; nous avons le ferme espoir qu'il sera couronné par un splendide triomphe de l'Église et de la civilisation chrétienne, et, grâce à Dieu ! la France sera à la gloire comme elle a été à la peine ; elle aura puissamment contribué au triomphe, après avoir si malheureusement contribué aux désastres.

LES DEPUTES FRANÇAIS ET LE PAPE.

Le 24 mai dernier, dans sa séance de clôture, l'assemblée générale des comités catholiques avait voté par acclamation l'adresse suivante au Saint-Père. Cette adresse a été signée par plusieurs députés catholiques, membres actifs des comités. On verra, par le texte de cette adresse, qu'elle exprime une adhésion complète au *Syllabus*. C'est par des applaudissements redoublés que l'Assemblée de Versailles tout entière a salué et souligné ce passage, qui montre bien que tous les catholiques de France sont unanimes dans l'expression de leur amour pour Pie IX et pour la vérité.

Voici le texte de cette adresse :

“Très-Saint Père,

“ Les représentants des comités catholiques de France, réunis à Paris, ont commencé leurs travaux en sollicitant votre bénédiction. Ils ne peuvent les terminer que par une nouvelle expression de leur amour envers le Siège apostolique et envers Votre Sainteté. Dans les sentiments de la concorde la plus parfaite, fortifiés les uns par les autres, nous avons été, nous sommes, nous voulons être des enfants d'obéissance. Nos vœux, nos résolutions, nos désirs sont inébranlablement soumis aux décisions de la sainte Eglise, mère généreuse de notre France et de chacun de nous. Nous croyons que c'est elle qui nous pacifiera et qui nous relèvera parmi les peuples. D'un cœur unanime et empressé, nous prenons pour règle ses enseignements, qui sont les inspirations de l'Esprit-Saint.

“ Nous voulons, très-saint Père, affermir nos pieds dans la bonne voie et consoler votre cœur abreuvé de tant d'amertumes en professant l'entière adhésion de nos intelligences à toutes les décisions infaillibles émanées de la Chaire de Pierre. Convaincus que vos décisions et spécialement le grand et courageux *Syllabus*, qui garde toute la vérité sociale, parce qu'il signale et proscrit toute erreur contraire, sont la règle pratique pour tout catholique sincère, nous voulons y conformer non-seulement nos intelligences, mais aussi toute notre conduite privée et publique.

“ Que Votre Sainteté daigne bénir ses enfants prosternés à ses pieds, et que Dieu conserve longtemps Pie IX à notre amour et aux besoins du monde.”

A la suite des pèlerinages de Chartres et de Paray-le-Monial, une autre adresse, non moins significative et signée par plus de cent députés, a été envoyée à Pie IX ; la voici :

“Très-Saint Père,

“ Les députés à l'Assemblée nationale de France, réunis il y a quelques jours à Chartres, puis à Paray-le-Monial, et ceux de leurs collègues qui, unis de cœur avec eux n'ont pu accomplir ces pèlerinages, offrent à Votre Sainteté le témoignage de leur vénération et de leur dévouement.

“ Profondément émus des maux de notre patrie et des douleurs de l'Eglise, nous espérons que Dieu se laissera toucher par vos prières, très-saint Père, et par celles qui s'élèvent à lui en ce moment de tous les points du monde catholique et surtout de la France.

“ Nous n'avons pas de plus ardent désir que celui du triomphe de l'Eglise de Jésus-Christ, et notre patriotisme, d'accord avec les enseignements de l'histoire, nous inspire cet espoir que l'Eglise et la France, sa fille aînée, recouvreront ensemble, et l'une par l'autre, la prospérité, la paix, la grandeur et la liberté.

“ Comment désespérer, au moment où nous nous sentons entraînés par cet admirable et irrésistible élan qui pousse le peuple de France vers les sanctuaires où il plaît à Dieu de manifester sa miséricorde et sa toute-puissance ?

“ Non, le salut ne sera pas refusé à cette nation si cruellement éprouvée, et qui, éclairée enfin sur la cause de ses malheurs, revient à la vérité méconnue et se jette suppliante aux pieds de celui qui relève, quand il lui plaît, les nations humiliées et vaincues.

“ Daignez bénir, très saint Père, ces pieuses manifestations et ces heureux retours. Bénissez nos résolutions et nos travaux.

“ Nous croyons tous ce que vous croyez ; nous acceptons avec la plus entière soumission les enseignements du Vicaire de Jésus-Christ, et nous ne saurions avoir de joie plus grande que celle de mettre à vos pieds nos cœurs de catholiques fidèles et de nous dire avec le respect le plus profond,

“ De Votre Sainteté, les fils dévoués.”

Pie IX a répondu par le Bref suivant, qui témoigne de toute sa joie et de sa ferme confiance dans le salut prochain de la France et dans le triomphe de l'Eglise.

“ *A nos chers fils Lucien Brun, G. de Belcastel, comte d'Abbadie de Barrau, et à tous les députés de l'Assemblée nationale de France qui, dans le but de se consacrer au Sacré Cœur de Jésus, ont organisé la cérémonie de supplication à Paray-le-Monial, Lyon.*

PIE IX. PAPE.

“ Chers fils, salut et bénédiction apostolique.

“ Nous n'avons pas douté, bien-aimés Fils, que se lèverait de nouveau en France, après les longues ténèbres de l'erreur, le Soleil de Justice, aussitôt que Nous avons aperçu qu'il était manifestement précédé de cette très-réjouissante aurore, la Mère de Grâce. C'est elle qui, par sa présence, a fait sortir, de son sommeil, d'une façon admirable, cette nation ; elle qui a suavement attiré le peuple ; elle qui s'est attaché toutes ces foules empressées par des bienfaits sans nombre, afin que de tous elle fit à son Fils un royaume.

“ Déjà vous, bien-aimés Fils, vous lui avez été amenés par cette très-douce Mère ; déjà vous êtes allés droit à lui, vous plaçant avec assurance sous sa garde ; et déjà, de votre propre mouvement, vous lui consacrez vos personnes, tout ce que vous avez, et votre patrie.

“ Il y a vraiment un spectacle digne des anges et des hommes dans ces légions pressées de chrétiens et de chrétiennes, qui, sans nulle incitation de l'autorité ecclésiastique, mais uniquement à sa grande joie et sous son action modératrice, affluent spontanément dans les sanctuaires pour demander pardon de s'être tenues si longtemps éloignées de Dieu, et lui présenter ce cœur contrit et humilié qui ne connaît pas de refus.

“ Lorsque Nous Nous rappelons que l'origine de tous les maux est venue

“ de ceux qui, à la fin du siècle dernier, s'étant emparés du pouvoir suprême,
 “ importèrent les horreurs d'un nouveau droit et propagèrent les fictions
 “ d'une doctrine insensée ; lorsque Nous Nous rappelons qu'elle est venue
 “ aussi d'un emploi pervers de la puissance et des armées d'où sont sorties,
 “ avec le bouleversement complet de l'ordre politique en Europe, toutes
 “ ces semences de désordre qui, chaque jour se répandant plus au
 “ loin, ont peu à peu conduit le monde à cet état de commotion qui ne
 “ cesse pas, Nous éprouvons une joie extrême en voyant que le retour de
 “ la France à Dieu commence avec éclat et par ceux qui ont été députés
 “ pour s'occuper des affaires du peuple, pour porter des lois et gouverner
 “ la chose publique, et par ceux qui, placés à la tête des armées de terre
 “ et de mer, refont la force de la nation.

“ Cet accord du droit et de la puissance pour rendre hommage au
 “ Très-Haut, à qui appartiennent la sagesse et la force, présage un avenir
 “ où le règne de l'erreur sera prochainement détruit, et où, par conséquent
 “ la cause des maux sera extirpé jusqu'à la racine ; il donne en même temps
 “ l'espérance d'une parfaite organisation des choses, d'une solide tranquillité
 “ et d'une pleine restauration de la grandeur et de la gloire de la France.
 “ Car celui qui est grand par la force, par le jugement et par la justice,
 “ donnera sagesse, intelligence et fermeté à ceux qui croient en lui d'un
 “ cœur parfait, et il répandra avec munificence ses dons de grâce sur le peuple
 “ qui s'est consacré à lui et qui espère en lui. C'est là ce que Nous augurons
 “ pour vous, c'est là ce que nous augurons pour votre patrie, bien-aimés Fils.
 “ Dans cet espoir, comme gage de l'appui du Ciel, et comme témoignage
 “ de Notre paternelle affection, Nous accordons de tout Notre cœur à
 “ chacun de vous et à la France entière la bénédiction apostolique.

“ Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 24 juillet de l'an 1873, de Notre
 “ pontificat la vingt-huitième année.

“ PIE IX, PAPE.”

AUTRE ALLOCUTION DE PIE IX.

Le Saint-Père a prononcé le discours suivant, dont nous empruntons la
 traduction à *l'Univers*, en réponse à l'adresse que lui présentait le pieux
 établissement de secours pour les pauvres femmes en couches, placé sous
 l'invocation de la très-sainte Vierge et de sainte Anne : (1)

“ Avant de vous donner la bénédiction méritée que vous demandez,
 “ je veux vous adresser quelques paroles, tant parce qu'elles peuvent
 “ vous être utiles que parceque vous les entendrez avec plaisir et
 “ avec la volonté d'accroître votre ferveur dans les œuvres de charité
 “ chrétienne.

“ Parmi ces œuvres, vous vous occupez principalement de pauvres
 “ femmes en couches, dans le double dessein de soulager leur misère
 “ et d'empêcher qu'une secte, adonnée au démon et pleine de haine

(1) Il s'est formé en Italie une société pour empêcher le baptême des enfants nouveau-nés.

“ contre Dieu et contre les créatures raisonnables, ne mette obstacle à
 “ la liberté de régénérer les nouveau-nés par le saint baptême.

“ La fraude, la corruption, la menace sont les moyens employés par
 “ ces démons incarnés pour arracher les âmes à Dieu et les livrer à Satan.
 “ Qui aurait pu jamais imaginer que, dans la capitale du catholicisme, la
 “ haine contre le catholicisme arriverait à s'affirmer par de tels faits ? Et
 “ le gouvernement les tollère, ces faits, et tandis qu'il est tout yeux pour
 “ découvrir les biens de l'Eglise, tandis qu'il est tout zèle pour multiplier
 “ les écoles dirigées par des maîtres d'iniquité, tandis qu'il arrête les
 “ multitudes qui courent à Dieu pour laisser passer librement celles qui
 “ courent aux spectacles profanes, souvent immoraux et sacrilèges, tandis
 “ qu'il montre tant de condescendance à permettre le mal, —il n'a pas
 “ une parole de blâme contre les libres penseurs qui s'efforcent d'empêcher
 “ l'administration du baptême. Mais il faut avouer que presque toujours,
 “ dans leur malice, ceux qui font le mal et ceux qui le tolèrent sont lo-
 “ giques.

“ Le maître du logis qui craint une attaque des voleurs ferme avec
 “ grand soin la porte d'entrée. *Si sciret pater familias qua hora fur veni-*
 “ *ret, vigilaret utique et non sineret perfodi domum suam.* Le père de
 “ famille ferme pour empêcher l'entrée au mal, et ceux-ci ferment pour
 “ empêcher l'entrée au bien. Qu'est-ce que le baptême ? C'est
 “ la porte des sacrements. Que l'on ferme cette porte et l'on
 “ ferme l'entrée à la foi et à toutes les autres vertus. Tel est
 “ précisément le désir des impies : ils veulent faire un peuple d'incrédules.
 “ Mais le désir des impies périra. Il périra, parce que, dans sa Provi-
 “ dence, Dieu en disposera ainsi. Il périra par le bon sens des peuples,
 “ qui s'opposeront aux efforts des démons en chair humaine.

“ Et vous-mêmes, vous êtes une preuve évidente que Dieu protège son
 “ Eglise, puisqu'il vous inspire et vous donne le courage de lutter contre
 “ de si grands crimes. Oui, Dieu lui-même prouve par là que le désir des
 “ impies périra.

“ En attendant, ayez comme une consolation le bien que vous avez
 “ opéré et louez Dieu de vous avoir choisis pour être l'instrument de ses
 “ mains, en continuant à faire resplendir le caractère indélébile chrétien
 “ sur le front de beaucoup d'enfants.

“ Ainsi, vous avez contribué à tenir ouverte la porte qui donne entrée
 “ à l'Eglise et rend apte à recevoir tous les sacrements.”

“ Bénie soit donc votre main qui a servi à tenir ouverte la porte mys-
 “ tique des sacrements ? Certes, ce n'est pas là une main aride. Que si par
 “ le passé quelqu'un de vous eut pourtant la main aride, Jésus-Christ l'a
 “ guérie et l'a rendue active au soulagement des pauvres et aux œuvres
 “ de la charité chrétienne.

“ Que cette vertu céleste de la charité vous presse de plus en plus à

“ agir pour la gloire de Dieu, pour le salut de votre âme et des âmes besoigneuses de secours matériels et spirituels.

“ Je prie Dieu de vous accompagner toujours de ses graces, comme je le prie à cette heure de répandre sur vous, sur vos œuvres et sur vos familles ses bénédictions célestes.”

Mgr. Freppel, évêque d'Angers, dans une lettre pastorale relative au *Triduum* de prières publiques et à l'organisation des pèlerinages dans son diocèse, s'exprime ainsi sur le mouvement religieux de la France.

“ Le lendemain de ses désastres et quels désastres, grand Dieu ! la France s'est recueillie au pied des autels ; elle a puisé dans la conscience de ses fautes le désir de les réparer. *Peccavimus omnes*, “ nous avons tous péché ! ” Voilà le cri échappé de toutes les poitrines où repose la croyance en un Dieu juste et bon. Et alors, comme toute nation qui ne veut pas mourir, la France s'est retournée vers l'auteur de la vie, pour lui demander de nouvelles forces. Tout ce qu'il y avait en elle de foi religieuse s'est réveillé sous le coup de l'épreuve, et ses espérances comme ses craintes ont éclaté dans les accents mille fois répétés de la prière publique. Après les jours de deuil qu'elle vient de traverser, la France éprouve le besoin de prier, elle croit, elle espère : ne cherchez pas autre chose dans ces milliers de voix qui se répandent du Rhin à la Loire, des Alpes aux Pyrénées.

“ C'est l'âme d'un peuple qui cherche à retremper son énergie partout où lui apparaît quelque signe des miséricordes divines. A Chartres, il se rappelle les vieux jours de son histoire en invoquant la Vierge puissante dont la main s'était étendue sur son berceau. A Paray-le-Monial, il puise l'esprit de sacrifice et rallume la flamme du dévouement au contact du Sacré-Cœur de Jésus. A la Salette, il recueille les avertissements prophétiques, qui, mieux écoutés, lui eussent épargné tant de ruines ; et sur la douce figure de la Vierge consolatrice de Lourdes ou de Pontmain, il lit la promesse de sa résurrection. Non, rien de plus spontané qu'un pareil mouvement, où grands et petits, prêtres et fidèles, tous se rencontrent dans un même sentiment de confiance et d'amour. Rien de moins politique que ces courants de piété qui viennent traverser l'histoire d'un peuple après de grandes catastrophes. Ce n'est pas l'esprit du monde, mais le souffle de Dieu qui agite ces masses et les entraîne vers les lieux où se prépare le salut.”

Le général Benoit, qui présidait la distribution des prix de l'institution de Saint-Croix, dirigée par les P.P. Jésuites, au Mans, a prononcé entre autres les paroles suivantes :

“ Permettez-moi aussi de remercier votre digne recteur du grand honneur qu'il m'a fait, en m'appelant à la place que j'occupe. Ce n'est pas à mon faible mérite certainement que je dois une pareille faveur. On eût pu trouver facilement un plus digne pour déposer sur vos fronts ces couronnes si bien méritées, pour applaudir de cette place à vos efforts, à vos succès.

“ Mais M. le recteur s'est souvenu que le grand saint, fondateur de

son ordre, avait été soldat avant d'être religieux, et il a cru pouvoir faire suppléer par un soldat le saint évêque qui n'a pu se rendre auprès de vous. Le prêtre et le soldat, mes jeunes amis, ont en effet plus d'un point de ressemblance.

“ Chez tous deux, c'est la même abnégation, le même dévouement. Tous deux ont la même existence de privations, de fatigues, de sacrifices, de renoncements, de dangers.

“ Tous deux enfin savent mourir martyrs du devoir, l'un sous la hache de la persécution, l'autre sous la balle ennemie, l'âme élevée vers Dieu, le cœur vers la patrie.

“ Car tous deux, en effet n'ont qu'une même devise : *Dulce est pro patria mori*. Oh ! oui, mes jeunes amis, il est doux de mourir pour la patrie céleste comme pour la patrie d'ici-bas ; et, je n'en doute pas quand l'heure de l'épreuve aura sonné pour vous, vous saurez tous comme les héros de Patay et d'Anvours, vous lancer en avant pour “ Dieu et la patrie ! ” (Les zouaves avaient écrit sur leur bannière : Dieu et Patrie.)

“ L'Education que vous recevez dans cette sainte maison et dont vous profitez si bien, assure à Dieu des serviteurs fidèles, à la France de bons citoyens.—Aussi nous tous, vos parents et vos maîtres, oubliant près de vous, en ce jour, les cruelles amertumes du douloureux passé, nous regardons l'avenir d'un œil plein de confiance ; car vous saurez tous, et partout et toujours, l'âme forte, le cœur grand, vous montrer bons chrétiens, vous montrer bons Français.

Mgr. Bèlevai, dans sa lettre pastorale prescrivant un triduum de prières publiques pour les 12, 13 et 14 du mois d'août, dans son diocèse de Pamiers, s'exprime ainsi :

“ Enfin, après de terribles avertissements et une inconcevable indolence, la France a compris !.. Elle a compris que le bras du Très-Haut s'est appesanti sur elle à cause et en punition de ses égarements.. Elle a compris qu'elle devait à la Majesté suprême, si justement irritée, une réparation quelque peu proportionnée à l'outrage.. Elle a compris que les gémissements et les larmes, les angoisses même et des désastres inouis ne sont pas une suffisante expiation de grandes et longues iniquités ; qu'il y faut joindre le repentir et un sérieux amendement. Elle a compris qu'une apostasie générale appelait et rendait nécessaires de générales manifestations de foi et d'amour..

“ De là ce réveil, tardif mais sensible et notoirement croissant de l'esprit chrétien, cette heureuse contagion du zèle et de la prière ; de là ces masses compactes, ces flots pressés de pieux croyants de tout âge, de toute condition, de toute contrée, unis et confondus dans un même sentiment religieux patriotisme, que le *Souffle régénérateur, qui changea la face du monde*, pousse activement, mais sans contrainte, aux divers Sanc

tuaires vénérés, où se sont produit jadis, où éclatant encore à nos côtés les traits de l'infinie miséricorde, la puissante médiation de la Vierge immaculée et des Saints.

“ Aussi, comme la nation, haletante naguère et abattue, respire maintenant plus à l'aise depuis qu'a commencé ce magnifique élan ! Comme elle renaît à l'espérance, la *Fille aînée de l'Eglise*, du moment qu'un instinct, plusieurs fois séculaire, secouant les liens d'une fatale léthargie, a repris son bienfaisant empire et la ramène peu à peu au giron maternel ! Ce n'est que là, du reste, qu'elle puisera lumières vraies, force et courage. Partout les cœurs droits se dilatent, les nobles fronts se dérident et s'illuminent. L'horizon prend des teintes moins sombres ; on croirait à la riante aurore d'un avenir consolateur.”

La *Semaine religieuse* de Rouen nous a apporté le récit très-intéressant d'une fête qui fait le plus grand honneur aux Frères des Ecoles chrétiennes, aux soldats de la garnison et aux autorités civiles et militaires de cette grande ville. Nous ne faisons que l'abrégé.

La distribution des prix aux militaires des différents corps de la garnison qui suivent les cours des Frères des Ecoles chrétiennes, a eu lieu solennellement dans la grande salle de la Bourse à Rouen, à sept heures et demie du soir. La salle avait été décorée pour la circonstance de tentures de velours rouge, relevées de torsades d'or et ornées de faisceaux de drapeaux. Les militaires ont pris place : les hussards et les soldats du 24^e de ligne, à droite de l'estrade ; les artilleurs et les soldats du 28^e à gauche. L'estrade était placée au milieu de la salle, en regard du grand escalier occupé par la musique du 24^e de ligne. Les membres du comité, les souscripteurs de l'œuvre des militaires et des invitées étaient rangés devant l'estrade.

S. Em. Mgr. le cardinal archevêque, accompagné de M. l'abbé Delahaye, vicaire général, de M. l'abbé Loth, chargé de l'aumônerie militaire, et de M. l'abbé Périer, secrétaire particulier, est arrivé à sept heures et demie et a été reçu par le président et les vice-présidents du comité. Ont pris place à ses côtés M. le général Merle, plusieurs colonels, l'inspecteur de l'Académie, le doyen de la Faculté de théologie, etc., etc.

M. Duverger, directeur des douanes, président du comité, a ouvert la séance par un discours, où il a rendu compte des résultats vraiment admirables obtenus pendant l'année 1872-1873 par l'ouverture des écoles militaires. Plus de deux milles soldats de différents corps de la garnison ont suivi assidûment les classes professés par les frères de l'école normale et de l'école Beauvoisinc. Répartis en différents cours, suivant leur degré d'instruction, les militaires ont fait des progrès rapides et ont donné par leur bonne volonté et leur excellent esprit les meilleures consolations à leurs zélés instituteurs. M. Duverger a rendu au dévouement, à l'abnégation et au talent des frères un hommage bien senti, qui a été ratifié par les applaudissements répétés de l'assemblée.

Son Eminence a pris la parole et a commencé par exprimer la joie qu'elle éprouvait de présider cette belle cérémonie, à laquelle la religion et la patrie étaient également intéressées. Mgr. le cardinal a remercié en termes très-sympathiques le comité de l'Œuvre des militaires d'avoir si bien compris et secondé avec tant de dévouement ses intentions. L'éminent orateur a montré ensuite, en des accents très-éloquents, que l'armée justifiait à tous les titres l'intérêt et les soins que l'Œuvre lui prodigue, et il a développé cette pensée, que c'est un devoir pour tous les cœurs chrétiens et français d'entourer nos soldats de sollicitude et d'affection. Monseigneur a rappelé les services que l'armée rend au pays : à l'intérieur, en maintenant l'ordre et la sécurité ; à l'extérieur, en défendant les frontières et en faisant l'honneur et l'indépendance de la patrie.

Monseigneur a ajouté que c'est pour acquitter une partie de cette dette de reconnaissance qu'il avait provoqué l'établissement de ces cours d'instructions, et encouragé vivement le comité dans ses travaux. Il a remercié les Frères de leur constant et infatigable dévouement, et les bienfaiteurs de l'Œuvre de leur générosité. Puis, s'adressant aux soldats, il leur a montré quels fruits ils pouvaient retirer et pour le présent et pour l'avenir de leur assiduité aux écoles. Il leur a rappelé les grands principes religieux et moraux qui devaient éclairer leur vie, et il a conclu par des considérations empreintes de la plus satisfaisante vérité sur la nécessité des sentiments religieux dans l'armée. Il a terminé son discours en répétant ces nobles paroles prononcées récemment à l'Assemblée nationale par le ministre de la guerre : " Si vous ôtez aux soldats la croyance à une autre vie, vous n'avez pas le droit d'exiger d'eux, sur les champs de bataille, le sacrifice de leur propre vie." Les paroles de Son Eminence ont été couvertes par une double salve d'applaudissements.

La distributions des prix terminée, M. le général Merle s'est levé, et, dans une allocution d'une éloquence toute militaire, a remercié vivement en son nom, au nom des officiers et de l'armée, les Frères des Ecoles chrétiennes de leur dévouement et de leurs bienfaits. Il a vengé les Frères des calomnies dont les poursuit une certaine presse, que le vaillant général a qualifiée énergiquement. " Cette presse revendique l'instruction gratuite et obligatoire. Quelle instruction fut jamais plus gratuite que la vôtre ? Sachez, mes chers Frères, que vous avez pour vous et avec vous tous les honnêtes gens. Méprisez donc les injures et continuez à donner à nos soldats vos utiles leçons et ces saintes maximes qu'ils seront heureux de retrouver plus tard dans la vie de famille."

Un dernier épisode devait couronner cette belle fête. M. Roger, inspecteur de l'Académie, a prononcé à son tour quelques paroles. " Il est juste, dit-il, que ceux qui ont été à la peine soient aussi à l'honneur." Et il a décerné, au nom de M. le préfet du département, des médailles d'argents et

de bronze aux Frères des deux écoles qui se sont consacrés à l'enseignement des soldats.

Ecole Normale. Le frère Lucard, directeur, médaille d'argent ; les frères Adolphin de Jésus, Bertinien, médailles de Bronze.

Ecole Beauvoisine.—Le frère Prospéricien, directeur, médaille d'argent ; les frères Imar-Fructueux, Azadius, médailles de bronze.

Les frères sont venus recevoir ces récompenses si bien méritées, au milieu des enthousiastes applaudissements des officiers et des soldats. Ce spectacle était émouvant au plus haut point. La musique a mêlé ses accents aux bravos de l'assemblée et a mis dignement fin à cette fête, qui doit donner aux cœurs religieux et patriotiques, consolation, encouragement et espérance. (1)

LES COMITÉS CATHOLIQUES D'ALLEMAGNE ET LE LIBÉRALISME. (2)

Les comités catholiques d'Allemagne ont eu, le mois dernier une réunion à Munich. La nouvelle salle du Casino, qui contient cinq mille personnes était complètement remplie. De nombreux députés étaient accourus de toutes les parties de l'Allemagne. Au-dessus du bureau ont été placés le buste du Souverain-Pontife, et plus bas celui du roi de Bavière. Autour du président, M. le chevalier de Loé, se trouvaient les députés au Reichstag, comte Preyßing-Moos, d'Arctin, comte de Frankenstein et d'Arco-Zinneberg.

M. de Loé prit la parole après avoir adressé à l'Assemblée cette salutation autrefois si fort en usage parmi les catholiques : *Loué soit Jésus Christ !* Il caractérisa dès l'abord la réunion des catholiques et le but de cette réunion. " Nous sommes réunis, dit-il, non point pour obtenir une centralisation des forces catholiques, mais pour provoquer l'union de ceux-ci contre notre ennemi commun, le libéralisme. Nous avons en face de nous la puissance de la franc-maçonnerie, qui est redoutable, mais que nous avons à vaincre, et avec l'aide de Dieu nous en triompherons certainement. La franc-maçonnerie et le libéralisme, c'est tout un. Celui-ci est la théorie, l'autre la pratique." Après avoir démontré ce fait, l'orateur fustigea l'Adresse des 184 catholiques gouvernementaux à la tête desquels s'était placé le duc de Ratibor. Il mit ensuite en lumière la prétention de M. de Bismark, qui s'était réservé de contrôler l'élection du futur Pape, pour voir si elle serait légitime ou non. Ces paroles : " Nous connaissons le Pape légitime sans ou avec Bismark," provoquèrent des applaudissements bruyants qui prouvèrent que les catholiques n'ont pas besoin des canonistes de la cour de Berlin pour les éclairer. Revenant ensuite sur la réunion qu'il présidait, M. de Loé montra comment leurs ennemis devaient leurs

(1) Ces quelques pages sont une magnifique réponse aux calomnies trop souvent répétées contre les Frères prétendus *ignorantins*.

(2) Extrait du *Monde*.

succès à leur sérieuse organisation. Les catholiques avaient à en établir une pareille, les comités sont fondés pour arriver à ce but, c'est pourquoi tous les catholiques doivent y entrer. C'est par l'union qu'on fait la force. Il s'agissait dès ce moment même de préparer les élections pour que les résultats soient en raison des besoins, et que les 140 membres de la fraction du Centre dont M. de Bismark a parlé deviennent une réalité. L'orateur termina son discours par ces paroles de saint Ignace : " Il faut travailler de telle manière qu'il semble que nous puissions nous suffire, et prier aussi comme si tous les secours nous arrivaient d'en haut."

Le prédicateur Haba prononça un discours très-spirituel sur le mariage civil. Il combattit le mariage civil obligatoire au double point de vue naturel et surnaturel, et démontra que l'Eglise seule avait le droit de faire des contrats de mariage. Le mariage civil est une contradiction du droit, une dégradation de la loi, un danger social permanent, surtout de nos jours où l'en fait partout des efforts pour tout dissoudre. M. Huhn lut, dans le cours de son discours, le passage d'une étude classique qu'en 1849 M. de Bismark prononça contre le mariage civil. C'était battre le chancelier avec ses propres armes. Mais n'était-ce pas en prévision de tous les démentis que M. de Bismark se donne depuis deux ans qu'il a dit ces paroles destinées à justifier ses voltes-faces : *Tempora mutantur et nos mutamur in illis*. Le discours de M. Huhn est un succès colossal, et il est impossible, dit un assistant, de décrire l'effet prodigieux qu'il produisit sur les cinq mille auditeurs.

M. Huhn céda la place à M. Racke, négociant à Mayence. " La négation de Dieu est la perte de notre siècle. On essaie de briser le lien qui unit la terre au ciel, et de placer sur le trône, qui ne convient qu'à Dieu seul, l'idole de l'Etat." M. Racke demande quelle doit être la position respective des catholiques en face de cette idole qui revendique pour elle la suprématie sur tous les droits, et il répond que l'homme, parce qu'il doit obéir aux puissances, ne peut pas devenir pour cela un instrument passif entre leurs mains. Il cite Bluntschi, le fameux juriste protestant de Heidelberg, qui dit que le droit de l'Etat sur le citoyen ne peut être absolu, ni l'obéissance du citoyen envers l'Etat une obéissance aveugle. Notre force, ajoute-t-il, ne réside pas dans les révolutions et dans les émeutes, mais elle est dans notre impuissance à accorder ce que défend la conscience ; elle est dans le *non possumus* de Pie IX. Soyons fidèles et obéissants à la loi de l'Etat tant qu'elle se meut dans le domaine du permis, mais soyons toujours et en tout fidèles et obéissants à la loi de Dieu. Sauvegarder la liberté de sa conscience, c'est là ce qui fait du mendiant un roi ; dans cette liberté nous sommes invincibles. On peut renverser les Etats mais on ne peut pas faire plier les consciences.

M. Bucher de Passau parla contre l'extension de la loi contre les Jésuites à d'autres ordres religieux, en particulier aux Sœurs institutrices.

Sur ces instances, on décida de rédiger contre cette extension une pétition au roi de Bavière, et on choisit une députation pour la remettre à Sa Majesté. Après le choix des députés, M. Baudri, de Cologne, monta à la tribune. Il montra comme ceux qui se nomment les libéraux démolissaient les libertés des peuples. Il déclara que l'oppression des peuples par cette classe de gens eût été impossible si les catholiques se fussent toujours tenus à leur place et s'il avaient toujours fait leur devoir. Nous sommes appelés, dit-il, à mettre la main à l'œuvre et à user de nos droits, et avant tout du droit de nous réunir et de nous former en associations. Imitons nos adversaires, qui pour n'être pas toujours unis en leurs principes, le sont toujours dans leur haine contre l'Eglise. M. Baudri démontra que les catholiques avaient besoin d'une plus forte représentation au Reichstag, et que les Bavarois surtout étaient appelés à l'action pour élire de bons et de fidèles députés. Il s'agit, continua-t-il, d'une guerre contre le paganisme, et dans cette guerre le protestant croyant doit même s'unir aux catholiques, parce qu'il y va du christianisme.

Il faut créer de nombreux journaux catholiques, et ne pas laisser le champ libre aux feuilles du libéralisme païen. "Partout où vous irez, réclamez des journaux catholiques ; dans les hôtels, dans les brasseries, vous forcerez les chefs d'établissement à s'y abonner, et d'autres les liront après vous." L'orateur demanda alors de la part de tous les catholiques une résistance passive aux exigences du Gouvernement. "Notre force consistera à marcher de front la main dans la main avec notre clergé et nos évêques. Qu'ils nous voient toujours avec eux, que nous décuplions leurs forces par notre appui. En les suivant nous saurons que nous sommes dans le vrai, tandis qu'avec l'Etat et les hommes d'Etat nous serions dans le faux.

Après M. Baudri, le docteur Westermayer donna un aperçu sur le rapport de la Papauté avec l'Etat moderne. La Papauté, dit-il, accepte toutes les formes de gouvernement, mais elle ne peut admettre ni le despotisme ni l'anarchie. L'orateur démontra cette thèse à la satisfaction de tous, et provoqua des cris d'enthousiasme pour le Souverain-Pontife Pie IX, le héros magnanime du dix-neuvième siècle, qui à lui seul tient à ses pieds toutes les fureurs de l'enfer et tous les efforts des apôtres du mensonge.

Quand tous les orateurs eurent parlé, le président, M. de Loé, porta un toast au Saint-Père, un autre au roi Louis II, et un troisième à la catholique Bavière.

Nous ne pouvons que féliciter les catholiques Allemands de la manière dont ils organisent leurs comités et dont ils tiennent leurs réunions. Nous aurions, nous, en France, beaucoup à apprendre d'eux à cet égard. Nous n'avons pas suffisamment l'esprit d'initiative en ce genre.

PAUL MOREL.

LA QUESTION RELIGIEUSE EN ANGLETERRE.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'article suivant, qu'a publié le *Nord*, journal dévoué aux intérêts de la Russie, et peu favorable, en général, à l'Eglise catholique. Ce que dit le *Nord* de la situation de l'anglicanisme, religion officielle de l'Angleterre, est parfaitement conforme à la vérité; ce qu'il dit des progrès du catholicisme ne l'est pas moins quoiqu'il soit évident que ces progrès le contrarient: les aveux qu'il fait sur ce point n'en sont que plus curieux à connaître: nous avons là un témoin désintéressé, ou plutôt défavorable à la cause du catholicisme, et qui dépose cependant en faveur de cette Eglise qu'il n'aime pas. L'article du *Nord* a été reproduit par la *Turquie* de Constantinople, qui tient, comme le *Nord* de Bruxelles, pour le schisme grec, et qui, à cause de cela, est sympathique au schisme anglicain. Voici l'article du *Nord*, qui a paru vers le milieu du mois de juillet:

“ Les questions politico-religieuses qui agitent le continent se présentent en Angleterre sous un aspect fort différent de tout ce qu'on voit en Italie, en Allemagne et en Suisse.

Dans les Etats du continent, la lutte entre le catholicisme et le libéralisme a pris le caractère d'un conflit direct entre la hiérarchie romaine et l'autorité civile.

“ En Angleterre, au contraire, l'autorité civile évite systématiquement toute apparence d'intervention dans les questions religieuses, et laisse à la société moderne le soin de se défendre elle-même contre les prétentions de l'Eglise romaine. Il s'ensuit que dans le monde anglais le conflit entre ces deux éléments opposés est plutôt social que politique, et par conséquent plus général, plus constant, et en réalité plus acharné que dans les pays où le pouvoir civil s'est chargé de la défense des principes condamnés par l'autorité papale.

“ Aussi malgré sa tranquillité apparente, l'Angleterre est-elle actuellement le théâtre d'une lutte non moins sérieuse que celle qui trouble si profondément l'Allemagne et l'Italie, avec cette différence que les problèmes soulevés dans les Chambres de Rome et de Berlin ne sont pas discutés au palais de Westminster, mais dans chaque bourgade où un prêtre catholique se trouve en face d'un *clergyman* anglicain et d'un ministre non-conformiste.

“ Ce qu'il y a de plus grave dans ce conflit, c'est que l'Eglise anglicaine est trahie par une grande partie des siens, et que la propagande romaine trouve des auxiliaires très-énergiques et très-habiles parmi ceux qui ont juré de défendre le 39 articles.(1) Il est maintenant hors de doute que

(1) La trahison dont parle le *Nord* est tout simplement le résultat de la bonne foi des ecclésiastiques anglicains à qui leurs études font reconnaître la vérité catholique, et qui croient d'ailleurs pouvoir faire concorder cette vérité avec les prescriptions des 39 articles

les ritualistes, ne voulant pas s'exposer à mourir de faim en se séparant ostensiblement de l'Eglise nationale, ont adopté la tactique prudente, mais médiocrement loyale, de saper par la base l'édifice religieux qui les abrite tout en continuant à jouir des bénéfices souvent assez considérables qu'ils doivent à la confiance des anglicans orthodoxes.

« Naturellement cette conduite a provoqué une vive indignation dans les cercles protestants, et des laïques zélés s'étonnent de l'indifférence avec laquelle les évêques de l'établissement officiel voient leurs subordonnés prêcher des doctrines et introduire des usages absolument opposés aux principes des réformateurs du seizième siècle.

« Les *Tractarians* [1] d'autrefois, les Newman et les Manning, avaient du moins la sincérité de reconnaître l'incompatibilité entre leurs nouvelles convictions romaines et le serment qu'ils avaient prêté à l'Eglise officielle, et, l'ayant reconnue, ils s'empresaient de se démettre de leurs fonctions et d'embrasser le catholicisme. Les ritualistes actuels n'ont pas de ces scrupules ; ils proclament la nécessité de défaire l'œuvre de la réformation sans vouloir sortir de l'Eglise qu'ils se proposent de démolir ; ils restent ecclésiastiques anglicans sans renoncer aux pratiques les plus antipathiques aux protestants dont l'Etat leur a confié la direction spirituelle. (2)

La nouvelle école ritualiste excuse cette duplicité en disant qu'il s'agit uniquement de ramener l'Eglise aux véritables traditions du « catholicisme anglais » qui, selon eux, est très-distinct du « catholicisme romain. »

« Quoi qu'il en soit, les protestants anglais sont peu satisfaits des explications par lesquelles les ritualistes s'efforcent de justifier l'introduction de la messe, de la confession auriculaire, etc., et, il y a environ deux mois une adresse, signée par plus de 60,000 membres de l'Eglise établie, fut envoyée aux archevêques du Cantorbéry et d'York pour les prier de réagir contre la propagande perfide des ritualistes.

La réponse des deux archevêques qui a été publiée dans les colonnes du *Times* n'est pas de nature à donner une haute idée de l'énergie de ces dignitaires de l'Eglise protestante. Comme on devait s'y attendre, les

qui forment, depuis le règne d'Elizabeth, comme la carte de l'anglicanisme. Les plus humbles et les plus courageux d'entre eux finissent par revenir à la véritable Eglise ; d'autres, moins courageux ou moins humbles, ne peuvent se résoudre à tout abandonner ou à confesser qu'ils ont vécu dans l'erreur, et ils s'efforcent de tout concilier en reprenant les dogmes catholiques et les formes du culte catholique, sans rompre avec l'Eglise officielle. Ces derniers sont d'ailleurs si nombreux, que les évêques (anglicans) n'osent sévir dans la crainte d'une défection générale. (N. des *Ann. cath.*)

(1) On nomme ainsi les anglicans qui se sont convertis, et qui, avant leur conversion, avaient publié de petits traités ou *tracts*, où les tendances romaines ou catholiques s'accroissaient de plus en plus. (N. des *Ann. cath.*)

(2) On donne actuellement le nom de *ritualistes* aux ecclésiastiques anglicans qui cherchent à rétablir les rites de l'Eglise catholique, tout en essayant de rester en dehors de ce qu'ils appellent le *romanisme*. S'ils sont inconséquents, ils ne sont pas de mauvaise foi, au moins pour la plupart, et ils ne sont pas plus inconséquents que ceux qui ont tiré des 39 articles un culte purement protestant. (N. des *Ann. cath.*)

archevêques déplorent et condamnent les pratiques dont se plaignent les signataires de l'adresse : mais quant aux moyens de les réprimer, ils ne connaissent que celui de "l'opinion publique." Ils recommandent aux laïques de prendre eux-mêmes l'initiative des poursuites qu'il faudrait exercer contre les innovateurs, et déclarent que les évêques ont autre chose à faire que d'instituer à chaque instant des enquêtes judiciaires pour examiner si un ministre a commis une irrégularité.

Il paraît même qu'au fond les archevêques d'York et de Cantorbéry craignent les progrès de l'infidélité encore plus que la propagande catholique. (1) C'est, disent-ils, une question ouverte que celle de savoir si les tendances superstitieuses qu'on dénonce sont plus dangereuses pour la moralité de la nation que l'indifférence et l'infidélité. Le *Times* trouve que les archevêques eux-mêmes font preuve d'une coupable indifférence en laissant aux laïques le soin de combattre les ennemis avoués de la réformation. L'organe de la Cité est loin de partager la confiance avec laquelle les archevêques attendent le triomphe de l'anglicanisme par l'action de l'opinion publique, et demandent aux autorités ecclésiastiques de prendre des mesures plus efficaces pour arrêter "le courant des doctrines anti-protestantes" qui menace d'envahir tout le terrain gagné par la réformation.

Il ne faudrait toutefois pas se faire illusion sur les résultats de la campagne organisée par les 60 mille signataires de l'adresse dont il s'agit. Les dénonciations dont elle est l'objet n'arrêteront pas la propagande anglo-catholique des ritualistes qui tournera en dernier lieu au profit du catholicisme romain. On comprend du reste que les progrès de l'Eglise catholique en Angleterre soient devenus, aux yeux des protestants convaincus, un danger réel pour les institutions nationales. Ces institutions, que Rome n'a jamais cessé de condamner et d'attaquer, sont aujourd'hui battues en brèche par une armée de deux millions de catholiques qui placent le *Syllabus* au-dessus de la *Magna Charta* et de l'*Act of settlement*. [2]

A la fin du dix-huitième siècle le nombre des catholiques anglais ne dépassait guère 30,000 ; aujourd'hui l'Angleterre est divisée en 13 diocèses, administrés par un archevêque et 12 évêques. Le nombre des églises et chapelles catholiques s'élève à 1,016, desservies par 16 à 1,700 prêtres. En outre, l'Eglise catholique a fondé, depuis une trentaine d'années, 6 grands et 10 petits collèges, 400 écoles pour la classe moyenne et les pauvres, et une centaine de couvents de tout genre. L'Ecosse compte environ 500,000 catholiques avec 200 églises et à peu près autant de

(1) N'ont-ils pas un peu raison? (N. des *Ann. cath.*)

(2) Inutile de réfuter cette insinuation contre le *Syllabus*, qui attaque d'autant moins les institutions anglaises et la *Magna Charta*, que celle-ci a été promulguée dans des temps tout à fait catholiques. (N. des *Ann. cath.*)

prêtres. Il est vrai qu'en Angleterre comme en Ecosse cette augmentation extraordinaire est due principalement à l'immigration irlandaise. (1)

LA BULLE UNAM SANCTAM,

Les adversaires de l'Eglise ont tant de fois invoqué contre elle la bulle *Unam sanctam* de Boniface VIII, et l'on si peu comprise, qu'il nous paraît utile de reproduire la discussion relative à ce sujet de la *Correspondance de Genève*.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, dont nous avons, paraît-il, attiré l'attention dans ces derniers temps, déclare, le 12 juin à propos d'un passage de notre article du 3 juin, qu'elle " en prend acte." Ce passage était extrait de la célèbre bulle dogmatique *Unam sanctam*: " Nous déclarons, affirmons, définissons et proclamons qu'il est absolument nécessaire, de nécessité de salut, pour toute créature, d'être soumise au Pontife romain." Cette proposition était précédée de cette observation que, " surtout depuis le dernier Concile du Vatican, elle doit avoir aux yeux de tout fidèle, l'autorité d'un jugement infaillible." Nous ne pouvons qu'exhorter la *Gazette* à prendre plus souvent note de nos paroles. Mais comme nous connaissons la manière de combattre de nos adversaires, nous voulons dès à présent répondre à son interprétation connue ou à celle de l'homme par les ordres duquel elle " a pris acte."

Acte de quoi ? De l'assertion extraite de la bulle *Unam sanctam* ? Nous n'avons pas à l'adoucir. Des conséquences, désastreuses pour l'Etat, que le Pape va tirer du dogme de l'infailibilité ? Il faudrait d'abord que les sectaires de la *Gazette* eussent l'intelligence de ce dont ils prennent acte.

Ils entendent très-mal l'infailibilité, qui, de tout temps, a été la prérogative des papes, bien qu'elle n'ait été proclamée comme dogme que récemment, s'ils supposent que c'est pour le Pontife romain le privilège de dire et de décréter tout ce qui lui passera dans l'esprit. L'infailibilité n'est pas un instrument de caprices ni de convoitises. Le pape est infailible : cela signifie que le Pape, quand il parle comme docteur suprême, ne peut pas se tromper, ou, en d'autres termes, qu'il ne peut décréter que ce qui est vrai et juste. Le Pape ne fait pas la vérité, il la proclame.

Si, d'aventure, il était juste que l'empereur Guillaume obéit en tout, comme un simple préfet, aux injonctions du Pape, celui-ci pourrait bien, sans doute, proclamer cette vérité, et son décret serait infailible.

Mais par bonheur pour l'empereur Guillaume, il n'est pas du tout question de cela dans la bulle *Unam sanctam*, et aucun pape ne songera à faire ce décret, attendu qu'aucun pape, vu qu'il est infailible, ne peut définir une injustice.

(1) En partie, oui ; principalement, non ; nous ne le croyons pas. (N. des *Ann. cath.*)

Quand à Boniface VIII, il a défini que toute créature doit obéissance au pontife romain ; mais en quoi ? En tout ce qui touche au salut. Il a proclamé la supériorité de l'Eglise et de son Chef sur les Etats, nous en convenons et avec lui nous l'affirmons, de peur de cesser, si nous en doutions, d'être catholiques. Mais il n'a jamais défini que cette suprématie entraînant, pour les princes et les Etats, un assujettissement absolu. Il a toujours admis la distinction des deux ordres : le spirituel et le temporel, mais il soutient et enseigne que celui-ci dépend de celui-là, non pas d'une dépendance absolue, mais uniquement relative. L'Etat conserve son mouvement propre, sa libre initiative, et se comporte comme pouvoir suprême en tout ce qui se rapporte directement et exclusivement au bien-être de la vie présente. Qu'il s'occupe, comme il l'entend de ses finances, de son armée, de son commerce, de l'ordre intérieur et de la paix entre les citoyens, de ses relations avec les autres peuples ; qu'il lève des impôts, qu'il les dépenses en améliorations diverses, qu'il ait des colonies et les administre, qu'il bâtit des casernes et les peuple, des chemins de fer et les exploite, des constitutions et les abroge pour en bâcler d'autres, qu'il contracte des alliances et les rompe, l'Eglise le laissera faire, à moins qu'en faisant tout cela il ne viole la justice, ne foule aux pieds la morale chrétienne et ne sacrifie à ses vues politiques les intérêts supérieurs des âmes. Dans ce cas, l'Eglise l'avertirait, le corrigerait et le punirait. Elle ne ferait qu'user d'un droit et s'acquitter d'un devoir rigoureux. La soumission que les princes ont à pratiquer envers l'Eglise, en cette matière, n'est donc à proprement parler, qu'une soumission négative : elle consiste à ne rien faire, sur leur domaine temporel, contre le droit du domaine spirituel supérieur et contigu qui appartient à l'Eglise. Dans les matières ecclésiastiques, leur soumission a le caractère positif, elle n'est que l'exclusion de l'injustice dans les questions purement civiles. Et de là naît l'harmonie.

Mais que la *Gazette* n'aille pas prendre peur une seconde fois, et craindre que de cet accord ne naisse la confusion. Voilà deux pouvoirs, de nature très-distincte, surbordonnés l'un à l'autre ; le plus élevé n'absorbera-t-il pas celui qui est au-dessous ? Et pourquoi donc l'absorberait-il ? La société domestique est une société proprement dite ; elle est comprise dans la société civile. Voit-on qu'elle en soit absorbée ? Non, sans efforts et sans lutte, chacun reste à sa place ; le prince sur son trône, le père roi du foyer domestique. Et pourtant ces deux sociétés, enclavées l'une dans l'autre, étant toutes les deux de l'ordre naturel, sont plus voisines l'une de l'autre et, partant, plus près de se confondre qu'une société toute surnaturelle qui a une fin très-nettement séparée, des moyens qui lui sont exclusivement propres, en face d'une société purement naturelle. Elle la domine de toute l'élévation que lui donne son essence sublime, elle

la dirige en tenant devant ses yeux le flambeau de l'indéfectible vérité, mais ni elle ne l'opprime, ni elle ne l'absorbe.

Il n'y a pas plus danger d'invasion de la part de l'Eglise que du côté de l'âme relativement au corps. Ces deux substances vivent dans l'unité la plus complète, l'âme dirige le corps, mais ne le transforme pas en elle. Le corps peut jusqu'à un certain point, matérialiser l'âme, et c'est le seul danger que présente cette union de deux substances si distinctes. Cela arrive quand l'âme abdique et abandonne au corps la direction. C'est aussi l'unique péril dans le corps social, que l'Etat vienne à usurper sur les droits de l'Eglise et à l'enlacer dans le réseau de ses lois. Alors il l'abaisse, il la dégrade au niveau des intérêts de la vie présente. Le flambeau de la vérité s'éteint, le sacerdoce perd, avec son indépendance, toute dignité. Bien vite l'Eglise devient, entre les mains de l'Etat, un instrument de gouvernement et de police. Voyez l'Eglise grecque, voyez l'Eglise moscovite, voyez même l'Eglise anglicane, qui, dans le protestantisme, a conservé, grâce à sa constitution hiérarchique, une forme d'Eglise. Quant aux autres sectes, inutile d'en parler. Ce ne sont pas des corps, mais des atomes qui n'ont entre eux qu'un seul lien, la négation systématique de la doctrine catholique.

LA THEORIE LIBERALE SUR L'EDUCATION (1).

Parmi les questions si nombreuses sur lesquelles le libéralisme déraisonne à plaisir, il en est une qui offre un intérêt plus palpitant que celles qui ont trait à l'éducation et à l'instruction du peuple. Tous les discours des faiseurs libéraux roulent invariablement sur ce thème. Que l'on nous cite, par exemple une harangue à effet de n'importe quel rhéteur du parti du *libre examen*, qui n'ait pour péroraison une vigoureuse protestation en faveur de l'*instruction des masses* et de leur *émancipation* !

Dieu nous garde de vouloir nous opposer à l'instruction du peuple ! Ce ne sont pas les catholiques qui ont besoin de protester de leur amour pour la science. S'il ne s'était pas rencontré des catholiques pour élever et instruire les peuples, on verrait encore les sacrifices humains ensanglanter le sol de l'Europe, et ailleurs et maint d'entre nous peut-être se délecterait à boire du vin dans le crâne de son ennemi. D'ailleurs l'expérience nous a montré ce que devient un peuple qui repousse l'éducation catholique. Nous avons vu les barbares perfectionnés du dix-neuvième siècle, fusiller leurs otages et s'acharner sur leurs cadavres tout comme les sauvages de l'an 1er, et s'ils n'ont bu du vin dans les crânes de leurs victimes, c'est peut-être parce qu'ils n'en ont pas eu le temps.

1 Extrait de *l'Etudiant catholique* de Gand. Nous profitons de l'occasion pour recommander aux étudiants catholiques cette petite Revue dont la devise, *Instaurare omnia in Christo*, montre assez l'excellent esprit : assez prochainement, *l'Etudiant catholique* se trouvera sur les tables de la Salle de Lecture.

Si donc nous haussons les épaules en entendant les bruyantes déclamations des pîtres libéraux, c'est à cause de l'absurde prétention qu'ils ont de vouloir réformer un système consacré par l'expérience des siècles, en séparant l'éducation de l'enfance de son instruction, et en mutilant ainsi indignement les facultés dont Dieu l'a doué.

Notre intention n'est pas d'exposer aujourd'hui toutes les raisons qui doivent nous forcer à réprouver une doctrine aussi absurde en théorie qu'elle est épouvantable dans ses résultats pratiques : le bon sens seul suffit le plus souvent pour faire bonne justice des sophismes libéraux, et c'est au bon sens que nous voulons nous adresser.

Considérons un enfant au sein de sa famille ; jusqu'à ce qu'il entre à l'école, l'éducation qu'il recevra, et ici nous entendons par éducation l'ensemble des influences extérieures qui doivent agir sur lui et en former un homme, sera triple : elle comprendra l'éducation morale qui développera les qualités du cœur, et lui fera connaître les grandes vérités religieuses qu'il devra respecter pendant toute sa vie ; l'éducation intellectuelle qui développera son esprit et élargira le cercle de ses connaissances, et enfin l'éducation physique, qu'il est inutile de définir parce que personne n'en conteste l'importance.

Telle est la triple éducation, ou plutôt tels sont les trois éléments de l'éducation que l'enfant reçoit dans la famille. Il les reçoit simultanément, pour ainsi dire à chaque instant de son existence, jusqu'à ce que ses besoins intellectuels et moraux se soient tellement développés que les parents ne peuvent plus suffire à la tâche, et sont forcés de le confier à des mains étrangères, de l'envoyer à l'école.

L'école apparaît donc comme le prolongement de la famille, et la mission des maîtres se confond avec celle des parents, puisqu'ils ne font autre chose que de tenir la place de ces derniers.

Dès lors, quoi de plus naturel que de continuer à l'école les coutumes de la famille, de se rapprocher autant que possible du milieu où l'enfant a vécu jusqu'à ce jour.

Ou bien l'on trouve que les parents ont raison d'élever leurs enfants comme ils l'ont fait depuis des siècles, et comme ils le font encore aujourd'hui, à quelques rares et monstrueuses exceptions près, et alors pourquoi changer ce qui est bon, pourquoi trouver nuisible à l'enfant de huit ans, ce qui lui était salutaire jusqu'à cette âge ? Ou bien l'on trouve que les parents ont tort, et alors on se met en opposition avec les plus saintes et les plus touchantes traditions du genre humain, et l'on est bien près de ravalier l'espèce humaine au niveau, ou même au-dessous des animaux.

En ne tenant pas compte de cette dernière alternative, dont les très-rare partisans sont suffisamment punis par la réprobation publique qui les atteint, nous nous trouvons donc en face de cette catégorie d'adversaires, qui poussant l'inconséquence à ses dernières limites, soutiennent

un système d'éducation en opposition directe avec leurs propres actes, ce qui revient à trouver que blanc et noir sont la même chose et produisent le même effet.

Ceux-là surtout se mettent en opposition avec le bon sens de la logique la plus élémentaire. Que l'on nous permette une comparaison : tous les gens sensés admettent que pour un être normalement constitué, il faut une nourriture déterminée ; ainsi, par exemple, il est hors de discussion que tout le monde boit et mange, et que personne ne pourrait se dispenser de pratiquer ces deux opérations. Or, que dirait-on d'un maître de pension, par exemple, qui se posant en inventeur d'un nouveau système d'alimentation, forcerait ses élèves à ne pas boire pendant les dix mois de l'année qu'ils passent chez lui, prétextant qu'ils auront tout le temps de boire à leur aise pendant les vacances ? Que si on lui demande quelles raisons l'ont conduit à accepter ces étranges théories culinaires, il pourrait répondre que ses élèves ont des goûts trop différents en ce qui concerne le boire, et que pour ne pas heurter les goûts de quelques-uns d'entre eux, il trouve plus rationnel et surtout beaucoup plus commode de supprimer complètement les aliments liquides. Cela serait tout aussi sensé que le raisonnement de ceux qui, de ce que dans une école il peut se trouver quelques élèves d'une religion autre que celle de la majorité, concluent à la nécessité de supprimer tout enseignement religieux.

Eh bien ! nous le demandons à tout homme sérieux, Quels seraient les parents assez insensés pour soumettre leurs enfants à ce régime qui les ferait mourir de soif pendant dix mois de l'année ? Voilà cet pendant ce que veut le libéralisme au point de vue moral. Il veut priver l'écolier de tout enseignement religieux, donc moral, pendant tout le temps qu'il est à l'école, sous prétexte que les parents seuls doivent se préoccuper de cette partie de l'éducation. N'avons-nous donc pas raison de dire que le bon sens suffit pour démontrer l'inanité de pareilles doctrines ?

LE SCAPULAIRE.

Mgr. Pichenot, ancien évêque de Tarbes, actuellement archevêque de Chambéry, a prononcé, au couronnement de Notre-Dame-d'Arcachon, les paroles suivantes sur le Scapulaire, que rappelait naturellement la fête de Notre-Dame de Carmel, célébrée ce jour-là. On sera peut-être bien aise de les trouver ici.

« Les lions serviteurs se glorifient de porter les livrées de leurs maîtres, les courtisans celles de leurs princes ; le scapulaire fait reconnaître de Dieu, des anges et des hommes, les serviteurs de Marie : Dieu le père reconnaît les serviteurs de sa fille bien-aimée, Jésus-Christ les serviteurs de sa mère,

le Saint-Esprit, les pages et les gardes d'honneur de sa chaste épouse ; les anges les respectent, les hommes mêmes les moins dignes savent leur rendre hommage, il n'y a pas jusqu'au démon qui ne respecte cette livrée. Le scapulaire est comme le grand cordon de la Légion d'honneur fondée par la reine des cieux.

“ Le scapulaire est une protection ; et la sainte Vierge a promis de veiller sur ceux qui le porteraient. Cet habit a deux parties, l'une tombant sur la poitrine comme un bouclier contre l'ennemi des âmes, l'autre passant par-dessus les épaules comme une cuirasse contre des ennemis cauteleux plus terribles encore. On a vu de vaillants soldats portant le scapulaire sur les champs de bataille, et les balles venir s'aplatir contre ce saint habit ; mais les traits de Satan sont des balles beaucoup plus dangereuses, contre lesquelles le scapulaire sera une protection assurée. Le scapulaire est un grand sujet d'espérance dans toutes les circonstances de la vie, c'est un bouclier qui préserve les âmes et sauve les cœurs ; et à la mort il est bon d'en être revêtu, car Marie ouvre ses bras et conduit au ciel ceux qui portent ce manteau royal.

“ Enfin, le scapulaire est un symbole de vertu et de sainteté. Sa forme simple, sa couleur sombre, son tissu grossier, nous rappellent la simplicité, l'humilité, la pénitence. Une des grandes maladies de notre siècle, c'est le luxe qui ruine les familles, jette dans la débauche ; sachez renoncer à toutes ces exagérations, femmes chrétiennes et filles de Marie, les pauvres y gagneront et le ménage aussi. Il y a avec le luxe l'orgueil qui fait tourner les têtes, et le sensualisme qui fait tourner les cœurs. La Vierge du Carmel vient apprendre à se mortifier.

“ Benoit XIV, disant que la France est le royaume de Marie, a ajouté qu'elle ne périra pas. Vive Dieu ! nous ne périrons pas : la sainte Vierge est pour nous, Dieu ne sera pas contre nous. Je viens de Lourdes, que je quitte les larmes aux yeux ; Marie règne sur les montagnes et sur les flots : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus* ; assise sur nos montagnes pour recevoir les hommages de ses enfants, et ici afin de bénir les flots et de protéger ceux qui s'embarquent pour les affaires ou pour leurs plaisirs ; partout et toujours la Vierge est prête à nous secourir ou à nous protéger.

“ J'espère que ces fêtes de Lourdes, d'Arcachon, de Paray-le-Monial forceront Dieu à nous sauver et à capituler. Moïse lutte contre Dieu, Moïse tient bon, Dieu recule ; il reculera, d'autant plus qu'il frappe à regret ; il semble qu'il aime plus particulièrement la France, que sa Mère a tant aimée. Entendez comme ils vous prient, dit Marie à son Fils, qui répond : Je les sauverai.

Oui, nous serons sauvés ; Vierge d'Arcachon, vous viendrez à notre secours. Cette couronne qui a été dépassée ce matin sur votre tête sera un encouragement et une preuve que vous ne nous abandonnez

pas. Allez à votre Fils, qui vous aime sincèrement, et nous serons sauvés...

“ Si Dieu a pu m'inspirer un mot, une phrase qui ai tété pour vous comme une leçon, profitez-en; tout parle ici, et ces vénérées pontifes, et toute cette assistance, et ces guerriers et ces magistrats, et ces guirlandes et ces fleurs, et ces oriflammes et ces illuminations. *Lapides clamabunt*, pierres, fleurs, parlez; regardons tous avec amour la Vierge d'Arcachon. Sainte Marie, priez pour nous maintenant; ce maintenant est bien précieux, alors que la France se réveille, que les esprits droits comprennent, qu'une vaillante épée impose silence à la perversité des doctrines, que le Pontife du Vatican frappe à sa porte, lui qui vous a couronné le premier, qui vous a procuré de dire : *Je suis l'Immaculée-Conception*, donnez-lui la liberté et la paix, bénissez son troupeau et ceux que nous laissons. Vierge de Lourdes, d'Arcachon, de Verdélais, du Laus et de Montmélian, vous serez inséparable dans mon cœur. Voilà ce qui au jugement de Dieu nous rassurera. Voir Dieu, l'aimer toujours, c'est la vie éternelle. *Hac est vita aterna. Amen.*

LA SŒUR JOSEPHINE (1).

Le *Messager de Toulouse* publie une notice excellente qui lui est communiquée par un des plus énergiques et des plus savants vulgarisateurs de la science agricole, M. Cruzel, de Toulouse,—sur l'hôpital de Castelnaudary. Ce magnifique établissement est admirablement organisé sous le rapport de l'aménagement; des constructions y abritent plus de trois cents personnes de tout âge et de tout sexe qui reçoivent les soins des Sœurs de Nevers. On verra en lisant quelques extraits de M. Cruzel, comment, dans un hôpital où le travail de la terre a été organisé avec une véritable intelligence, l'emploi du temps et des forces est fécond en résultats moraux et matériels.

Nous laissons parler M. Cruzel :

“ Une demoiselle appartenant à l'une des familles les plus honorables du Limousin, qui avait fait son éducation dans un des meilleurs pensionnats du pays, entre dans la congrégation des Sœurs de Nevers;—son noviciat terminé, on l'envoie à l'hôpital général de Castelnaudary.

“ Cette établissement possédait alors des terres autour de la ville, un métairie distante d'une lieue le tout soigné à la mode du temps c'est-à-dire de la routine. Aussi, le rapport était-il très-faible.—La métairie n'avait pu être affermée au-dessus de 1,200 francs.

“ Dans cet état de choses, la jeune demoiselle de Brives, devenue sœur

(1) Extrait de la *Gazette des Campagnes*, de Paris.

Joséphine, avait été priée, dès son entrée à l'hôpital, de gérer ces terres, de les faire cultiver.—Si cette nouvelle occupation se trouvait dans ses goûts, je l'ignore ;—si par l'éducation qu'elle avait reçue, elle en avait acquis les aptitudes,—ce n'est pas probable.

“ Eh bien ! c'est aujourd'hui la sœur Joséphine qui est le régisseur unique de toutes ces terres en culture, de celles qui se trouvent autour de l'hôpital de la métairie dont on ne pouvait obtenir que 1,200 francs de fermage, et d'une autre métairie attenante à cette dernière.

“ J'ai parcouru tous ces champs, tout examiné avec une attention facile à comprendre, en présence de la singularité d'une pareille situation, et j'affirme que je n'ai pas encore rencontré dans ma longue carrière d'agronome des cultures faites avec plus de soin et d'intelligence.

“ On peut interroger la sœur Joséphine ; elle a réponse à tout, et réponse toujours satisfaisante.

“—Ma sœur, lui disais-je, vos récoltes sont belles partout, et je m'aperçois que la semence de tous vos champs diffère presque dans chaque champ : ici du roussillon, là une bladette, ailleurs la variété ordinaire.

“—Sans doute, Monsieur : ici j'ai mis du roussillon, parce qu'il résiste mieux aux rafales du vent marin ; sur cet autre champ, là-bas, j'ai mis de la bladette blanche ; à chaque nature de terrain, à chaque exposition, je livre la semence qui doit le mieux y réussir ;—je cultive des fourrages mélangés, de la luzerne pure, etc.

“ Sous la direction de ce régisseur en cornette chaque culture a sa raison d'être,—et le résultat que l'on peut aujourd'hui constater de *visu* est bien celui que voudrait obtenir le cultivateur le plus exigeant.

Les vignes et les prés sont cultivés avec la même intelligence.

“—Vous avez, dis-je encore à la sœur Joséphine, du foin bien réussi ; il est parfait de qualité.—Oui, Monsieur, j'en conviens ; c'est que je n'attends pas, pour faucher l'herbe, quelle soit trop faite. La raison est que, dans cet état, elle constitue du fourrage détestable, tout en ayant épuisé le sol.

“ Un agriculteur consommé, lauréat de tous les concours, n'aurait pas mieux dit, ne ferait pas mieux.

“ Aujourd'hui la sœur Joséphine est l'un des plus intelligents régisseurs de propriété rurale que je connaisse. Je crois bien que la première faucheuse qui ait été employée aux alentours de Castelnaudary, l'a été par cette bonne religieuse, qui elle-même la monterait au besoin, et la ferait marcher. Dans ce moment, c'est la moisonneuse Samuelson qu'elle met en œuvre.

“ La sœur Joséphine assiste aux offices de la communauté, tout aussi bien que ses compagnes, et trouve aussi le temps de diriger et surveiller tous les détails de la culture, d'aller aux foires au besoin, pour acheter ou vendre des bestiaux, à quoi elle s'entend bien assurément.—J'ai pu le constater.

“ Elle prend son repas quand elle peut, se couche quand elle en a le temps, se lève assez tôt pour être rendue aux champs avant le lever du soleil.

“ Tout cela est prodigieux ; mais comment cette sœur peut-elle mener une vie si active, suffire à tant de travaux divers ? Ah ! c'est qu'elle s'inspire du sentiment religieux, c'est qu'elle aime les pauvres plus qu'elle-même, c'est qu'elle possède la foi qui pourrait soulever des montagnes.

“ Nous devons aussi une bonne part d'éloges à l'ordonnateur, aux administrateurs et au médecin de l'hôpital général de Castelnaudary. Par leur zèle, leur sollicitude, leur intelligence et leur activité, ils secondent admirablement les bonnes sœurs, et ils ont su faire de cet établissement, comme je le disais plus haut, une véritable ruche chrétienne.

“ L'hôpital général de Castelnaudary est une infirmerie, une école, un asile, un ouvroir, un atelier quelquefois.—C'est tout ce qu'on peut imaginer de plus complet, pour le soulagement des malades, pour le repos des vieillards, pour l'entretien de la santé de tous, pour l'enseignement des jeunes ouvrières sans parents, sans ressources.—Là travaillent, dans la mesure de leur forces, ceux qui peuvent travailler ; les enfants étudient, travaillent aussi quelque peu, et jouent comme jouent les enfants, sous la surveillance et la protection maternelle des Sœurs.

“ Il y a une place pour chaque chose, et chaque chose est à sa place. Chaque sexe, chaque âge a son dortoir, la salle à manger qu'il lui faut. Tout cela est distinct et séparé. Parlerai-je de la maison de Dieu ? Un bijou d'église, orné avec un goût exquis, splendide, mais simple, tout y porte au recueillement, inspire l'espérance, excite aux effusions de l'âme vers le Créateur. J'y ait entendu avec bonheur les voix harmonieuses et sympathiques de tous ces pauvres enfants orphelins, qui, sans attaches au dehors, semblaient, en chantant les louanges du Seigneur le remercier de les avoir placés sous l'égide des saintes filles dont le dévouement les dédommage de l'affection de parents qu'ils ont perdus ou qui les ont abandonnés.

“ En un mot l'hôpital de Castelnaudary est une ruche chrétienne, où l'on travaille, et surtout où l'on prie, parce que travailler c'est prier. On y remarque cette division du travail, dont on parle tant, et qu'on ne réalise guère, si elle n'est inspirée, comme ici, par le sentiment religieux.—Il faut voir, sous la direction de la bonne Mère supérieure, si bien digne par sa piété et sa haute intelligence de commander aux anges de dévouement que la règle a placés sous ses ordres, comment chacun des habitants du saint asile accomplit la tâche dont il s'est chargé volontairement.

“ Sans doute, ces enfants, ces jeunes garçons, ou ces jeunes filles, ces vieillards infirmes ou valétudinaires, ne rendent pas une grande somme de travail ; mais enfin le nombre considérable des petits résultats obtenus (qui toutent au profit de l'établissement) finit par constituer un appoint

d'une certaine valeur, au budget des recettes.—Sans cela ; comment expliquer qu'un revenu fixe de trente-six à quarante mille francs puisse suffire à toutes les dépenses dont l'accroissement annuelle est manifeste ? Accroissement qui d'ailleurs, n'a d'autre objet que l'amélioration de toutes choses, et en particulier l'augmentation du bien-être de tous les habitants de l'hospice.

N'est-ce pas merveilleux ?

Voyons maintenant les résultats d'écrits par M. Crazel.

“ Les pieuses et habiles ménagères de l'hôpital général de Castelnaudary trouvent sur place, ont sous la main toutes les ressources nécessaires à l'alimentation du personnel qui les entoure. Elles ont entr'autres, des basse-cours ou abondent des volailles de toute espèce, c'est comme un compartiment de l'arche de Noé,—une porcherie comme on n'en voit que dans les établissements d'une production industrielle,—des vaches laitières des meilleures races.

“ Vous dire maintenant quelle propreté règne dans les cours, dans les étables, dans la bergerie, serait surperflu ; mais ce qu'on n'imaginerait pas c'est avec quelle intelligente économie tous les animaux dont je viens de parler sont nourris.

“ D'abord les gardiens sont des invalides qui pour vaquer à la besogne sont toujours en nombre suffisant,—chacun fait ce qu'il peut faire, à l'heure dite, et cela est si bien entendu que la besogne qui lui incombe est très-sagement calculé de manière à ce qu'elle soit hygiénique. Il en est de même de l'entretien des jardins ; car il y en a plusieurs. On fait en outre une culture maraîchère sur des terrains rapprochés de l'établissement dont on tire des provisions de toutes sortes et des fruits qui ne laissent jamais en défaut la Sœur chargée de l'économat.

“ Un détail qui n'est pas le moins intéressant. Tous les volatiles, tous les produits de la porcherie et du jardin passent à la cuisine, et depuis qu'il y a des fraises dans les jardins, on distribue deux fois par semaine trois cents portions de fraises bien sucrées dans l'établissement.

“ J'ai été ému en pensant, à cette occasion, aux vieillards et aux enfants qui ont leur part dans la distribution.

N'est-ce pas que madame la Supérieure comprend assez bien le sens de la devise : *Egalité, Fraternité.*”

Quel dommage que cette agriculture soit congréganiste ! Elle aurait peut-être les honneurs d'une élogé dans l'organe de l'enseignement laïque !

L. HERVÉ.

Au moment où ce prince, qui a pris le nom de Charles VII, attire sur lui l'attention par sa lutte au-delà des Pyrénées, on ne sera pas fâché de

lire sur sa personne quelques détails biographiques, qui ont été communiqués à la presse par le comité qui soutient sa cause.

Don Carlos de Bourbon et d'Este est né à Leibach (Autriche), le 30 mars 1848.

Son père l'infant don Juan de Bourbon et de Bregance, second fils de Charles VI et sa mère, la princesse dona Maria Béatrix, fille de François IV, grand duc de Toscane, et sœur par conséquent de Mme. la comtesse de Chambord, traversaient Leibach le 29, en chaise de poste, pour gagner Vienne et rejoindre leurs familles.

C'est dans un modeste hôtel de cette ville d'Illyrie que vint au monde le descendant d'Henri IV. Son auguste mère avait à peine de quoi couvrir le corps de ce futur souverain d'Espagne.

Don Carlos est donc entré dans sa vingt-sixième année.

Rappelons que Charles VI avait trois fils :

Don Fernando,—don Carlos,—don Francisco.

A la mort du premier (1853), son frère don Carlos, héritier du trône d'après la loi salique, lutta sept ans sous le nom de Charles V, contre sa belle-sœur dona Cristina, femme de Ferdinand VII, qui avait arraché à celui-ci à son lit de mort un testament instituant héritière du trône sa fille dona Isabelle.

La quadruple alliance et la trahison de Maroto forcèrent Charles V (1839) à chercher un refuge à Bourges.

Charles V avait aussi trois fils.

Don Carlos,—don Juan,—don Fernando.

A Bourges il abdiqua en faveur du premier qui prit le titre de Charles VI et le nom de comte de Montemolin, et toute la famille se transporta à Trieste.

C'est là que mourut Charles VI.

Son frère don Juan, devenu héritier du trône, lui succéda et abdiqua à son tour le 3 octobre 1868, en faveur de son fils aîné Charles VII, connu sous le nom de duc de Madrid.

Don Carlos est un grand jeune homme (près de six pieds) aux formes athlétiques, mais excessivement distinguées, au front intelligent ; ses manières sont affables et princières, si princières que le sachant dans un salon, vous vous écriez à sa vue : " Voilà le roi ! " Son regard profond est à la fois doux et énergique et sa conversation surprend, charme et révèle la justesse de son jugement et ses lectures favorites.

Charles VII connaît à fond les classiques latins et a suivi avec succès tous les cours de philosophie et de mathématiques. Ses connaissances en histoire et en géographie sont très-complètes, et il est familiarisé avec les législations espagnole et française, notamment avec le *Fuero juzgo*, *luc siete partiuas*, le Code romain et le Code napoléon.

Charles VII parle facilement l'espagnol, le portugais, le français, l'italien et l'allemand, et connaît assez l'anglais.

Il monte admirablement à cheval et excelle dans tous les exercices du corps, tirant à merveille le sabre, l'épée et le pistolet.

Don Carlos a épousé, le 4 février 1867, la princesse dona Margarita de Bourbon, fille de feu Mme la duchesse de Parme, et dont l'instruction et l'intelligence, l'esprit français et le courage sont également remarquables.

Cette union de plus en plus heureuse s'est réalisée non pas sous la pression des affaires d'Etat, mais vraiment à l'espagnole et sous l'influence de l'affection irrésistible des deux jeunes gens.

En 1864, la très-regrettée duchesse de Parme arrivait à Venise (où a demeuré longtemps son frère Mgr. le comte de Chambord) avec sa fille dona Margarita et son fils le duc Robert.

La Providence, sans doute, avait voulu que son palais se trouvât juste en face de celui qu'habitait depuis quelques années la princesse dona Béatrix avec le jeune don Carlos.

Tous les palais de Venise ont des balcons.

Chaque soir dona Margarita venait y respirer et penser à sa chère patrie.

Chaque soir aussi don Carlos y rêvait à la même heure aux conquêtes de Pelage.

Les regards, sous le poétique ciel de Venise, les soupirs pour la patrie absente, ne pouvaient que se rencontrer. Puis ces deux âmes étaient nées l'une pour l'autre, et ces deux familles illustres par leur passé, grandes par leurs épreuves, étaient destinées à s'unir par un nouveau lien.

Le 4 février 1867, les deux *novios* (fiancés) recevaient la bénédiction nuptiale dans la chapelle de Froshdorff et partaient avec leur mère l'archiduchesse dona Béatrix pour passer leur lune de miel au château d'Ebenezweyer, propriété de Mgr. le comte de Chambord.

De ce mariage sont nés :

La princesse dona Bianca (octobre 1868).

Le prince des Asturies, don Jaime (juin 1870).

La princesse dona Elvira (novembre 1872).

LA TOUR BLANCHE.

(Suite.)

XVII.

L'HERITIÈRE DE LA TOUR-BLANCHE.

Cependant Hélène, ou plutôt Madame la duchesse de Flamenville, avait remarqué, en traversant, dans sa voiture, une rue de Paris, en compagnie de son mari, une pauvre petite fille de 8 à 9 ans, qui lui parut avoir une grande ressemblance avec Béatrice. Cette pensée la poursuivant partout, elle s'adressa de nouveau au docteur Vargat pour découvrir sa résidence. Celui-ci après bien des recherches crut y avoir réussi. Il fit donc part de ses soupçons à Hélène et convinrent du jour et de l'heure où ils s'y présenteraient. Rachel, la folle Rachel, en fut prévenu à temps, on ne sait comment, et prit aussitôt ses mesures pour sauver Béatrice.

Au milieu des rues étroites qui entouraient naguère encore l'église de Notre-Dame, il y en avait une plus obscure, plus sale que toutes les autres.

C'était dans l'une des plus pauvres maisons de cette rue qu'était assise, sur un tabouret, aux genoux d'une femme à l'air morne et sévère l'héritière de la Tour-Blanche.

Elle était pauvrement mise, mais ses vêtements étaient très-propres, et le paraissaient peut-être davantage par le contraste qu'ils offraient avec la saleté de l'appartement, les meubles noircis par le temps et la poussière qu'il contenait.

Le visage de la pauvre enfant avait subi un changement depuis qu'elle avait été arrachée au toit où elle était née. Elle était pâle, avait un air d'anxiété et de souci ; mais son teint était blanc comme de l'albâtre, et si transparent que l'on pouvait suivre ses veines bleues et délicates sur son cou et sur ses tempes. Ses traits étaient plus développés ; mais on pouvait craindre, d'après l'aspect de sa figure, qu'elle ne fût pas destinée à vivre longtemps. Ses grands yeux, si tristes dans leur expression, avaient un éclat qui n'était pas naturel, et au-dessous de la paupière inférieure, il y avait une teinte gris perle qui indiquait une grande délicatesse de poitrine, ses longs cheveux dorés étaient relevés sur ses tempes et tombaient en tresses jusqu'à sa ceinture ; ils ajoutaient un charme tout particulier à son genre de beauté, et, en la voyant ainsi, assise, les yeux levés vers la sombre figure de Rachel, qui semblait rentrer d'une course, il aurait été impossible de ne pas éprouver pour elle des sentiments de pitié, de tendresse et d'affection.

Rachel était agitée et troublée, comme si elle eût été dans l'attente d'un événement qui dût être pour elle une source d'inquiétude et peut-être de chagrin. Elle avait le front plissé, les lèvres serrées, et, quoique ses yeux restassent fixés sur Béatrice, il était évident que ses pensées étaient loin. Son visage et ses lèvres étaient dénués de couleur, mais il n'y avait plus dans son air et dans ses manières cette expression que nous avons remarquée lorsque, à la porte de sa chaumière, elle avait épouvané madame Rivolat.

La vérité est qu'elle avait beaucoup gagné sous le rapport de sa personne ; ses cheveux étaient bien peignés en bandeaux sur ses tempes, et elle était décemment habillée. Elle avait perdu ses manières de folle, et

sa voix n'avait plus cette acrimonie avec laquelle elle avait forcé Béatrice à s'agenouiller, et à prier auprès de sa sœur morte.

Cependant en parlant avec Béatrice, elle avait un ton froid et morose, et ce n'est que par moments qu'on aurait pu deviner qu'elle était animée de tendres et ardentes sympathies qu'elle cherchait à dissimuler.

Elle avait posé ses deux mains sur la tête de Béatrice, et elle caressait doucement ses longs cheveux.

Après un silence, elle poussa un soupir et dit :

— Béatrice, je désire que vous fassiez bien attention à ce que je vais vous dire, et que vous vous rappeliez chacune de mes paroles. Vous m'entendez ?

— Oui, Rachel, répondit Béatrice, d'une voix douce et argentine.

— Vous êtes dans votre neuvième année, poursuivit Rachel en continuant de caresser ses cheveux ; vous êtes donc encore une enfant par les ans, mais vous avez cessé de l'être sous le rapport de l'intelligence ou de l'instruction que vous avez reçue dans votre ancienne habitation, et les deux années de travail constant que je vous ai consacrées, ont été perdues. Vous me comprenez ?

— Oui, répondit Béatrice.

— Très-bien : à présent, faites attention à ce que je vais vous dire, et s'il y a quelque chose que vous ne saisissiez pas bien, ne craignez pas de me demander des explications. Vous écoutez ? dit Rachel lentement.

— J'écoute, répondit Béatrice.

Elle croisa ses mains sur son genou, et leva les yeux d'un air de profonde attention.

— Je vous ai dit, enfant, reprit Rachel, que j'ai volé votre sœur, quand elle était encore au berceau. Je vous ai dit que j'avais fait cela pour satisfaire une vengeance qui me paraissait être insatiable. Vous ne savez pas ce que c'est que la vengeance, mais vous le saurez un jour. . . . Quand ? Dieu le sait. Je vous ai dit que je l'ai gardée soigneusement cachée, inconnue de tout le monde, excepté de moi. . . . jusqu'au jour où elle.

Rachel fit plusieurs efforts, et le mot "mourut" eut une peine infinie à sortir de ses lèvres. Elle porta les mains à ses yeux, et essuya deux larmes brûlantes. Puis elle toussa avec une sorte d'impatience, et continua :

— Vous ne savez pas cela, mais je vous le dis à présent, tandis que vous étiez étendue sans connaissance auprès de votre sœur morte, je fus frappée de la ressemblance qui existait entre vous et elle, et, plein d'angoisse, de haine et de rage, cédant à une impulsion irrésistible, je vous revêtis de la robe de votre sœur qui était un ange au ciel, et je la portai, elle, dans la mare où on la trouva. Je l'avais privée de toutes les jouissances que donne la richesse, durant sa vie ; je ne voulais pas qu'elle fût enterrée obscure et inconnue. Elle fut déposée dans le tombeau de ses père ; avec la pompe et les honneurs qui lui était dus. Elle eut, du moins les prières

des ministres du ciel et l'on versa des larmes sur son cercueil. Ma pauvre... colombe... outragée... la... la... seule... consolation de mon... cœur... de mon...

La voix de Rachel se perdit dans une explosion de sanglot; et Béatrice murmura avec émotion : — Que Dieu ait pitié de l'âme de ma sœur !

— Oui, oui, répéta Rachel, et de ceux qui, en faisant mon malheur, l'avaient condamnée à la misère, car moi je n'en aurai pas pour eux de pitié.

Elle s'arrêta pour se remettre de son agitation; et reprit ensuite avec plus de calme :

— Vous savez, Béatrice, comment nous quittâmes ma chaumière, et comment nous avons vécu depuis. Vous savez que votre cousine Hélène règne là où vous deviez être reine... qu'elle jouit de vos richesses, tandis que vous menez une vie de pauvreté. L'aimez-vous toujours ?

— Oui, répondit Béatrice, avec assurance.

— Pourquoi'elle jouisse injustement de ce qui vous appartient ?

— Elle ne sait pas que je suis vivante, répliqua Béatrice ; si elle le savait, elle en serait heureuse et enchantée. Si j'allais à elle et que je lui dise : Je suis votre chère Béatrice, que vous croyez morte, elle me serrerait sur son cœur et pleurerait de joie.

— Ma chère enfant, elle ne ferait rien de tout cela, répondit Rachel. Votre apparition sera sa ruine, sa destruction, et elle vous maudira et vous haïra.

— Je ne causerai jamais sa destruction, dit Béatrice avec fermeté.

— Alors, il ne faut pas que vous disiez à personne que vous êtes une Romilly; dites que vous vous appelez Reboul, — un nom que je portais autrefois, dans ces jours heureux qui ne reviendront jamais.

— Mais êtes-vous bien sûre que si j'allai voir ma cousine Hélène, que je me jette à son cou et que je lui dise que je n'étais pas morte, elle ne serait pas contente de me retrouver, et qu'elle nous abandonnerait dans la pauvreté où nous sommes ?

— Elle se reculerait de vous comme à la vue d'un serpent dont elle redouterait le poison, répliqua Rachel d'un air sombre. Je vous dis que vous la perdriez. Il est inutile que je vous explique pourquoi; mais je vous affirme qu'il en serait ainsi; et si vous retourniez à la Tour-Blanche, vous y seriez peut-être flattée, caressée; vous y trouveriez une existence de luxe et de richesse, car vous y seriez maîtresse, sous la garde d'un tuteur, bien entendu; mais là, Béatrice, vous n'auriez ni père, ni mère, ni votre cousin Raoul, ni votre cousine Hélène. Tout le monde vous serait étranger, et vous n'auriez que ces domestiques occupés de leurs intérêts égoïstes.

— Je ne veux pas causer la perte de ma cousine Hélène; et je ne pro-

noncerai plus le nom de Romilly, dit Béatrice avec un soupir, mais d'un ton résolu.

Jusqu'à ce que je vous dise : Avancez et proclamez-vous ce que vous êtes : Béatrice de Romilly, la fille vivante du baron de Romilly. Alors sonnera l'heure de votre bonheur, et aussi celle de ma vengeance.

—Mais aucun malheur ne menacera ma chère Hélène ? dit Béatrice.

Un sourire étrange passa sur la figure de Rachel qui répondit :

—Elle a fait beaucoup pour gagner votre amour.

Puis, après un moment, elle ajouta :

—Souvenez-vous que, en renonçant au nom de Romilly, vous vous condamnez pour un temps, à la pauvreté et au travail, à une période de soucis et de luttes, et peut-être d'angoisse. Vous avez goûté les douceurs d'une existence, et vous avez connu déjà les amertumes d'une autre, et si, un jour, vous vous laissez du chemin que vous choisissez en ce moment, il est possible que vous puissiez retrouver le luxe d'autrefois, mais en le faisant prématurément, vous perdriez celle que vous dites aimer, et vous me sacrifieriez, moi.

—Vous m'avez répété, chaque soir, lorsque je m'agenouillais pour dire mes prières, de me rappeler que, quoique mon père ait détruit votre bonheur, je ne devais pas moins prier pour lui.

—Eh bien, enfant ? demanda Rachel avec un air de surprise.

—A-t-il réellement détruit votre bonheur ? dit Béatrice, sans trop comprendre la portée de ses paroles.

—Oui, répondit Rachel avec une explosion de rage et de larmes.

Béatrice attendit quelques instants et, continua d'une voix basse et tremblante :

—Et vous m'avez dit aussi, que ma mère était cause de...

—Je vous ai dit la vérité, répliqua Rachel d'un ton plus calme et plus triste. Mais ce sont là des choses que vous êtes trop jeune pour comprendre, mais vous le pourrez un jour.

—Dans tous les cas, reprit Béatrice, je suis assez grande pour voir que vous avez beaucoup d'irritation contre mon père, qui hélas ! n'est plus. Et cependant, je ne vous ai jamais entendue le maudire, et vous semblez paraître aimer à m'entendre prier pour lui tous les soirs. Je sais que vous chérissiez beaucoup ma sœur, votre chagrin me l'a prouvé, et vous avez été bonne pour moi, quoique nous soyons plus pauvres que quand j'étais à la Tour-Blanche. Je sais aussi que ma cousine Hélène m'aimait beaucoup, et qu'elle était excellente pour moi. Je ferai donc tout ce que vous me direz. Mon père et ma mère eurent, dites-vous, des torts à votre égard, je tâcherai de vous rendre heureuse, pour que vous puissiez leur pardonner. Je ne vous sacrifierai pas, Rachel, et, si je puis, je ne causerai pas de mal à ma cousine. J'oublierai, pour cela, que je me nomme

de Romilly, et je porterai le nom de Reboul jusqu'au jour où vous me direz que je puis reprendre le mien.

—Très-bien ! s'écria Rachel.

Alors elle passa ses bras autour du cou de Béatrice, et lui dit :

—Vous allez me quitter, enfant.

Béatrice la regarda avec étonnement.

—Vous quitter, répéta-t-elle. Quand ?

—Pas de questions, mais obéissez, dit Rachel avec un accent de sévérité. Il viendra ici, tout à l'heure, une personne qui vous emmènera avec elle.

—Avec elle, répéta Béatrice d'une voix faible.

Qui, avec elle, dit Rachel. C'est un homme d'humbles moyens, mais doué de beaucoup de persévérance, ayant de la bonne volonté, et une excellente nature. Il a une femme, et plusieurs enfants confiés à ses soins les uns plus âgés, les autres plus jeunes que vous. Vous serez traitée comme si vous étiez de la famille, et vous serez certainement plus heureux que vous n'avez été avec moi. Il faudra considérer cet homme comme votre père.

Béatrice baissa la tête.

Rachel remarqua le changement qui s'opérait dans l'expression de ses traits, et elle se hâta de dire par voie d'explication :

—J'entends par là qu'il aura de l'autorité sur vous, et qu'il faudra que vous lui obéissiez comme à moi-même. Si vous êtes docile et douce, comme vous l'avez été avec moi, il sera bon et indulgent pour vous ; mais si vous vous montriez fière et hautaine, — ce qui pourrait arriver, — et comme vous avez été quelquefois à l'égard d'enfants, dont le seul crime était leur pauvreté, et qui vous tourmentaient, vous auriez à en subir les conséquences.

—Ne me renvoyez pas, Rachel, je vous en prie, dit Béatrice d'une voix suppliante.

—Cela doit être ainsi ; il y a d'autres raisons qui vous touchent, vous, presque autant que d'autres, et qui ne permettent pas que vous restiez une heure de plus avec moi, répondit Rachel. J'ai à lutter contre un serpent rusé, contre un ennemi subtil, et il faut que je le combatte par ses propres armes. Vous ne me comprendrez pas, quand même je chercherais à m'expliquer. Vous n'avez qu'à vous rappeler la promesse que vous avez faite de ne pas perdre votre cousine Héléne, et de ne pas me sacrifier ; et cette promesse, vous ne pouvez la tenir qu'en m'obéissant et en faisant tout ce que je vous demande.

—Je vous obéirai, répondit Béatrice avec tristesse.

Rachel l'attira à elle et l'embrassa sur le front.

Béatrice, reprit-elle, au bout d'un instant, vous avez appris, à un âge bien tendre le bien et le mal. Je vous ai montré des exemples de vice et

de crime pour que vous en ayez horreur. Avec votre intelligence et vos instincts, vous conserverez votre pureté et vous garderez votre esprit de toute souillure. Priez Dieu de vous conseiller et de vous secourir quand vous en aurez besoin, et il ne vous abandonnera pas, quand même tout le monde viendrait à vous manquer. Attention !

On frappa doucement à la porte de la chambre.

Rachel bondit sur ses pieds, entraïna Béatrice dans une pièce voisine, et revint ouvrir la porte et voir qui avait frappé.

Sur le seuil, se tenait un homme de petite taille, ayant son chapeau penché sur le côté de la tête. Il était enveloppé dans un manteau bleu, bordé de galon rouge, mais assez sale. Il avait un cache-nez qui faisait double tour autour de son cou, et dont les bouts pendaient sur sa poitrine.

—Madame... Madame Reboul, je crois, dit-il.

—Ah ! monsieur Papino, s'écria Rachel, vous êtes ponctuel, monsieur, entrez.

L'étranger salua et entra, en s'inclinant à droite et à gauche, comme s'il s'était attendu à trouver l'appartement peuplé d'une douzaine de personnes ; mais quand Rachel eut fermé la porte, il vit qu'il était seul avec elle, et il se retourna, en lui faisant un autre salut.

Toujours ponctuel, ma chère madame, aux rendez-vous, dit-il d'un ton obséquieux qui semblait lui être habituel ; toujours fidèle aux engagements, ajouta-t-il.

—Nous n'avons rien à ajouter à nos engagements, dit Rachel froidement, excepté le paiement de la somme qui a été convenue entre nous, je pense.

—Rien, je crois, répondit-il, en se frottant les mains, excepté l'assurance de notre bonne volonté réciproque.

—Je suis pauvre, dit Rachel en lui tendant un billet de banque ; mais je suis honnête et vous me trouverez exacte dans mes paiements. Il faudra que vous soyez bon pour l'enfant, sans quoi je vous la retirerais au premier sujet de plainte.

—Elle sera traitée comme si elle était une fleur de mon jardin. Vous pouvez être sûre qu'elle sera la rose préférée de ma maison, dit M. Papino en serrant le billet dans la poche de son paletot.

—C'est bon, dit Rachel, avez-vous la voiture ?

—Elle est là, au coin de la première rue, répondit M. Papino en souriant. Le cocher est vieux et n'a pas l'air de courir après les aventures ; son cheval paraît être jeune d'au moins cinquante hivers, et la voiture paraît être encore plus vieille que tous les deux ensemble. Il m'a fait observer que la rue est encombrée et que s'il s'emboûrait dans le ruisseau, il pourrait bien n'en pas sortir, et c'est pour cela qu'il a tenu à rester là-bas.

— Peu importe répliqua Rachel ; l'enfant pourra bien marcher jusqu'à là, et je désire que ce soit de suite, j'ai des raisons pour cela.

— Je le crois sans peine, madame. Ce n'est pas là le pays des arbres qui chantent, la région de l'éternel bonheur, ni la demeure de toutes les vertus.

Rachel, sans répondre, sortit et revint au bout de quelques instants, avec Béatrice prête à partir.

Dès que M. Papino jeta les yeux vers Béatrice, une exclamation involontaire s'échappa de ses lèvres. Ses petits yeux prirent la forme de cercles, et il siffla, en faisant une bouche en cœur.

Puis il murmura rapidement :

— Quelle beauté ! madame, je ne trouve pas de paroles ; je suis étonné, stupéfait.

Rachel ne parut pas l'entendre ; elle conduisit Béatrice vers lui et le lui indiqua.

— Voici la personne dont je vous ai parlé, lui dit-elle ; vous lui obéirez et chercherez à lui plaire. Il vous traitera avec bonté et fera tout ce qui sera en son pouvoir pour vous rendre heureuse.

— Oui, bien sûr ! s'écria M. Papino en prenant la main de Béatrice et en la portant à ses lèvres avec les plus grandes démonstrations de politesse.

Béatrice retira sa main et le regarda avec défiance ; un soupir s'échappa de sa bouche, mais elle ne parla pas.

Rachel lui mit son chapeau et son manteau, et Béatrice vit de grosses larmes tomber de ses yeux tandis qu'elle se baissait pour arranger ses vêtements. Béatrice, aussi, pleura et ses lèvres tremblèrent.

— Laissez-moi rester avec vous, Rachel, murmura-t-elle d'un ton suppliant.

— Cela ne se peut pas, répondit Rachel en essayant de donner de l'assurance à sa voix. Rappelez-vous votre promesse et écoutez-moi bien : à moins que vous ne vouliez faire mon malheur et perdre votre cousine Hélène, — il faudra, si vous la rencontrez, et cela arrivera, il faudra dis-je, répondre à ses questions, que vous ne la connaissez pas ; que vous vous nommez Reboul, et vous éloigner d'elle.

— C'est bien dur, murmura Béatrice.

— Il faut qu'il en soit ainsi, dit Rachel.

— Je serai toujours près de vous ; je tournoirai au-dessus de vous comme une alouette audessus de son nid. Quand vous aurez besoin de moi, vous me trouverez. Adieu ; pas un mot, au nom du ciel, allez, allez !

Elle poussa Béatrice, et tomba à demi évanouie sur une chaise.

M. Papino tira un mouchoir de sa poche et fit résonner son nez comme une trompette ; il toussa, prit un air sévère et puis dit d'un ton ému :

— Venez avec moi, ma petite princesse Goutte-Neige. Venez avec moi, mon chérubin ; je serai votre gardien. Je vous chérirai et veillerai sur vous, comme si vous étiez à moi. Allons, venez, ma chère petite !

Et il l'entraîna comme un acteur emmènerait de la scène une jeune tragédienné.

Béatrice ne se retourna pas vers Rachel ; elle ne fit pas même le plus léger mouvement ; mais au moment où la porte se ferma derrière elle, elle poussa un cri d'angoisse.

Rachel courut à la fenêtre et essaya de voir à travers les vitres. Puis elle ouvrit la fenêtre avec impatience, et se pencha en dehors avec anxiété.

Après être restée longtemps ainsi, elle rentra la tête, et referma la fenêtre. Elle se dirigea, en chancelant, sur une chaise, mais elle tomba avant de l'atteindre. Elle posa sa tête sur le siège, et levant vers le ciel des yeux remplis de larmes, elle s'écria avec un accent de véritable douleur :

— Désolation, désolation, désolation !

Il s'écoula plus d'une demi-heure sans qu'elle bougeât ; mais soudain un léger bruit à la porte la fit se redresser.

La porte était ouverte ; sur le seuil se tenait un homme grand, mince, les coudes pressés contre le corps, et ayant les mains jointes sur la poitrine. Son visage était long et jaune ; ses yeux lui sortaient de la tête d'une façon extraordinaire ; et les coins de ses lèvres faisaient des efforts désespérés pour rejoindre ses oreilles.

— Seule ? dit-il.

Rachel se leva, se dressa devant lui, et répliqua d'un ton si plein de douleur qu'il la regarda avec étonnement.

— Seule !

XVIII.

FIN CONTRE FIN

L'individu qui se présentait ainsi, entra dans la chambre, et en faisant glisser ses pieds sur le plancher, il fit le tour de l'appartement, fouillant du regard tous les coins, et examinant les quelques meubles qu'il contenait.

Une expression de désappointement passa sur ses traits, et il murmura :

— Hum !

Puis il indiqua la porte qui donnait sur la chambre à coucher, et dit :

— La petite est couchée ? — Elle dort, j'imagine.

— Je vous ai déjà dit, répliqua Rachel, que je suis seule.

— Oui... ici, — dans cette pièce, dit-il vivement ; mais la petite est là, ajouta-t-il en montrant la porte.

— De qui parlez-vous ? demanda Rachel, sans lever la tête.

— Une petite fille âgée de neuf ans environ ! répliqua-t-il ; très-blondé, ... jolie... mais très-blondé ; de longs cheveux dorés ; son nom :

Il s'arrêta.

Rachel tourna ses yeux noirs vers lui. Ils brillèrent d'un éclat étrange et elle demanda :

— Son nom, quel est-il ?

Il toussa et dit, en la regardant de dessous ses longs sourcils :

— Me connaissez-vous ? hein ? Me connaissez-vous ?

— Je vous connais ! répondit-elle d'un ton bref :

Il ferma les paupières comme s'il eût éprouvé une douleur au cœur.

Puis il fit rouler les yeux lentement et lui lança un regard de tigre :

— Vous me connaissez ? hein ? vous me connaissez ? murmura-t-il

rapidement. Le nom, ajouta-il. Le nom... quel est-il ?

— Le nom de qui ? demanda Rachel.

— Ha ! ha ! de la ruse, je vois ! répéta-t-il. Eh bien, pour commencer,

mon nom ? Vous me connaissez, quel est mon nom ?

— Vargat ! répliqua-t-elle avec assurance.

Il enfónça ses yeux sous ses sourcils, et passa plusieurs fois ses doigts

sous son menton. Au même temps il l'examina attentivement, et parut

être frappé de l'idée que, dans les années passées, il s'était trouvé en

contact avec elle dans des circonstances toutes particulières.

Mais quelles étaient ces circonstances, c'est ce qu'il essaya vainement

de se rappeler.

Il continua à la regarder avec la plus vive attention, et murmura :

— Comme cela, vous me connaissez ?

— Je vous connais, docteur Vargat, répliqua-t-elle, d'un ton froid. Il

n'est pas probable que les gens qui vous connaissent vous oublient jamais !

Le regard qu'il lui lança fut comme un éclair électrique.

— Non ! dit-il en grinçant des dents. Non... non, je ne crois pas ! Mais

... mais où m'avez-vous connu ? demanda-t-il avec une sorte d'avidité

féroce.

Rachel eut un sourire de dédain et haussa les épaules.

— Répondez ! dit-il d'un air menaçant.

Elle fit un geste de la main.

— Je ne vous crains pas ! répliqua-t-elle froidement. Vous n'avez pas

de pouvoir sur moi, et vous n'en aurez pas aussi longtemps que j'aurais de

vous l'estime que vous m'inspirez en ce moment. Mais une question, vous

me connaissez comme étant la folle Rachel de la Tour-Blanche. Dans

quel but êtes-vous venu me trouver ici, à pareille heure ?

— Vous avez de la pénétration, vous êtes rusée, et pas folle, répliqua-t-il

rapidement : vous pouvez deviner pourquoi je suis ici.

— Je ne me fatigue pas l'esprit à deviner des énigmes, répondit-elle. Par-

lez clairement, si vous voulez que je vous comprenne. On peut se mépren-

dre sur des allusions et des mots couverts. Il est dangereux de prendre les

choses pour dites et faites. N'avez-vous pas éprouvé cela ?

Vargat plaça sa main osseuse sur ses yeux, et puis, croisant ses bras

sur sa poitrine, il regarda Rachel longuement, avec la conviction qu'il

n'avait pas affaire à une intelligence ordinaire.

—Bon ! s'écria-t-il, après une minute d'hésitation. Alors, ma bonne femme, tenons-nous-en aux faits. Pour commencer, vous habitez dans une chaumière, dans le bois de la Tour-Blanche ?

—Je vous l'ai dit.

—Vous connaissez les événements qui se sont passés dans ce château ?

—Quels événements ?

—Les... les morts, donc.

Elle eut un rire de dédain.

—J'en ai entendu parler, dit-elle en haussant les épaules. J'étais même présente à l'un des enterrements.

Elle rit de nouveau, et d'une manière telle que le visage de Vargat devint violet. Il toussa deux ou trois fois, et puis dit d'un ton de voix à peine articulé :

—Pourquoi riez-vous ?

—Parce que je pense que le bon Dieu, quand il le veut, est prompt à punir les coupables ! répondit-elle.

—Je ne vous comprends pas, dit Vargat en fixant sur elle un regard perçant.

Elle fit entendre une sorte de ricanement, et répondit :

—Vous me comprendrez, un jour viendra, Vargat !

Il y avait quelque chose de tellement significatif dans son accent, qu'il regarda encore avec plus de pénétration ; mais ses traits pâles, rigides, ne lui révélèrent rien, et il resta confondu. Cependant, il ne trahit ni embarras, ni hésitation et répliqua immédiatement :

—C'est probable, très-probable ; nous sommes tous nés dans le péché, et nous en supporterons tous les conséquences. Mais ce n'est pas pour cela que je suis venu... Si vous le voulez bien nous causerons simplement et sans tous ses ornements ; nous nous en tiendrons aux faits. A présent, ma bonne femme, répondez-moi. Vous connaissez la jeune Alice de Romilly, la fille du baron de Romilly ?

—Je me rappelle l'avoir vue, répliqua-t-elle d'un ton de froide indifférence,

—Vous vous rappelez l'avoir vue ! dit-il, les yeux brillants ; je le crois certes bien que vous l'avez vue, femme ; vous l'avez vue le dernier jour de sa vie !

—Non, répondit-elle sèchement.

Non ! répéta-t-il, si vous ne l'avez pas vue le dernier jour de sa vie, c'est donc qu'elle est encore vivante !

Rachel se mit à rire de cette façon pleine de dédain qui avait déjà rendu Vargat livide. Au même moment, on entendit le froufrou d'une robe de soie à la porte de la chambre, et une dame soigneusement voilée, entra, en s'écriant vivement :

— C'est plus que je ne peux en durer ! Parlez, femme, continua-t-elle en s'adressant à Rachel. — Que savez-vous d'Alice de Romilly ?

Rachel se tourna vers elle, et, les sourcils froncés, répondit : — Qui êtes-vous, pour me faire cette question ?

La dame, avec un geste impatient de la main, rejeta son voile, et Rachel leva sur elle un regard où l'on voyait bien qu'elle la reconnaissait, mais dans lequel il n'y avait ni satisfaction ni respect.

— Vous voyez, dit la dame, que j'ai le droit de vous adresser cette question.

— Je vois que vous êtes cette jeune dame qui prétendait descendre d'un croisé, — qui était sans fortune, sans autre appui que celui du baron de Romilly, et qui maintenant est en possession d'une fortune princière, maîtresse de la Tour-Blanche, — et duchesse, répliqua Rachel avec une indifférence dédaigneuse.

Hélène, — car c'était elle, — tressaillit. Il y avait dans les paroles qu'elle venait d'entendre quelque chose qui était familier à sa mémoire ; mais à ce moment elle ne pouvait se rappeler quand ou dans quelles circonstances elles avaient été proférées. Elle se contenta donc de dire :

— Je vois que vous me reconnaissez, et que vous comprenez dès lors quel droit j'ai de vous demander ce que vous savez relativement à Alice de Romilly.

— Pourquoi me demandez-vous cela, à moi ?

— Pourquoi ? Ne sait-on pas qu'Alice est entrée dans votre chaumière, accompagnée d'une dame, que vous vous êtes précipitée sur cette dame et que vous l'avez battue au point qu'elle est restée plusieurs heures sans connaissance ; et qu'enfin ma pauvre cousine Béatrice fut trouvée dans une mare, non loin de votre cabane, — noyée ? N'a-t-on pas lieu de penser encore qu'elle fut jetée dans cette mare par la main d'une folle ?

Rachel fit entendre un rire amer.

— Pourquoi aurai-je noyé cette douce et charmante enfant qui ne m'avait pas fait de mal ? dit-elle. Je n'avais rien à gagner à sa mort. Celle du baron de Romilly, au contraire, m'importait.

— Vous ? quoi ? comment ? Quel intérêt pouviez-vous y avoir ? demanda Hélène avec vivacité.

— L'intérêt de la vengeance !

— Vous ! s'écria Hélène avec étonnement. Que vous avait fait M. de Romilly pour que sa mort pût vous importer à ce point ?

— Beaucoup de mal, répondit Rachel en baissant la voix. Il m'a brisé le cœur.

Hélène, comme avait fait Vargat, la regarda avec surprise, et répéta :

— Il vous a brisé le cœur !

— Pourquoi pas ? autrefois j'avais un cœur que ni l'espoir des richesses, ni aucune des tentations de l'ambition n'auraient pu corrompre, répliqua-t-elle avec fierté. — Pourriez-vous, vous, belle comme vous êtes en dire autant ?

Il y eut une pause.

Rachel, avec un air de dédain, reprit d'un ton à la fois ferme et rapide :

A Continier.

Monsieur le Rédacteur de l'Echo,

Hier je considérais avec admiration une photographie représentant l'intérieur de la magnifique Chapelle de l'Immaculée-Conception de Lourdes, avec les bannières que chacune des provinces de la France y a consacrées à sa Reine céleste. A cette contemplation mon cœur s'est ému, surtout en pensant que notre bannière de Villemarie était aujourd'hui suspendue à la voûte de la chapelle bénie, ainsi que M. Curé de N.-D. nous l'a annoncé, il y a une quinzaine de jours. Alors j'ai pris la plume et j'ai laissé couler les quelques vers que je vous adresse et que vous publierez, si vous ne les trouvez pas trop indignes de votre *Revue*.

UN CHANT DE MARIE A LOURDES,

Des montagnes des Pyrénées,
De ces hauteurs prédestinées
Où le Ciel verse ses faveurs ;
De la grotte sainte et chérie,
De la chapelle de Marie
Un chant vient jusques à nos cœurs.

Ecoutez, écoutez encore :
J'entends de la voûte sonore
Vibrer tous les échos émus ;
Et je crois voir, prêtant l'oreille,
Pour ouïr si grande merveille,
Les anges des cieus descendus.

Tout tressaille en ce sanctuaire :
Et l'oriflamme et la bannière,
Décorant les nobles arceaux,
Frémissant à cette harmonie,
Comme sous une brise amie
Frémit la feuille des bouleaux !

Mais quel est donc ce souffle étrange ?
Serait-ce la voix de l'Archange
Nous chantant notre Emmanuel ?...
Gabriel des divins portiques
Nous apporte-t-il les cantiques ?...
Entendons-nous un chant du ciel ?...

Ou bien ce pays de mystère,
Qui vit tant d'anges de la terre
Sur ses sommets, dans ses vallons,
Réveille-t-il la voix sereine
D'une Sœur de Sainte Germaine
Et la garde de ses moutons ?...

Oh ! non ; cette voix merveilleuse
Et si puissante et si pieuse
Vient de la grotte de l'amour :
Et, faisant vivre sa statue,
La Vierge du Ciel descendue
Chante elle-même en ce beau jour !

O chanteuse cent fois bénie !
Les doux flots de votre harmonie
S'épandent des saintes hauteurs !
D'Hébron autrefois la colline
Entendit votre voix divine :
Le calvaire entendit vos pleurs !

Plus tard, sur le mont des Olivés,
Au sein des clartés les plus vives,
Vous disiez le chant des adieux ;
Alors qu'achevant le mystère
Votre Fils montait de la terre
Allant se perdre dans les cieus !...

Puis, dans les douleurs de l'absence,
Aux chants succéda le silence ;
On n'entendit plus votre voix :
Jusqu'au jour où ressuscitée
Vous apparûtes couronnée
Près du trône du Roi des rois ?

Mais jamais votre cœur de Mère
Ne put oublier notre terre :
Dans nos joyeux ou tristes jours
Vous veniez redire à la France
Chants de menace ou d'espérance ;
Mais chants de tendresse toujours !...

O ma France, ô coupable aimée,
Sur toutes autres préférée
Pour un si merveilleux honneur !
Objet de joie, objets de larmes !
Où donc as-tu puisé tes charmes,
Même sous le deuil du malheur ?...

Ah ! si je parcours ton histoire,
Je te vois, soldat de la gloire,
Toujours combattre pour ton Dieu
Parfois un faux ange t'égare ;
Mais bien vite ton cœur répare
Tes écarts par un désaveu !

Aussi le doux Sauveur qui t'aime
 Un jour l'a déclaré lui-même :
 "S'il faut irriter mon courroux,
 "La France en connaît la manière,
 "Mais elle apaise ma colère
 "Rien qu'en tombant à mes genoux !"

Et puis n'es-tu pas, ma Patrie,
 Le cher royaume de Marie.
 Un grand Pape l'a dit un jour...
 Voilà pourquoi ta Souveraine
 Descend visiter son domaine
 Et fixe dans ton sein sa cour.

Relève-toi de la poussière,
 O ma France ! prends ta bannière ;
 Vas, ta Souveraine t'attend.
 La gloire te fut infidèle
 Parce que tu marchais sans elle :
 Aujourd'hui son bras te défend.

Que vois-je ! Déjà cent trophées
 Suspendus aux voûtes sacrées
 Disent tes triomphes nouveaux !
 Verse tes flots d'or au barbare.....
 Prie... et ta Reine te prépare.
 Des jours plus riches et plus beaux !

Déjà ton glaive brille et vole :
 Sur les hauteurs du Capitole
 Il fait des montagnes de morts.....
 O Vicillard, ô Pontife, ô Père,
 Plus de prison !... à vous la terre !...
 La France répare ses torts !...

Si ton glaive fait des miracles ;
 Si tu ne trouves plus d'obstacles ;
 Si tes peuples te sont rendus ;
 C'est que l'Enfant de l'Espérance
 Vient de l'exil sauver la France !
 Vive le Roi ! Vive Jésus !!!

Mais avant tout, Vive Marie !
 C'est elle dont la voix bénie
 Vient nous chanter cet avenir !
 Vierge, à vous la reconnaissance,
 Aussi longtemps que de la France
 Nous garderons le souvenir !...

Ce souvenir en traits de flammes
 Il reste gravé dans nos âmes :
 Nous sommes, nous serons français.

La France est la Mère-Patrie ;
 Sur elle toujours, ô Marie,
 Versez vos maternels bienfaits !

Pour vous dire notre prière
 Vous envoyons notre bannière
 Aux lieux choisis par vos faveurs,
 O Mère d'amour et de grâce,
 Daignez lui trouver une place
 Parmi les bannières ses sœurs !

Ces drapeaux sont un témoignage :
 Ils redisent dans leur langage
 Ce que vous chaniez autrefois :
 "Jusqu'aux limites de la terre,
 "On me dira l'heureuse Mère,
 "Chez les pauvres et chez les rois !"

A cet universel cantique,
 Au concert si magnifique
 Nous voulons joindre nos accents :
 Des bords lointains d'un autre monde,
 Séparés par la mer profonde
 Nous sommes aussi vos enfants.

Votre voix ravie et joyeuse
 Vous proclame la bienheureuse
 Et sur la terre et dans les cieux :
 Ce que chacun de nous demande
 C'est que notre modeste offrande
 Puisse trouver grâce à vos yeux !

Sur notre bannière chérie
 L'or reproduit Vierge-Marie :
 Elle est encor votre Cité !
 Ayez toujours des yeux de Mère
 Pour les enfants et pour le Père
 Qui vous fit cette royauté !

Ce cœur qui sous vos pieds rayonne
 C'est notre cœur qui vous le donne,
 Gage d'un amour immortel :
 Les noms que votre œil peut y lire
 Seront toujours là pour vous dire
 Que nous voulons aller au Ciel !

Au Ciel ! au ciel ! puisque sur terre,
 Loin des lieux qu'aime notre Mère,
 Nos yeux ne peuvent pas la voir !
 Au ciel la divine harmonie !
 Au ciel votre vue, ô Marie !
 C'est notre vœu, c'est notre espoir !

Nous sommes forcés de renvoyer au prochain numéro la continuation de l'article sur le Pétrole, une courte notice sur le vénérable et bien regretté M. Aubry, etc.

Nos abonnés qui sont en retard pour le paiement, sont instamment priés de nous envoyer au plus tôt le montant de leur compte.